monuments du objets

Le jardin des plantes de Montpellier

monuments historiques et objets d'art d'Occitanie

DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES

Ministère de la **Culture**

Ouvrage sous la direction d'Hélène Palouzié

Auteurs

Daniel-Marie Jarry [DMJ]
Directeur honoraire du jardin des plantes

Avec la collaboration de :

Thierry Lavabre-Bertrand [TLB]
Directeur du jardin des plantes

Hélène Palouzié [HP]
Conservatrice régionale des Monuments historiques adjointe,
site de Montpellier, DRAC Occitanie

Couverture :
L'orangerie d'Auguste Broussonet restaurée.

Page précédente :
La serre Martins restaurée, détail.

monuments du objets

Le jardin des plantes de Montpellier

PATRIMOINE protégé

« Un jardin botanique est avant tout une réserve totale d'histoire naturelle »
Hervé Harant

Daniel Jarry au jardin des plantes.

Au cœur de Montpellier, le jardin des plantes se déploie sur plus de quatre hectares à proximité de la place royale du Peyrou. Haut lieu historique, scientifique et patrimonial au rayonnement universel, il bénéficie d'une double protection par son classement au titre des sites en1982 et au titre des Monuments historiques en 1992.

La renommée internationale du jardin des plantes, qui rassemble plus de 3000 espèces et arbres multiséculaires – arbousier de Chypre, cèdre de l'Himalaya, ginkgo de Chine, marronnier de Californie, orme du Japon, palmier du Chili, sapin de Grèce –, est sans nul doute le fruit de l'impulsion donnée à la recherche médicale et à l'enseignement de la botanique par ses 24 intendants ou directeurs qui se sont succédé, de Pierre Richer de Belleval à Thierry Lavabre-Bertrand.

Le ministère de la Culture, avec ses équipes de la DRAC Occitanie, a tenu à saluer dans cet ouvrage l'œuvre et l'érudition de l'un d'eux, l'humaniste Daniel-Marie Jarry, membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier depuis 1967. Brillant professeur des universités, chef de service du laboratoire de parasitologie-mycologie du CHRU, directeur du jardin des plantes de 1993 à 1999, il retrace l'histoire de l'*Hortus* dont il est la mémoire incontestée et auquel il consacre une attention particulière.

L'année 2018 marque également le 425e anniversaire du jardin des plantes de Montpellier, premier jardin botanique de France, ensemble exceptionnel que la sauvegarde du bâtiment de l'intendance vient magnifier. La restitution de cet édifice à l'Université qui en fut propriétaire jusqu'en 1815 est une heureuse disposition récemment actée grâce à l'action conjuguée des services de l'État.

Le renouveau du jardin botanique se traduit aussi par l'achèvement de la restauration de l'orangerie, fleuron du jardin, œuvre de l'architecte de la Gardette. Deuxième rénovation d'importance après celle en 2012 de la serre Martins, les travaux de restauration se poursuivent, guidés par l'étude préalable de 2003 réalisée par l'architecte en chef des Monuments historiques. La réhabilitation programmée de l'intendance et de l'institut de botanique constitueront le défi majeur des dix prochaines années.

En appendice, ce livre offre un regard sur l'imaginaire poétique des écrivains et amoureux qui ont fait de cet antique jardin… un lieu de mémoire littéraire et culturel.

Laurent Roturier
Directeur régional des Affaires culturelles d'Occitanie

L'Université de Montpellier est dépositaire d'un patrimoine historique inestimable, en particulier du plus ancien jardin botanique de France témoin d'une longue tradition médicale.
Depuis plus de quatre siècles, le jardin des plantes est au cœur de l'Université comme de la ville de Montpellier. Il a largement contribué à leur rayonnement intellectuel et médical.
Fondé par Henri IV en 1593 à l'initiative de Pierre Richer de Belleval, pour rassembler les plantes médicinales et former les carabins, le jardin des plantes de Montpellier s'est affirmé d'emblée comme un lieu exceptionnel de pédagogie et de recherche liant médecine et botanique. C'est là que des personnalités hors normes, telles que Pierre Magnol ou Augustin Pyramus de Candolle ont fait faire des progrès conceptuels majeurs à la botanique.
L'Université de Montpellier qui assure l'entretien de ce jardin a entrepris en 2012 sa rénovation avec la remise en état de la serre Martins et du plateau technique attenant.
En septembre 2018, grâce au soutien financier de 24 entreprises via la fondation d'entreprises du jardin des plantes, l'orangerie et ses abords ont bénéficié d'une restauration complète permettant au grand public de redécouvrir une partie du jardin fermée depuis plusieurs années.
D'autres projets sont en cours, en particulier l'aménagement du bâtiment dit de « l'intendance » qui abritera les services administratifs du jardin, une bibliothèque et un lieu de rencontre.
Par ces opérations, l'Université a pour but la valorisation du jardin des plantes, le promouvoir auprès du public et organiser ou participer à des manifestations scientifiques, culturelles et artistiques.
Classée première en écologie au classement de Shanghai, l'Université de Montpellier tournée vers l'avenir souhaite protéger la biodiversité de ce lieu connu internationalement.
Cet ouvrage fait découvrir au plus grand nombre le travail du professeur Jarry passionné et érudit qui a consacré sa vie à ce jardin botanique exceptionnel. L'Université lui en doit une vive reconnaissance. Il était juste qu'il soit le maître d'œuvre de ce magnifique numéro de Duo.

Philippe Augé
Président de l'Université

Thierry Lavabre-Bertrand
Directeur du jardin des plantes

L'entrée sud du jardin des plantes. Son portail de 1841 fut érigé par le rectorat, en entente avec la municipalité, A. Raffeneau-Delile étant directeur.

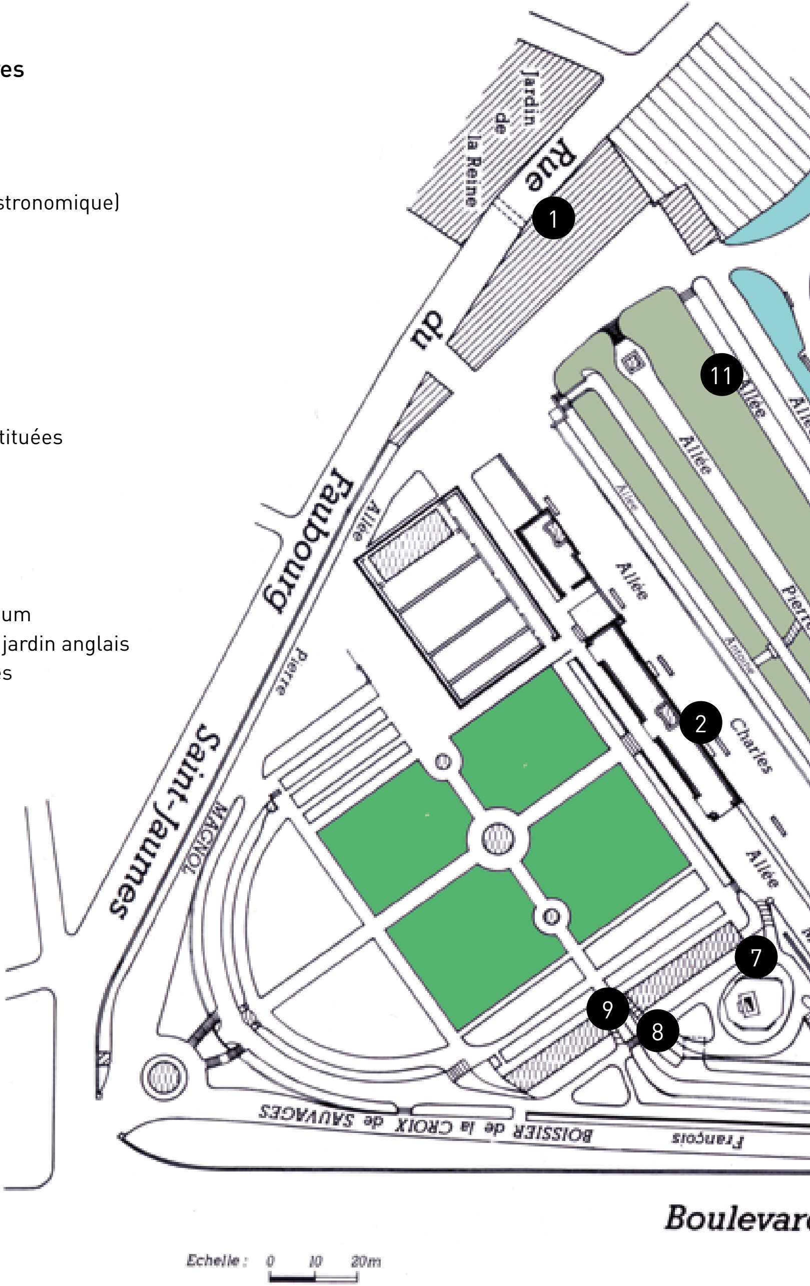
Plan du jardin des plantes

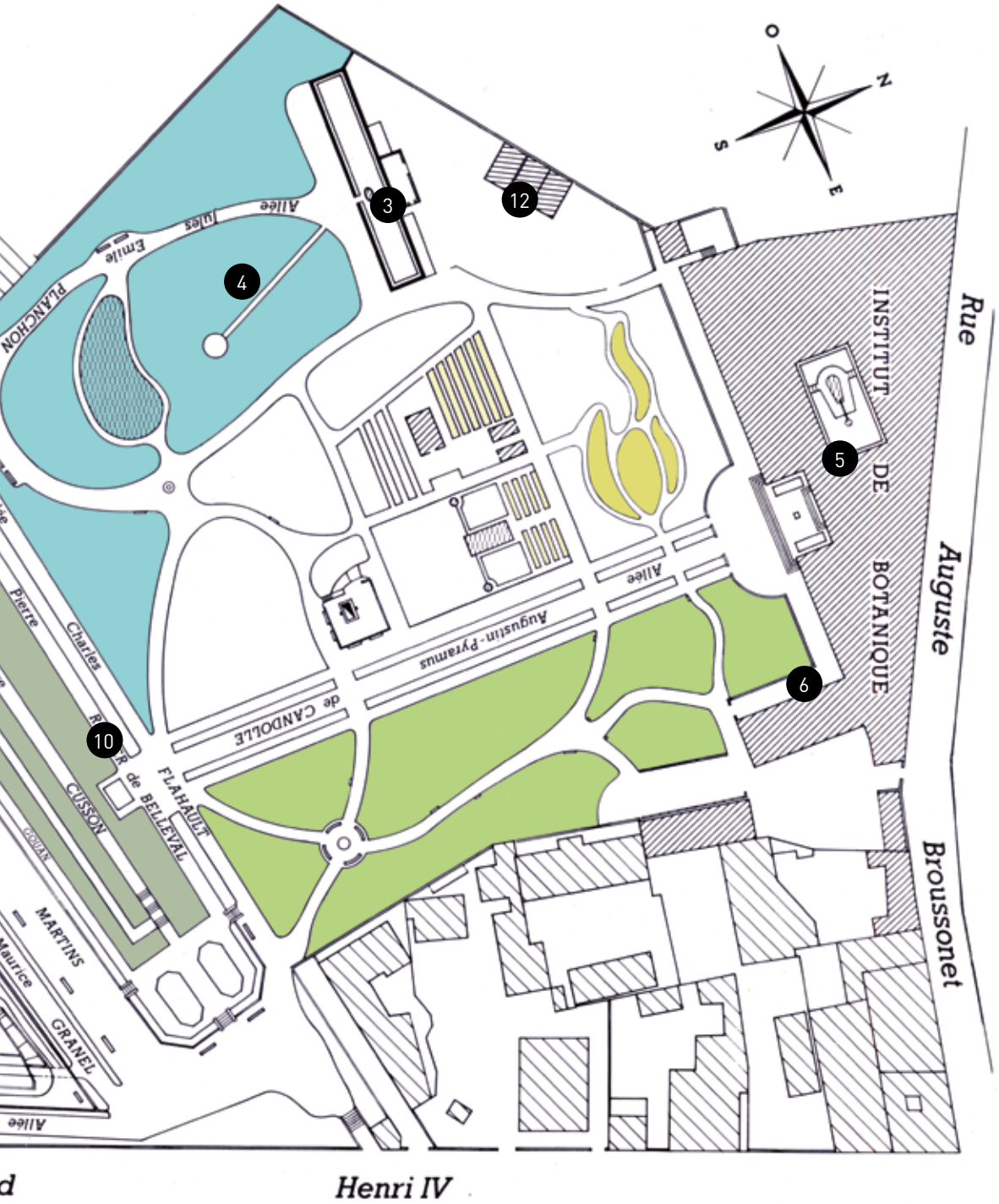
Les bâtiments et sculptures

(1) Intendance
(2) Orangerie
(3) Serre Martins
(4) Observatoire (pavillon astronomique)
(5) Institut de botanique
(6) Herbier
(7) Noria sud
(8) Tombeau de Narcissa
(9) Petit pont
(10) Monument Rabelais
(11) Statue de Richer
(12) Serres Planchon reconstituées

Les secteurs botaniques

- La Montagne de Richer
- École systématique
- École forestière, arboretum
- Bassin aux nélombos et jardin anglais
- Jardin d'essai et rocailles





Plan d'après Rioux, 1994.

Le jardin des plantes : hier, aujourd'hui, demain

Le filaire intermédiaire (*Phillyrea media*), phillaire ou arbre aux vœux, boite aux lettres des amoureux dans la littérature.

« Nous allons à la fin où vous aimeriez d'aller si vous étiez ici, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir, comme l'eau va à la rivière, et se retrouvent nécessairement. Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres ; tous les *absents* possibles et de tous les genres. » nous dit Paul Valéry par l'entremise de Mme Teste. Allons-y donc nous aussi, quelqu'absence que nous nous reconnaissions. Pénétrons-y par ce portail qui fait face à l'antique tour des Pins, laquelle nous rappelle que nous étions à l'origine hors la ville, et que là s'assemblèrent les canons lors du siège de 1622.

Face à nous l'antique *Montagne* de Richer, reliquat d'une sorte de théâtre antique de la botanique, séparant sur notre gauche l'expansion du jardin aux 17e et 18e siècles et sur notre droite les extensions du 19e siècle. Montons sur l'allée sommitale, cette allée Cusson chère à Valery Larbaud, encadrée par les témoins végétaux les plus vénérables : au début, le filaire, « la boîte aux lettres des amoureux », recélant maints petits secrets entr'aperçus sous forme de boules de papier, à l'extrémité les rejets de l'arbre de Judée entés sur la souche que planta Richer à l'aube du jardin, là où nous débouchons sur le bâtiment de l'Intendance. Notre méditation nous aura fait longer le dos du monument à Rabelais, portant cachée la devise de toute une vie : *Vivez joyeux*. Revenant sur nos pas, à la descente de la Montagne et la longeant en sens inverse, des plantations récentes attirent notre regard, que nous avions survolées d'en haut. C'est la zone que nous avons récemment décidé de consacrer aux taxons montpelliérains. Taxons ? « Unité taxonomique » nous disent les dictionnaires. Taxonomie ? « Terme forgé par le botaniste Augustin-Pyramus de Candolle dans sa *Théorie élémentaire de la botanique ou exposition des principes de la classification naturelle et de l'art de décrire et d'étudier les végétaux* (1813)». C'est ici même, en ce jardin, que cet ouvrage fut conçu et écrit. *Transiit classificando*, *il passa en*

À gauche : allée et statue de Richer de Belleval.

À droite : arbre de Judée fleuri au début du printemps.

classant, tel Paul Valéry définit-il le botaniste dans une paraphrase christique des *Actes des Apôtres*. Et de fait ce fut bien là l'objet premier de la botanique au long des siècles, où s'illustrèrent nombre de montpelliérains. Richer s'y essaya, relayé par Magnol, qui inventa le concept de famille de plantes, Boissier de Sauvages s'y lança à son tour, qui obtint de son correspondant et ami Linné que nombre d'espèces reçussent le nom de Montpellier ou de savants montpelliérains. Ils sont là rassemblés l'érable de Montpellier (*Acer monspessulanum* L.), le ciste de Montpellier (*Cistus monspeliensis* L.) et bien d'autres encore. Ils témoignent qu'en ce lieu se noua une singulière alliance entre médecine, science et terroir, et qu'il faut que les générations futures la connaissent et se l'approprient.

Mais poursuivons notre chemin. Nous passons devant les plantes des dunes et des milieux sableux, déjà voulues là par Richer et, croisant l'allée de cyprès, allons vers l'école systématique. Nous entrons dans la zone repensée aux 17e et 18e siècles pour proposer un enseignement ordonné, logique, panoramique de la botanique. Tout n'y peut tenir, et les quatre carrés ne se veulent que résumé de points précis : flore méditerranéenne pour les deux carrés devant l'orangerie, plantes aromatiques, médicinales et toxiques dans le carré au fond à gauche, plantes alimentaires dans celui qui lui fait face sur la droite. Saluons en arrivant le célèbre *Ginkgo biloba*, l'un des tous premiers de France, que nous devons à Antoine Gouan sur le tronc mâle duquel Raffeneau-Delile greffa des branches femelles en 1840 démontrant par

L'arbre aux quarante écus ou ginkgo. Planté en 1795 par Gouan, il est à la fois un symbole végétal du jardin et de la résurrection de l'école de santé après la Révolution.

là-même la possibilité d'une voie particulière de reproduction. Regardons ces carrés : ils mettent en pleine lumière ce qui n'était plus qu'allusion ou souvenir sur la Montagne : la présentation organisée, géométrique, l'incarnation en quelque sorte de la classification, dans un but certes scientifique, mais plus encore pédagogique, qui se prolonge dans l'enclos à gauche de l'orangerie, plus spécifiquement voué à l'enseignement.

Mais comment ne pas se tourner maintenant vers cette orangerie ! Désirée par Gouan au sortir des ruines révolutionnaires, décidée par Chaptal, pour lors ministre de l'Intérieur, pensée par Broussonet et dessinée par l'architecte de la Gardette, inaugurée en 1806, c'est tout un symbole de la pensée du temps. Ce n'est plus l'ornement du palais d'un roi, signe surtout de la gloire de son propriétaire, mais un édifice fonctionnel, épuré, modeste en ses écoinçons de cailloutis et remplaçant les cartouches armoriés ou mythologiques par les signes du zodiaque, pour bien signifier son insertion dans le cycle immuable des saisons. Récemment restaurée grâce au mécénat d'une fondation d'entreprises, elle est appelée à remplir son rôle antique de protection des plantes gélives l'hiver mais aussi devenir lieu de rencontre et de culture à la belle saison.

Quittant l'École, grimpons sur le monticule où des arcades entourent la noria sud. Glissons le long du modeste tombeau de Charles-Louis Dumas, premier doyen de la Faculté de médecine et premier recteur de l'Académie de Montpellier pour redescendre vers une autre tombe, d'allure antique celle-là, et ornée de l'épitaphe lapidaire rédigée par Gabriel Prunelle *Placandis Narcissae manibus*, pour apaiser les mânes de Narcisse. Tombe qui n'est que cénotaphe, vide du corps de son occupante évoquée, laquelle repose en fait à Lyon, mais mythe ô combien idoine en ce lieu ! Oui, mythe : Narcissa ou Narcisse, celui-ci si cher au Valéry qui conversait ici avec Gide, se contemplant sans fin dans le miroir des eaux, quelle évocation de l'homme venant en ce jardin s'unir à l'essence et aux essences, apaiser ses propres mânes...

Passons sur l'autre rive, je veux dire au-delà de la Montagne, dans le jardin du 19e siècle. Nous retrouvons le monument de Rabelais, tel que le voulurent les étudiants de 1920, allégorique et orné d'une évocation de la comédie *de la femme mute*, bien misogyne, reprise dans le *Tiers Livre*. Retournons-nous : au fond, l'Institut de Botanique dans son architecture 1950 ; sur notre droite l'arboretum, riche en arbres singuliers voire quasi-uniques, sur notre gauche longeons la bambouseraie puis la noria nord, pour tourner sur la gauche et passer entre carrés d'aromatiques et rocaille doublée de plusieurs cyprès du Tassili quasiment disparus de leur biotope d'origine. Nous atteignons la serre Martins, récemment rendue à son architecture d'origine et rassemblant de vastes collections de succulentes : fonds anciens du jardin, acquisitions diverses, dons de collectionneurs passionnés...Qui dira la fascination pour ces plantes de l'extrême, si économes, d'allure si défensive, aux fleurs si belles et si éphémères !

Il nous reste à saluer la mémoire de Magnol en son *Magnolia grandiflora* si majestueux et à rejoindre le jardin anglais, non sans remarquer un pavillon astronomique insolite, témoin des luttes passées entre médecins et scientifiques du 19e siècle pour la possession du jardin. Le bassin aux nélombos nous accueille. Mythe encore : le jeune Raffeneau-Delile, déjà cité, directeur de 1819 à 1850 tint à ce que s'implantât en cet *hortus regius* l'emblème de cette Égypte pharaonique, ce *Nelumbo nucifera* qui l'avait fait rêver lorsqu'il était botaniste de l'expédition lancée par Bonaparte. Le bassin n'existait pas encore, mais ses lotus y ont trouvé leur cadre naturel, devenu le symbole du jardin.

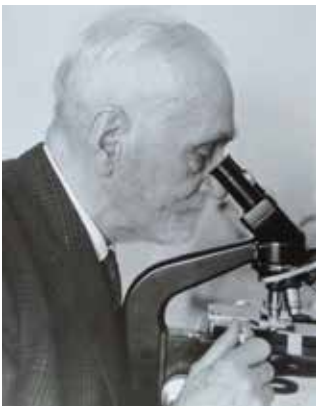
Le bassin aux nélombos et en arrière-plan le petit pavillon astronomique de 1879.

L'intérieur de la serre Martins. Les Cactacées et autres plantes succulentes y sont disposées en quatre grands secteurs matérialisant la biodiversité des zones désertiques. Treize biotopes sont présentés avec quelques 500 espèces appartenant à 130 genres, dans une trentaine de familles botaniques.

On voit se superposer ou plutôt s'intégrer plusieurs aspects dans le jardin d'aujourd'hui, *tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change* : médecine, science, pédagogie, patrimoine, littérature, rêverie… Il n'en fut pas toujours ainsi. Au commencement était la médecine, non seulement dans les simples, mais dans une conception humaniste et hippocratique, puis la botanique, qui en *bourgeonna* et fit de ce jardin un haut-lieu de l'histoire des sciences et d'enseignement. Désormais patrimoine, la perspective change. C'est au milieu du 19e siècle que se fait la rupture qu'eurent à gérer les directeurs successifs : garder au jardin ses caractères immuables tout en en maintenant l'aspect vivant et créateur, alors que seule la question scientifique et pédagogique se posait jusque-là. Il n'est pas inutile de dire quelques mots de ces pilotes successifs qui, chacun à sa manière, ont servi l'essentiel.

Charles Martins (1806-1889) crée le jardin anglais et son bassin, fait édifier la serre qui porte son nom, et se révèle un scientifique de très grande classe, aux vues pertinentes en bien des domaines : biologie générale, géologie, paléontologie, zoologie… dont les écrits manifestent aujourd'hui une prescience plus que remarquable des données contemporaines. Jules-Émile Planchon (1823-1888) lui succède, à qui nous devons ou plutôt devions une magnifique serre au flanc gauche de l'orangerie, hélas détruite en 1956. Qui ne connaît son apport décisif dans la compréhension et dans le traitement du Phylloxéra ? Martins et Planchon incarnent une volonté scientifique à la pointe, mais un peu en marge du jardin lui-même.

Maurice Granel (1853-1934) s'illustrera par sa longévité (directeur pendant 45 ans !) et, secondé par Jules Daveau, se donnera à fond dans l'embellissement de son jardin, remettant le côté traditionnel au premier plan. À sa suite, Léopold Galavielle (1866-1956) eut à le défendre sous l'Occupation. Mais une inflexion nouvelle vient avec Hervé Harant (1901-1986), qui fut l'incarnation même du médecin naturaliste. Obtenant en 1945 la création d'une chaire *d'Histoire naturelle médicale et parasitologie*, il en incarne à merveille l'esprit, fusion de médecine naturaliste, de culture humaniste et d'insertion dans l'évolution technique et la spécialisation médicale, condition indispensable à la survie de la discipline au sein de la médecine hospitalo-universitaire contemporaine. Il entreprend un travail de fond sur les infrastructures (réseaux et canalisations), réorganise l'École systématique pour lui donner son aspect actuel, promeut l'éducation naturaliste du grand public avec notamment ses célèbres herborisations dominicales et son *Guide du naturaliste dans le Midi de la France* (coécrit avec D.-M. Jarry), orne le jardin de bustes et d'inscriptions... La relève est prise par J. A. Rioux (1925-2017) qui, tout en gardant l'esprit naturaliste, insère encore davantage son équipe dans le cadre de la parasitologie moderne, devenant un spécialiste incontesté des leishmanioses (utilisant en partie le jardin pour cela) auquel succèdent le Pr D.-M. Jarry, pivot du présent ouvrage, le Pr M. Rossi, à l'origine de l'actuelle restauration des bâtiments patrimoniaux, puis l'auteur de ces lignes, qui ont tous eu pour ligne de conduite l'adaptation de l'esprit naturaliste aux impératifs du temps.



Hervé Harant, le dernier d'une longue lignée de médecins formés aux sciences de la vie. « Il illustra le jardin grâce à sa grande connaissance de l'histoire naturelle et fut un enseignant très apprécié ». Inscription du latiniste André Desmouliez, destinée à figurer sur le piédestal du buste au jardin des plantes. Photographie donnée en souvenir par le maitre à ses élèves et amis. Collection de l'auteur.

C'est maintenant le lieu d'esquisser des pistes pour l'avenir. Le jardin fut au départ pensé par des médecins dans le cadre de la science médicale. Est-ce toujours d'actualité ? Plus que jamais. Les progrès de la médecine durant les derniers siècles ont beaucoup, et même infiniment dû aux sciences « dures », physique et chimie et dans un autre ordre mathématiques. Mais celles-ci sont-elles toute la médecine ? Et demain l'intelligence artificielle mécanisera-t-elle complètement l'acte

À gauche : la bambouseraie.

À droite : l'orangerie restaurée et l'école systématique.

médical ? Certes non, espérons-le. La dimension humaine restera en première ligne, et cette dimension humaine inclut l'Homme dans son milieu, et quel meilleur outil de formation et d'inspiration pour une telle médecine que notre jardin où coexistent depuis des siècles tant d'essences diverses en interrelation constante ? Vocation scientifique ? Elle paraît bien aujourd'hui au second plan, depuis que la science botanique a émigré dans les laboratoires de biologie moléculaire. La morphologie, la description des plantes sont passées au second plan, malgré la passion d'amateurs éclairés et de sociétés savantes de qualité. Mais outre que les sciences morphologiques paraissent aujourd'hui reprendre de la vigueur, l'écologie se pense de plus en plus comme une discipline scientifique à part entière. Or l'Université de Montpellier se distingue singulièrement au niveau mondial en ce domaine. Vitrine patrimoniale et historique de l'Université, comment ne pas vouloir une participation active du jardin à cette aventure scientifique, qui réveille tant d'échos chez nos contemporains ? Quant à la pédagogie, les étudiants en médecine n'ont plus depuis longtemps de botanique à leur programme, et les étudiants en pharmacie de moins en moins. La demande pressante existe cependant, tant chez quelques étudiants que dans le grand public. Il serait dommage de ne pas la satisfaire. De plus, si se développe une médecine naturaliste en tandem avec une écologie scientifique, les besoins d'enseignement suivront nécessairement. Ce souci pédagogique se prolonge par la valorisation patrimoniale. Il faut toujours mieux faire connaître le jardin dans son histoire, et dans l'histoire générale de la botanique comme dans son insertion dans la patrimoine médical historique montpelliérain. Ce patrimoine au fond est un, comme le marque bien la proximité géographique avec les bâtiments historiques de la faculté que Richer n'avait pas prévue au départ. Ce patrimoine

À gauche : l'intendance.

À droite : le *maclura*. L'oranger des Osages ou maclure épineux est une moracées. Le nom est équivoque car les orangers sont des rutacées. L'arbre forme des fruits gros comme des oranges, compacts, lourds et impossibles à consommer, contrairement à ceux des mûriers et du figuier, de la même famille végétale.

vit et retrouve son éclat. Les rénovations récentes de la serre Martins et de l'orangerie sont emblématiques de ce qui peut être fait avec le soutien des collectivités et de l'État, direction régionale des affaires culturelles (DRAC), comme des mécènes privés. Un nouveau chantier s'ouvre : la réaffectation des locaux de l'intendance à l'Université, attendue depuis plus de deux cents ans et recréant une unité géographique et fonctionnelle. Cette Intendance rénovée pourra accueillir le public, l'informer, former des élèves, être le point d'entrée et d'accueil au sein du périmètre patrimonial universitaire de nombreuses classes et de visiteurs de tous âges.

Ainsi tous pourront-ils continuer à apprendre, méditer, rêver sous ces ombrages. Comment mieux l'exprimer que par ces mots de Paul Valéry, encore, en son *Dialogue de l'Arbre* : « Ah ! Tityre, une plante est un chant dont le rythme déploie une forme certaine, et dans l'espace expose un mystère du temps. »

[TLB]

L'institut de botanique

En raison de sa place dans l'histoire de la botanique, emblème de la vocation scientifique de Montpellier et de sa réussite architecturale, l'institut de botanique constitue un ensemble patrimonial de tout premier plan.

En 1890, l'Université réunifiée de Montpellier célèbre avec faste son sixième centenaire dans le palais de l'Université nouvellement installé dans l'ancien hôpital Saint-Éloi[1]. Cet événement est marqué par l'inauguration du premier institut de botanique par Charles-Marie Flahault (1852-1935) et du musée des moulages par Ferdinand Castets (1838-1911). Par cette création, Flahault réunit les trois instituts de recherche sur la botanique des trois facultés de médecine, pharmacie et sciences, et les installe dans trois maisons du 18e siècle mitoyennes, au nord du jardin des plantes. L'institut aménagé par l'architecte Devic regroupait locaux scientifiques, laboratoires, ateliers, mais aussi une exceptionnelle collection d'herbiers constituée depuis Richer de Belleval. Il était aussi prévu un musée d'étude pour le public, le musée Rondelet. La décoration du vestibule d'honneur est confiée au peintre montpelliérain Max Leenhardt[2]. De ce décor subsistent l'*Herborisation d'étudiants dans la garrigue* (où l'on peut reconnaître Charles Flahault) et le *Laboratoire,* tableaux qui ornent toujours l'actuel institut.

Le gendre de Charles Flahault, Louis Emberger (1897-1969), fonde en 1959 le second et actuel Institut de botanique, œuvre de l'architecte de l'université Jean de Richemond[3]. Cet architecte montpelliérain, professeur d'architecture à l'École des beaux-arts, a été formé dans l'agence de son oncle, le célèbre architecte montpelliérain Edmond Leenhardt, à qui il succédera en 1950. Il est l'auteur d'un autre édifice remarquable, l'institut de biologie de la faculté de médecine donnant sur la place Albert 1er, ainsi que des extensions de l'école de pharmacie du centre-ville.

La qualité architecturale du nouvel institut de botanique d'une surface de 15222 m², dix fois supérieure à l'ancien, lui confère un prestige certain. Cette architecture à structure béton et façades de pierres

Ci-dessus : atrium de l'institut de botanique actuel.

Ci-contre : Portrait de Charles Flahault. Georges Dezeuze (1905-2004) d'après Max Leenhardt, 1936. Inscrit MH le 20/11/2009.

Herborisation d'étudiants avec Charles Flahault et le professeur Fernand Jadin. Max Leenhardt. Inscrit MH le 20/11/2009.

À droite : l'institut de botanique de Jean de Richemond.

blanches est parfaitement ordonnancée et inondée de lumière. Elle s'ouvre sur le jardin des plantes par un hall majestueux bordé d'un côté par un atrium agrémenté d'un bassin aux plantes luxuriantes, de l'autre par un grand escalier à double volées conduisant à la salle des actes. Les deux façades du bâtiment sont magnifiées par des portiques d'entrée monumentaux, sortes de propylées ou de péristyle à piliers à l'élégance rigoureuse.

Sur la longue façade nord de la rue Auguste-Broussonet, le bâtiment se confronte harmonieusement à l'hôpital général Saint-Charles datant du 18e siècle (de l'architecte montpelliérain Jean Giral) et aux nouvelles cliniques Saint-Charles, chef d'œuvre de l'architecture des années 1930-1940 (des architectes parisiens Paul Pelletier et Arthur Tesseire), qui arbore d'imposants bas-reliefs sculptés par Joachim Costa et deux verrières en grisaille de 20 m de haut dues à Émile Brière. L'aile en retour, abrite l'herbier[4] et ses dépendances. Les collections y sont réparties sur six étages, 5500 m de rayonnages couvrant 1500 m², conçus spécialement pour leur conservation et leur consultation.

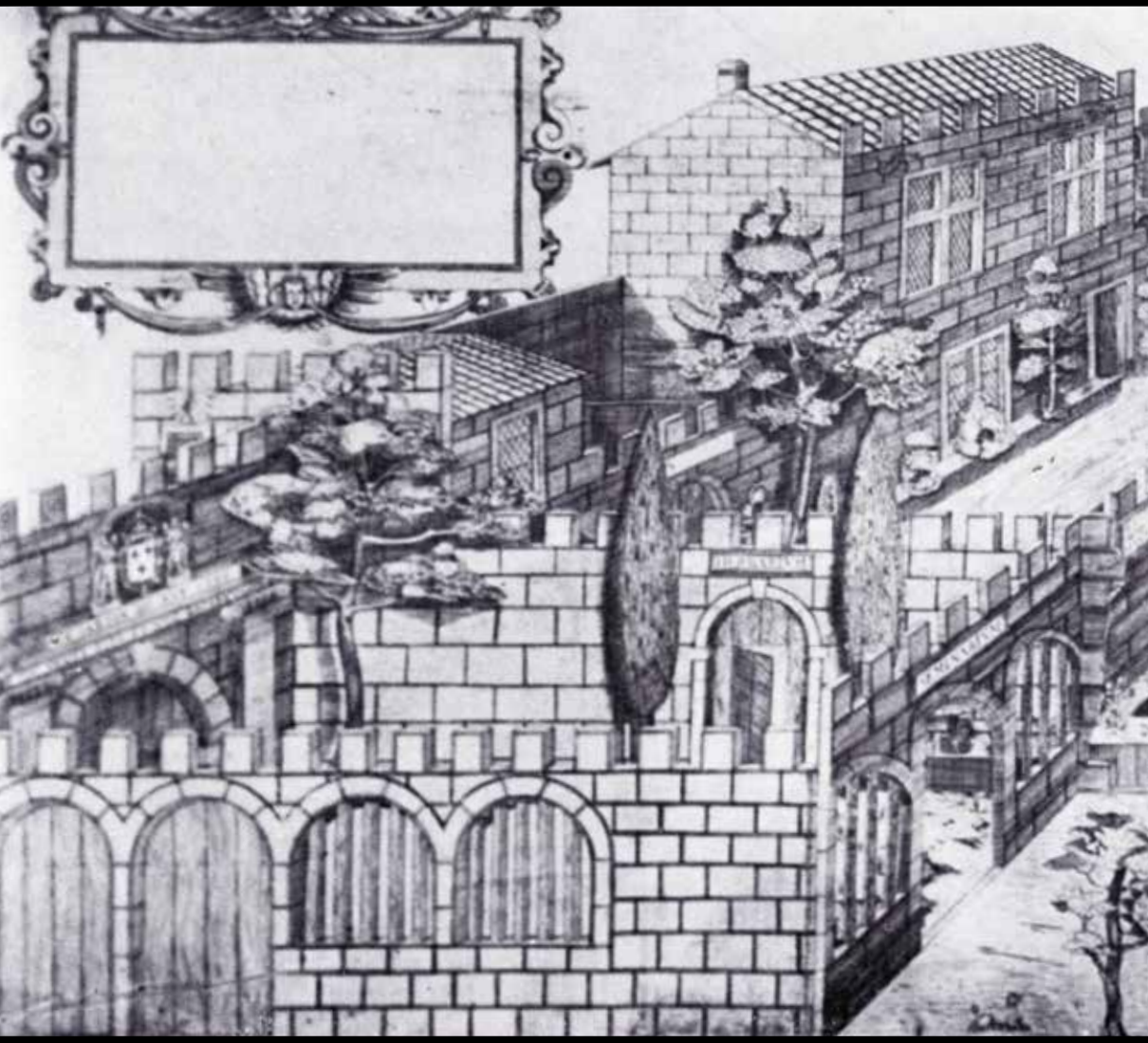
Sous une apparence classique, la conception de cette architecture publique, par ses volumes et la qualité de sa mise en œuvre (parement en pierre de taille, pavements de mosaïques, pavés de verres), révèle une création moderne et audacieuse. Les portiques monumentaux, galeries sur poteaux, élévations et couvrements portent la marque du mouvement moderne de la première moitié du 20e siècle. Elle n'est pas sans évoquer Auguste Perret et, dans la région, le Palais des arts, des sports et du travail de Narbonne.

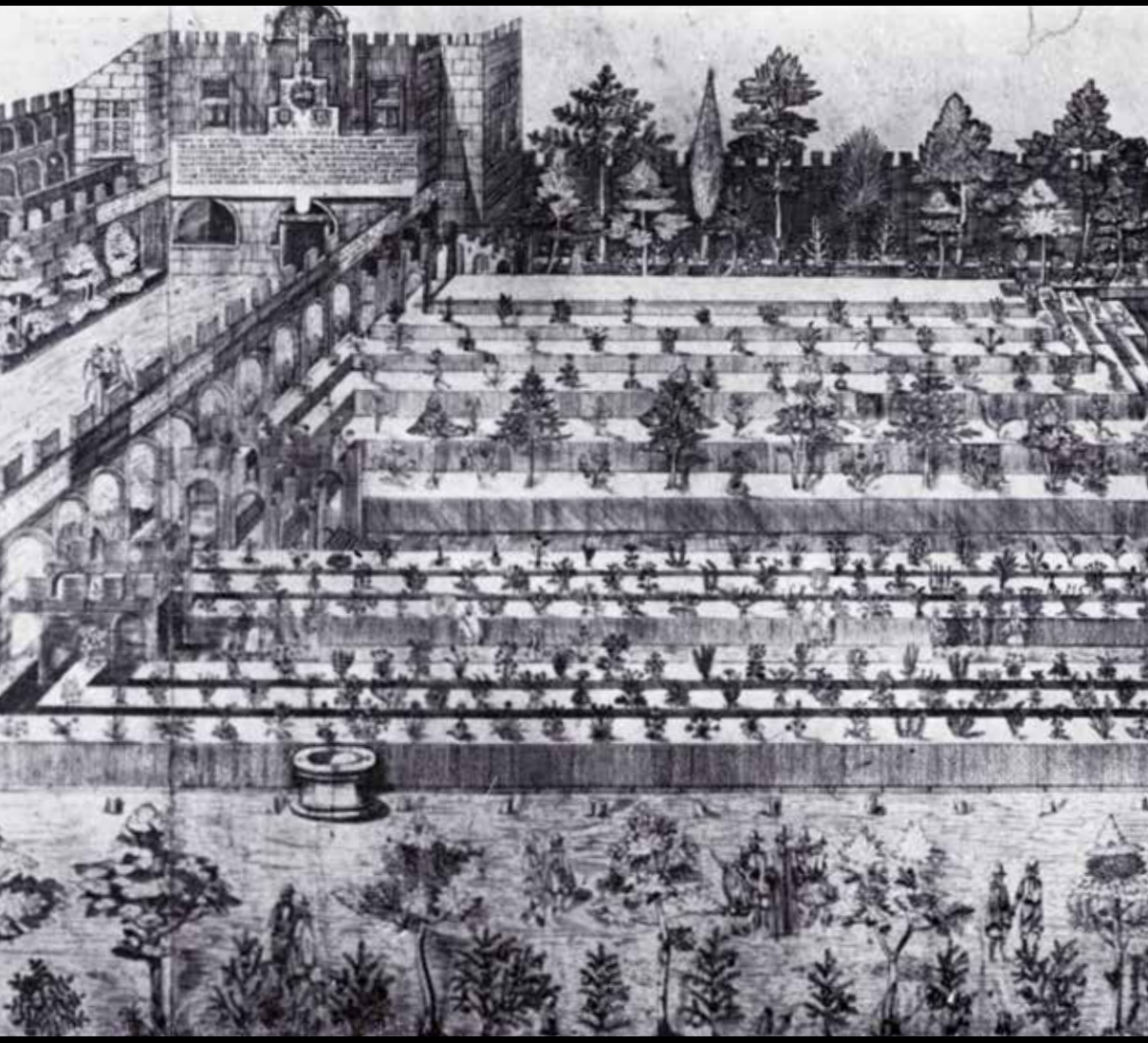
[HP]

d'après Yvon Comte, dossier de protection MH, DRAC Occitanie.

1. Palouzié (Hélène). «Mémoire du savoir et patrimoine. L'exemple montpelliérain». *Du savoir à la Lumière. Les collections des universités montpelliéraines.* DRAC Languedoc-Roussillon, CRMH, Montpellier, 2014, p. 24-45.
2. Cf. Hambursin (Numa). « Max Leenhardt dans les collections universitaires ». *Du savoir à la Lumière*, op.cit, p. 12-23.
3. Jean Charles André Meschinet de Richemond (1904-1983), s'installe comme architecte à Montpellier en 1933 ; il devient architecte des facultés de médecine et de pharmacie et de l'institut de botanique en 1937 puis de l'école nationale d'agriculture de Montpellier en 1938. Il est nommé architecte des Bâtiments de France en 1945. Il réalise la nouvelle faculté des sciences de Montpellier entre 1963 et 1967, en collaboration avec René Egger et Philippe Jaulmes.
4. Deuxième herbier de France après Paris, les collections rassemblent environ 3,5 millions d'échantillons et s'enrichissent continuellement. Elles comprennent celles de J. Second (1661), P. Chirac (fin du 17e siècle), de P. Meade (1723), F. Boissier de Sauvages (18e siècle), A. Raffeneau-Delile (19e siècle), et des collections iconographiques comme les vélins de Toussaint-François Node-Véran.

L'Hortus monspeliensis au début du 17e siècle. Le bâtiment de Richer, fermant le promenoir (*ambulacrum*) au nord. Au rez-de-chaussée, la salle de cours (*auditorium*) ; à l'étage, la bibliothèque (*armarium*) et l'herbier (*herbarium*). Au fronton, entre les bustes de Henri IV et de Marie de Médicis, le prince Louis (né en 1601), avec un tabard fleurdelisé. En façade, la plaque de fondation du jardin : « *Utilitati publicae*…», les armes de France et de Navarre, ainsi qu'une fritillaire impériale. Gravure du jardin des plantes, collection privée, en dépôt au musée Atger, université de Montpellier.





Le jardin de Richer à Planchon

Les prémices de l'histoire naturelle médicale

Les « quatre éléments » de la médecine médiévale : le praticien (au centre), le jardin des simples avec l'herboriste (à droite), le pharmacien (à gauche) et la chambre du malade (en arrière-plan). Bibliothèque nationale de France.

Le jardin des plantes de Montpellier est l'héritage d'une très longue histoire où s'illustra la triade : médecins/plantes/jardins de collection et d'enseignement. Pendant deux mille ans, la connaissance des plantes médicinales fut une nécessité dans l'art de guérir et constitua l'aspect scientifique d'une discipline en gestation. Aussi bien, Jean-Jacques Rousseau pouvait-il écrire : « *La médecine et sa servante la pharmacie sont* [venues] *avant la botanique* ». À partir du Moyen Âge, l'intérêt pour la botanique a augmenté avec les progrès en thérapeutique et l'essor de la matière médicale. Un sommet fut atteint lors de la Renaissance, avec la création de jardins remarquables.

Petite histoire des jardins de collection et d'instruction

Les médecins grecs, Hippocrate et Ctésias commencèrent à recenser les plantes médicinales et à envisager leurs actions sur l'organisme, fournissant des sujets de réflexion aux philosophes très préoccupés dès le 5e siècle avant notre ère des choses de la nature, comme de l'univers. Le monde méditerranéen a connu de beaux jardins, principalement aux alentours de la ville de Rome, où de riches mécènes se plaisaient à introduire des plantes originaires de tous les pays que découvraient les conquérants. Le platane pouvait être une plante unique et insolite, dans le parc du général Lucullus. Quant à Horace, il entretenait la ciguë au fond de son *hortus* : il faut se demander pour quel usage ! Au premier siècle de notre ère, le médecin romain Antonius Filoromeus Castor eut le premier jardin destiné à la culture des plantes médicinales. Pedanios Dioscorides, médecin des armées de Néron, rédigea une pharmacopée, qui allait connaître rééditions et commentaires pendant près de quinze siècles.
En Europe occidentale, un premier *studium* laïque, célèbre pour ses régimes de santé, apparut à Salerne vers 840. À partir de l'an Mil, cette institution servira de modèle à toutes les universités à venir. Certains maîtres tel Matteo Plateario

Salerne, sur la mer Tyrrhénienne. Son école de santé se trouvait à mi-pente, sur la colline où s'étage la ville portuaire. Le jardin de Silvatico, créé en 1309, survit aujourd'hui (*Orto della Minerva*) et expose toujours des plantes médicinales. Gravure du 16e siècle. Collection particulière.

furent des botanistes notoires. Les médecins qu'elle forma au Moyen Âge essaimèrent dans l'Europe occidentale, où ils furent partout estimés.

Des collections précoces sont mentionnées sans autre précision : à Rome au 12e siècle, à Venise en 1235 et à Gênes en 1278. À Salerne, il est certain que fut institué en 1309 par un « herbaliste », Matteo Selvatico, un *orto medico* destiné à l'enseignement des futurs médecins et apothicaires. L'étoile de cette cité brilla peu de temps, mais son jardin existe toujours sous le nom de *Giardino della Minerva*. Du Moyen Âge au 15e siècle, les jardins privés des princes et des mécènes se multiplièrent et sont bien documentés. Ils étaient essentiellement d'agrément, parfois utilitaires, avec quelques plantes médicinales. Parmi les plus remarquables il faut citer le *Viridarium novum* (1278) du pape Nicolas III, le *Vergiere* de Venise (1333) et l'*Hortus regiu*s de Prague (1350).

La Renaissance, datée en Italie de 1350 à 1560, consacra un mode de vie raffiné faisant appel aux savants, architectes, ingénieurs, naturalistes, artistes et théoriciens de l'art des jardins. Elle multiplia les réalisations privées à Florence (1450), à Erfurt (1525), à Marbourg (1530), à Leipzig (1542)... En France, entre 1500 et 1550, plusieurs de celles-ci furent éphémères, sous l'égide des rois, aux Tournelles, au Louvre...

Le jardin de la faculté de médecine de Padoue, avec son « muro circulario » et son organisation en quatre carrés. Au cours du temps, il s'y fit de nombreuses introductions de végétaux : le lilas, le tournesol, le jasmin, la pomme de terre, le sésame, la rhubarbe, la vigne vierge, l'ailante, entre autres... En arrière-plan, les locaux de la botanique et la basilique de Saint-Antoine. Lithographie d'A. Tosini, 1835. Collection particulière.

Henri IV créa à la fin du siècle un jardin dans l'île de la Cité, qui vécut une quinzaine d'années ; ses végétaux ne servaient que de modèles aux cartons des dentellières.
L'esprit de collection se manifesta timidement, dans des essais sans lendemain : à Paris, de l'école de médecine et du collège des apothicaires (début du 16e), de Pierre Belon (1558), Jacques Gohöry (1572) et Nicolas Houël (1577) ; à Lyon, de Jean Bauhin (1577). De tels jardins furent précocement utilisés pour l'instruction, quand il ne s'agissait pas tout simplement de fournir des modèles végétaux aux artistes, peintres, graveurs, tisseurs, dentellières et verriers...

Dans l'Italie du *Cinquecento* allait apparaître une innovation de grand avenir, sous la forme d'une institution placée sous une double tutelle : politique et scientifique. Il en fut ainsi pour l'université de Pise. Son jardin fut créé en 1544 à l'initiative de Cosme de Médicis. Toutefois, parce que déplacé à deux reprises en 1563 et 1591, il ne peut revendiquer qu'une ancienneté relative.

Il appartint à Luigi Salerno dit Anguillara de réaliser à Padoue un *orto dei simplici*, avec le soutien d'un patricien vénitien, Antonio Barbaro. Sous le patronage à la fois de la Sérénissime République et de l'Université pouvait naître en 1545 l'ancêtre reconnu de tous les jardins botaniques actuels. Ce fut l'œuvre du médecin Piero de Noale et de l'architecte Moroni. Son premier règlement date des années 1590. Il sera le premier d'une dizaine de jardins universitaires apparus en Italie avant la fin du siècle, à Rome et Florence (1548), Ferrare, Messine et Sassari (1550), Bologne (1567), mais aussi à Leyde (1577), Königsberg (1581, actuellement Kaliningrad) et Breslau (1587, Wroclaw), tous deux disparus... Sienne (1588), Pont-à-Mousson (1592), Heidelberg et... Montpellier (1593).

Moyen Âge : essor de la médecine et de l'histoire naturelle à Montpellier

Montpellier, apparue au 10e siècle, fut très rapidement riche de son commerce maritime et la ville du Moyen Âge la plus prospère entre Gênes et Barcelone (25 à 30 000 habitants au 14e siècle). La tour des Pins qui se dégage des ombrages du jardin marque l'emplacement de la « commune » clôture médiévale. Des échelles du Levant et de Catalogne affluaient dans ses *fondaques* (entrepôts des marchands) : la soie, les tissus coûteux, les parfums, le sucre, les épices, toutes importations de prix. Les *speciadors* ou *pebriers sovereigns* recevaient les marchandises qui étaient ensuite distribuées à nombre de boutiques. En 1165, Benjamin de Tudela pouvait écrire : « *Les gens y parlent beaucoup de langues et viennent ici de partout pour commercer...* [Ils] *se trouvent là pour des affaires, par l'intermédiaire des navigateurs de Gênes et de Pise.* » Dans une cité populeuse et cosmopolite, le négoce appelait voyageurs et pèlerins. Ceux-ci sollicitaient les *physici medici,* les *aromatorii* et les *apothicarii* (*farmaciens* à partir de 1314), très présents en ville.

Albarello, fin du 16e siècle, Montpellier. Ancienne pharmacie de l'hôpital de Lodève, en dépôt au musée Fabre de Montpellier.

Un apport scientifique important était véhiculé en pays chrétien, à partir de l'Empire romain d'Orient via Venise, mais aussi transitait du monde arabe, par la Sicile et l'Andalousie. Une ville savante était chose rare à l'époque, quand la connaissance n'était souvent dévolue qu'à quelques personnes : bourgeois, banquiers, notaires ou clercs. Un milieu particulièrement érudit en notre cité était le *ghetto* comptant plusieurs centaines d'Israélites, en correspondance avec leurs coreligionnaires arabophones du sud islamisé de l'Espagne. Avec les marranes convertis, ils étaient véhicules de savoir. Les musulmans étaient beaucoup moins nombreux, bien que leur présence soit attestée par la découverte de la pierre tombale d'Ibn Ayoub, un « étudiant » mort en 1130.

Jacques Ier le Conquérant, fils de Marie de Montpellier et de Pierre II le Catholique. Inscription : *Roi d'Aragon, Comte de Barcelone, Seigneur de Montpellier, de Valence. et de Majorque*. Orphelin, il vécut son adolescence dans le château templier de Monço, en Aragon. Son règne favorisa sa ville natale, la dota d'un consulat et protégea l'école de médecine nouvellement créée. Médaille pour la commémoration du VIIe centenaire de sa mort, éditée par la Mairie de Barcelone en 1976 (diamètre : 50 mm). Collection particulière.

1. Sur un bâtiment sans caractère figure l'inscription suivante : « L'École médicale de Salerne / comme celle de Montpellier / pendant le Moyen Âge et la Renaissance / confia à la mer Méditerranée / le souffle qui anima les Universités / d'Italie, d'Europe et du Monde. / Fière de son humanisme / dépassée par l'expérimentation / elle déposa ses lauriers / dans ce lieu / l'an du Seigneur 1811. / Comme une flamme inextinguible / sa pensée survécut / en de célèbres et mémorables sentences ».

La position géographique de Montpellier, la puissance de son mécénat, la libéralité des seigneurs de la ville, les Guilhem, puis les rois d'Aragon et de Majorque, son négoce cosmopolite, le séjour de médecins du Proche-Orient (tel Bienvenu de Jérusalem), de Catalogne (Ramon Llull) et du sud de l'Italie, favorisèrent localement l'essor de la science. En 1180, conseillé par des médecins formés à Salerne et voulant régulariser une profession qui comportait maints charlatans, Guilhem VIII promulgua une charte organisant l'enseignement, sous la forme d'un édit sage et libéral.

En fait, Montpellier devra beaucoup à sa marraine, Salerne, la *civitas hippocratica*. Au 14e siècle, elle resplendit, quand son modèle déclinait lentement[1]. Après deux siècles d'éclipse, l'ancienne école a ressuscité en 2009, dans une université reconstituée. Les deux facultés adeptes de l'hippocratisme sont jumelées médicalement : « OLIM COUS NUNC MONSPELIENSIS » (Hippocrates).

Une dizaine de médecins « salernitains » fut d'une grande activité didactique. Deux d'entre eux, Bernardus Provincialis et Johannes Sancti Pauli, auteurs chacun d'un ouvrage de matière médicale intitulé *De Simplicis*, sont vraisemblablement les premiers botanistes de France. Les hommes du Moyen Âge voyaient dans les « simples » un don divin pour soigner leurs maux. Dans leurs écrits (*De Simplicis, Ostensio simplicium*), le nom se référait à des drogues constituées généralement d'un végétal ou de l'une de ses parties (*simpla remedia*), par opposition aux formules composées (*complexa remedia*). L'école de Padoue fit du terme « simples » un synonyme de plantes médicinales.

À l'occasion de la guerre des Albigeois, le cardinal Konrad Eguion von Urach, légat du Saint-Siège, était présent en notre ville. Il promulgua au nom du pape Honorius III les statuts fondateurs de l'université de médecine le 17 août 1220. Celle-ci est placée sous l'autorité du représentant local du Saint-Siège,

Vue de l'ancien collège Saint-Benoît et Saint-Germain, créé par Urbain V (1364-1367. C'est le site` actuel du cœur du bâtiment historique de la faculté de médecine. Après avoir été l'évêché pendant près de 200 ans et prison durant la Révolution, les bâtiments furent affectés en 1795 à l'école de santé. Gravure de Jean-Joseph Bonaventure Laurens, médiathèque Émile-Zola, Montpellier.

l'évêque de Maguelone. Ainsi, le maître du *studium medicorum,* puis de la future université, sera un évêque pendant plusieurs siècles. En 1240, Jacques Ier, protecteur de l'école naissante, invita Jean de Conques, prieur de Saint-Firmin, à confirmer ce document. En 1289, Nicolas IV s'exprima dans la bulle *Quia Sapientia* : « *Montpellier, ville illustre et fameuse, est réputée comme convenant merveilleusement à l'étude. Nous pensons donc qu'il est de l'intérêt de tous d'y fixer un centre intellectuel où les hommes de sagesse pourront recueillir les fruits désirés qu'il plaira au conducteur suprême des sciences d'y engendrer* ».

Arnau (v.1235-v.1311), natif de Villanueva de Jiloca, près de Daroca en Aragon, étudia à Valence et à Barcelone. Médecin, théologien, philosophe, chimiste, œnologue, éditeur, il fut un temps docteur de l'école de Montpellier avant d'être praticien auprès des papes en Avignon. Il introduisit dans le sud de la France la distillation connue des Arabes, qui amena avec l'alcool (*al ko'ohl*) de nouvelles formes galéniques et améliora considérablement l'utilisation des simples. En effet, le vinaigre utilisé depuis l'Antiquité (par exemple dans les éponges anesthésiques) dissolvait mal les principes actifs.

Au Moyen Âge, les maîtres prodiguaient leur enseignement soit dans les collèges, des sortes de cités universitaires (ceux des « Douze médecins » et de Girona étaient les plus célèbres), soit dans la chambre même des malades. Au milieu du 15e siècle, l'université de médecine prit modestement pignon au quartier du Cannau, dans la rue du Bout-du-Mont près de l'église Saint-Matthieu, où étaient conservées masse d'argent et archives ! En 1498, elle bénéficia de quatre docteurs « régents », ayant une charge royale ou « régence ». Les thèses étaient « disputées » dans la paroisse Saint-Firmin.

16e siècle
Une grande époque scientifique

Portrait de Guillaume Rondelet figurant en frontispice de *Libri de piscibus marinis* (*l'Histoire entière des poissons),* 1554. Faculté de médecine, université de Montpellier.

Ce siècle et le suivant marquèrent la grande époque de l'histoire naturelle médicale montpelliéraine.
L'évêque Guillaume Pellicier le Jeune, « patron » et conservateur de l'Université, eut dans son château de Montferrand une splendide bibliothèque. Elle fut riche de plusieurs centaines de livres grecs (actuellement en partie à Oxford), achetés à Venise alors qu'il y était ambassadeur. Dans la Rectorie, rue Salle-l'Évêque, il réunissait les hommes les plus érudits de Montpellier, du pays et de l'Europe occidentale. Il dissertait avec eux de tous les problèmes scientifiques.
Dans le siècle, deux maîtres du Collège royal ont particulièrement illustré la botanique, de façon différente : l'un d'entre eux, Rondelet, ami de Pellicier, sera d'avant-garde dans une discipline récente ; le second, Richer, un botaniste rigoureux et un « jardiniste » talentueux. Vont apparaître successivement deux « jardins médicaux » : l'un en centre-ville en 1554 ; l'autre hors les murs, avant la fin du siècle.

Le grand éclat de l'Histoire naturelle médicale à Montpellier

Guillaume Rondelet (1507-1566) constitua l'*Hortulus decani* dans la cour de l'ancienne école de médecine. Ce fut le second jardin notable de Montpellier, après celui des rois d'Aragon et de Majorque. En le traversant, il était loisible d'accéder à un petit bâtiment qui fut le premier *theatrum anatomicum* de France pour les « anatomies » (1542), alors que Montpellier bénéficiait depuis 1486 d'un privilège royal lui accordant deux dissections par an. Il réalisa une collection de plantes sèches (*hortus siccus*), selon la technique inaugurée par Luca Ghini (1490-1560). Les échantillons recueillis, figurant dans le fonds ancien de l'herbier de l'Université, sont malheureusement dénués de référence et non datés[2].

Ce fils d'un épicier (*aromatorius*) montpelliérain, lui-même médecin et anatomiste, fut un des hommes les plus érudits de son époque et un naturaliste complet : botaniste, mammalogiste,

2. L'article 6 d'un règlement pour l'Université médicale, sous forme d'un *Arrest des Grands Jours de Béziers* en date du 31 octobre 1550, s'exprimait ainsi : « *Item, seront tenus lesd*[its] *Chancelier, Docteurs et Conseilliers, desputer l'un d'entre eux docteurs des plus idoines et suffisans pour lire aux[dits] Escoliers et montrer occulairement les simples depuis les festes de Pasques iusques à la feste de St Luc, et luy constituer salaire competant à payer par lesd*[its] *trésoriers, et pour chercher lesd*[its] *Simples en la ville de Montp*[ellie]*r et en lieux circumvoisins seront aux despans de lad*[itte]*e bourse lesquels y vacqueront le plus diligemment que faire se pourra.* »

ichtyologiste, entomologiste, écologue. Il précédait une pléiade de naturalistes et se vit confier en 1550 la charge d'enseigner la botanique, une première en France. Il confia celle de démonstrateur *in natura* à son gendre Salomon d'Assas.

Les connaissances de l'époque définissaient parfaitement les « Poissons ». N'en étaient assurément pas les baleines ou le castor allaitant leurs jeunes. En 1554, Rondelet publia en latin une encyclopédie remarquable (malgré quelques naïvetés), avec les descriptions précises de centaines d'êtres marins et dulçaquicoles, illustrées de 490 remarquables gravures. Les deux tiers des 31 embranchements des animaux, en particulier d'invertébrés, y figuraient. En 1558, De l'Escluse traduisit l'ouvrage du maître. Des noms évocateurs apparurent : « *giroflades de mer*, *cagarolles* [vigneaux], *panaches* [sabelles], *tahons* [crustacés parasites], *glands* [balanes], *hérissons* [oursins], *évêque et moine* [sélaciens échoués]... » ou « *porc du Nil* [hippopotame] ». Les insectes, ayant *« plusieurs découpures au corps* » et dont la vie se passe « *parfois dans l'eau et en partie sur terre* », foisonnent. Le titre *Universa Aquatilium Historia* devint *Histoire entière des Poissons.*

Libri de piscibus marinis (*l'Histoire entière des poissons),* Guillaume Rondelet, 1554. Faculté de médecine, université de Montpellier.

Le premier de la longue lignée de médecins naturalistes montpelliérains fut un pionnier en biologie et un expérimentateur, entretenant des poissons de Palavas dans les viviers de son mas, aux environs de la ville. Il prôna toujours l'observation rigoureuse des êtres vivants et la critique des textes anciens. Il envisagea les dimensions de la biodiversité, dans un impossible inventaire confirmé de nos jours. « *Il y a aux rivières des insectes gris, bleus, verts...certains petits et noirs, à dos rond, qui sont près des eaux* [des simulies], *d'autres qui volent l'un après l'autre* [des libellules « en tandem »], *de multiples limaçons d'eau douce et moules... Si grand est leur nombre que nul ne pourra les dénombrer et les nommer tous* ! » Enseignant remarquable, Rondelet eut une pléiade de disciples qui s'inspirèrent de ses concepts et dont beaucoup illustrèrent les sciences de la nature.

Portrait de Guillaume Rondelet (1507-1566). Vestibule de la salle du Conseil, faculté de de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

Charles de l'Escluse (1526-1609), né à Arras, vint à Montpellier avec un simulacre de doctorat de la très décriée université d'Orange. Durant son séjour auprès de Rondelet entre 1551 et 1554, il lui servit de secrétaire. Il devint médecin par la suite[3]. Un autre disciple, Konrad von Gesner, le « Pline allemand », caractérisa l'espèce et établit la notion de genre, une catégorie au-dessus dans la taxonomie. Mathias de Lobel ébaucha une flore du Montpelliérais et des Cévennes : il proposa une clef d'identification basée sur la morphologie des feuilles.

S'agissant de comparer des caractères faciles à observer, c'était essentiellement un système d'usage pratique, où n'apparaissaient pas les relations réelles entre des êtres vivants. De telles méthodes pouvaient aussi être basées sur les calices, les corolles, les organes de la reproduction, les fruits, voire les graines. Il y eut ainsi des « follistes », des « calicistes », des corollistes »... Les botanistes agirent ainsi pendant deux siècles, faute de mieux. En fait, ces « systèmes artificiels » préfiguraient les classifications « naturelles » à venir.
Plusieurs des élèves du maître montpelliérain furent des compilateurs remarquables : Jehan et Caspar Bauhin, Jacques

3. Ce naturaliste complet eut des connaissances poussées en philosophie, législation, histoire, épigraphie, numismatique, géographie, cartographie. Il devint botaniste de la maison impériale d'Autriche et le fondateur du jardin botanique de Leyde. Il introduisit la culture des tulipes en Hollande.

Portrait de Pierre Richer de Belleval (vers 1564-1632). Vestibule de la salle du Conseil, faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

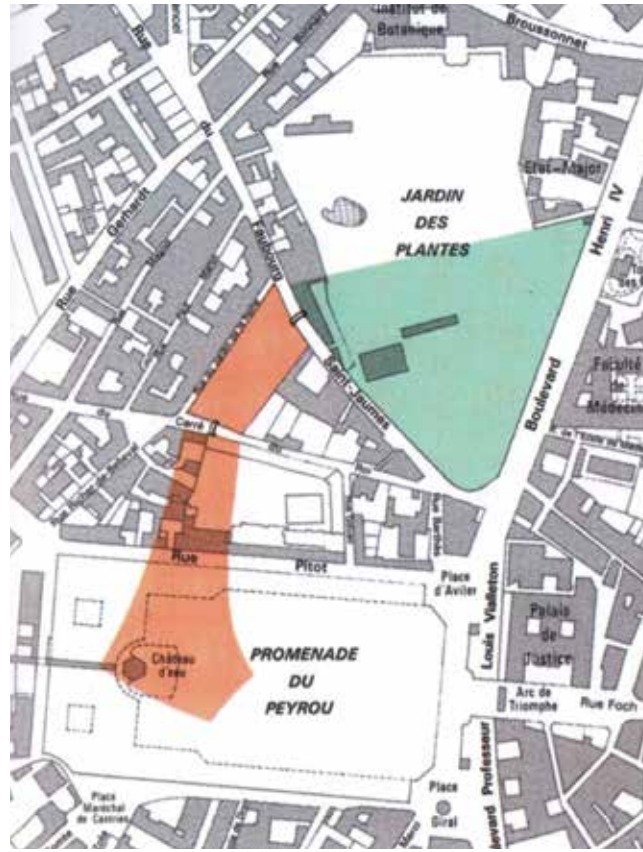
Armes parlantes de Pierre Richer de Belleval, titulaire de la chaire d'anatomie et de botanique : un fémur et une jacinthe.

Daléchamps, Leonhart Fuchs, Pierre Pena, Félix Platter, Leonhard Rauwolf, pour ne citer que ceux-là. Mais Nostradamus et François Rabelais gagnèrent autrement leur notoriété. Ce dernier conserva par la suite quelques notions d'histoire naturelle, citant dans le *Tiers Livre* une quarantaine de plantes, avec leurs usages en thérapeutique[4].

Une cinquième « régence » à Montpellier

Pierre Richier (v.1555-1632) naquit à Châlons-en-Champagne, débuta ses études médicales à Montpellier en 1584 (*Ego Richardus a Bellevalle,* dans le registre d'inscription) et les poursuivit en Avignon, où il fut agrégé au Collège de Médecine (1588). Son court séjour entre 1590 et 1592, comme médecin de la Municipalité de Pézenas, ville des États, le fit remarquer pour son intervention lors d'une maladie pestilentielle et peut-être pour son zèle auprès de quelque malade bien en Cour. Le duc Henri Ier de Montmorency, gouverneur du Languedoc, le duc de Ventadour, l'évêque Antoine Subjet, le chancelier Jean Hucher et le premier médecin du roi André Dulaurens, qui avaient jugé ses mérites, le recommandèrent à Henri IV.

4. D'ailleurs, dans la lettre adressée à son fils par Gargantua, celui-ci lui fait ses recommandations. « *Quant à la connaissance des faits de la nature, je veux que tu t'y adonnes avec curiosité. Qu'il n'y ait ni mer, rivière ou fontaine dont tu ne connaisses les poissons, tous les oiseaux de l'air ; tous les arbres, arbustes et fruits dans les forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de l'Orient et du Midi. Que rien ne te soit inconnu. Puis relis soigneusement les livres des médecins grecs, arabes et latins. Par de fréquentes dissections, acquiers parfaite connaissance de l'homme… »*

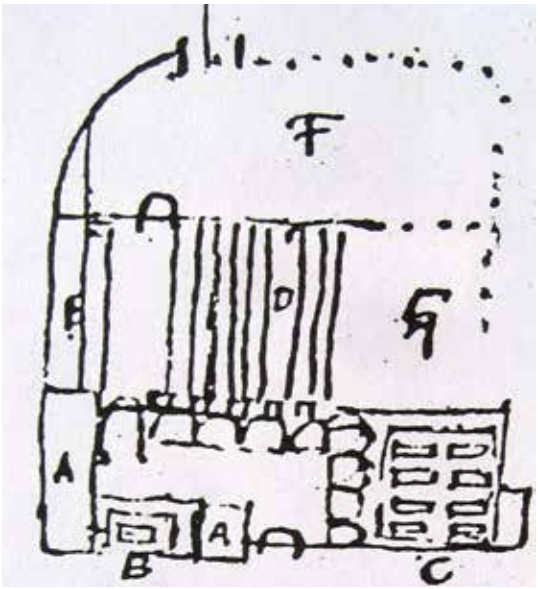


Le jardin du Roi et de la Reine en 1632. Il s'étendait jusqu'à l'actuelle place royale du Peyrou. D'après M.-F. Rouquette. *Le jardin royal de Montpellier sous l'Ancien Régime*. Thèse de la faculté de médecine, Montpellier, 1992.

Il se rendit à Vernon dans l'automne 1593, en utilisant la dot de son épouse Isabeau Domergue, une riche héritière de Prades-le-Lez. Il proposa alors au monarque de créer un jardin royal, pour l'instruction des futurs médecins et pharmaciens. Apparemment, le bon roi s'enthousiasma et émit deux lettres patentes en date du 8 décembre. Le premier édit lui octroyait une « régence » avec pour mission d'enseigner « *l'anatomie en tems d'hiver et l'explication des simples et plantes, tant estrangères que domestiques, le printemps et l'esté* ». Cette lettre patente inaugurait une « chaire d'anatomie et botanique », et élevait Richer au professorat. Elle consacrait le double intérêt de Rondelet (décédé vingt-sept ans auparavant), dans ses orientations d'enseignement.

Un édit complémentaire lui donnait les moyens financiers de créer un jardin, dont il devait être le premier intendant[5]. Les deux édits seront enregistrés par le parlement du Languedoc en 1595. Une telle décision venant du pouvoir royal suscita des

5. « *Nous avons, par mesme edict, pourveu notre bien amé, Me Richier de Belleval, mais, d'aultant qu'il est nécessaire pour l'exercice de la charge dudict Belleval, avoir et recouvrer ung jardin pour y mettre les simples et toutes sortes de plantes que l'on pourra recouvrer, tant estrangères que domestiques,nous vous mandons et enjoignons que vous ayez à adviser et ordonner d'ung lieu propre et convenable en lad*[it]*e ville de Montpellier et aux faubourgs d'icelle, pour y mettre lesd*[it]*s simples et plantes, convenir du prix, tant du louaige dudit lieu que de l'appointement et gaiges d'ung homme ou jardinier pour le labourer, cultiver et entretenir, et sur lequel ledit Belleval et ses successeurs auront eulx authorité touchant la culture desd*[it]*s simples.* »



Plan d'Augier Cluyt, en marge de sa lettre à Pieter Paaw, datée de 1602. Dessin à la plume ; 43 x 48 mm. Biohistorisch Instituut der Rijkununiversitet, Utrecht. Fac similé de la lettre envoyée par le conservateur J. Henniger. Collection de l'auteur.

Légende traduite du latin :

(A) Bâtiments de Richer et promenoir.

(B) Endroit d'une longueur d'environ 30 pieds, pour les plantes d'ombre. Il s'y trouve également un point d'eau.

(C) Jardin pour les fleurs et les plantes exotiques.

(D) Monticule.

(E) Endroit sablonneux pour les végétaux psammophiles.

(F) Endroit non encore mis en valeur.

(G) Potager de son voisin.

réticences nombreuses de la part des maîtres montpelliérains vis-à-vis de Richer. L'animosité et les procès à son encontre se prolongèrent longtemps. Sa licence acquise en Avignon ne suffisant pas, il passa un nouvel examen pour être « docteur régent » en 1596. Dès cette même année, Richer se mit rapidement à la tâche sur un premier terrain dit « la Savoye ». Celui-ci avait été acheté pour 100 écus, en octobre 1593, au chanoine Jacques Mazauric, oncle de sa femme. Il était situé au faubourg Saint-Jaumes, ainsi nommé pour le roi Jacques Ier, fils de Marie, dernier seigneur de Montpellier. Un peu plus tard, le domaine se compléta du potager de son voisin Chalcornac (actuelle école systématique). D'autres acquisitions suivirent durant vingt ans. Les prix-faits restés dans les archives font état d'une vingtaine de parcelles à destinations diverses.

Au-delà de la route royale des Cévennes, Richer se procura une olivette, des champs de fruitiers, des vignes et la tuilerie de Bannières. Au 12e siècle, ces terres s'étendaient vers le sud pratiquement jusqu'à l'endroit où se situe actuellement la statue de Louis XIV. Elles avaient constitué le « *plantié del Rey* », les jardins d'agrément des monarques d'Aragon et de Majorque, au palais forteresse tout proche. En fait, les étudiants n'y vinrent jamais. Ces terrains échappèrent au jardin royal lors de l'établissement de la place royale du Peyrou. Des champs furent loués à des journaliers jusqu'à la Révolution. Leur seule relique en fut le jardin de la Reine.

L'intendance du jardin du Roi et le jardin de la Reine

À sa création en 1593 par Richer de Belleval, le jardin des plantes s'étendait de l'actuelle place royale du Peyrou à la tour des Pins, comprenant deux enclos : le jardin de la Reine prolongé par le jardin du Roi et les bâtiments de l'intendance. La configuration de l'intendance de 1599 aux premières années du 17e siècle, est relativement bien connue grâce à quelques documents d'archives, un plan établi par Augier Cluyt, élève de Richer, des contrats de construction et un dessin gravé. En bordure du chemin de Ganges (actuelle rue du Faubourg Saint-Jaumes), se situent à l'ouest de l'entrée, la chapelle, l'intendance et le labyrinthe. À l'est, une série d'arcades fait communiquer le promenoir avec les banquettes recevant les plantes sur un tertre artificiel, avec des terrasses et six banquettes pour les plantes médicinales. L'intendance comporte, en rez-de-chaussée, une salle de cours et une cuisine voûtées, une cave, un escalier vers l'étage unique avec une bibliothèque et un herbier, deux chambres et un cabinet, ouvrant par deux croisées sur le jardin. À proximité, le labyrinthe, ou « *puits médical* », était destiné à la culture et à la présentation des plantes ombrophiles, ensemble complexe avec un puits central et une salle souterraine décorée.

Le bâtiment principal de l'ancienne intendance est également visible sur les plans du 18e siècle, notamment celui de l'atlas du Grand Saint-Jean, formant un corps étroit aligné sur la route de Ganges. Le labyrinthe de forme carrée y figure, dans son prolongement nord. Il est en bordure ouest de la « Montagne », face

Page de gauche :
Vue de l'Intendance parée par le bel arbre de Judée.

Ci-contre : vue du jardin des plantes (rue du faubourg Saint-Jaume) ; à droite, le jardin des plantes ; en arrière-plan, l'intendance, 1821, Jean-Marie Amelin (1785-1858). Collection privée.

au jardin de la reine qui s'étend de l'autre côté de la rue. Un corps de bâtiment, de deux niveaux, enjambe la chaussée sur un berceau voûté en plein cintre, plusieurs fois représenté par J.-M. Amelin. Lors de l'agrandissement de la route en 1861 celui-ci est détruit et remplacé par une simple passerelle (aujourd'hui supprimée). L'édifice actuel n'a subi que de légères modifications depuis sa reconstruction du début du 19e siècle sous l'impulsion de Chaptal[1], réalisée à partir des infrastructures antérieures. Il est prolongé au nord par des extensions du 20e siècle, réalisées à la place de l'ancien labyrinthe. Il s'élève sur trois niveaux en appareil alterné, avec un étage de combles. L'élévation de la façade sur le jardin est d'un style néoclassique austère évoquant l'architecture des couvents, collèges ou hôpitaux montpelliérains des 17e et 18e siècles. Le petit bâtiment de la conciergerie, dans le goût des productions contemporaines de l'architecte Edmond Leenhardt, offre un côté pittoresque avec sa toiture débordante et son appareil rustique.

Par des circonstances historiques particulières, le jardin de la Reine et le bâtiment de l'intendance ont été dissociés du jardin des plantes (du Roi), c'est-à-dire soustraits à la gouvernance de l'Université, amputant ainsi le patrimoine de la faculté de médecine en dépit de toute logique. En effet, la dévolution en 1795 du jardin des plantes à la faculté de médecine par la Convention[2] comprend l'intendance abritant le logement de l'intendant et la direction du jardin. Mais en 1815, cette dernière est affectée au recteur de l'Académie, Augustin Pyrame de Candolle, titulaire de la chaire de botanique de la faculté de médecine et aussi directeur ayant été nommé recteur pendant les Cent-Jours[3]. Le jardin de la Reine devient alors le jardin privatif du recteur. Après un flou juridique de plus d'un siècle, le ministère de l'Éducation nationale a officialisé cette situation en 1994. Comme le disait le médecin-général Dulieu, « en définitive trois mois et un mandat de recteur auront suffi pour modifier radicalement la disposition foncière du jardin ». Le rectorat n'en ayant plus désormais l'usage a transmis le bien aux Domaines et la Ville de Montpellier a pu ainsi racheter le jardin de la Reine en 2013. Après de longues négociations, la restitution en 2018 du bâtiment de l'intendance à l'Université est une heureuse disposition qui ouvre la voie à la réhabilitation de cette partie essentielle du jardin pour l'accueil du public.

[HP]

d'après Yvon Comte, dossier de protection MH, DRAC Occitanie.

1. Jean-Antoine Chaptal est à l'origine de l'installation de la faculté de médecine dans l'ancien palais épiscopal en 1795, de la construction de l'amphithéâtre d'anatomie et de l'orangerie en 1806, et de la reconstruction de l'intendance.
2. Loi n° 5706 du 1er février 1795 portant dévolution du jardin des plantes dans son intégralité (avec le bâtiment de l'intendance) à l'école de santé (actuelle faculté de médecine, Université de Montpellier), à l'issue d'une longue bataille entre la faculté de médecine et la faculté de sciences qui s'en disputaient la propriété.
3. Pour avoir accepté, pendant les Cents-Jours, entre 1er mars et 17 Juillet 1815 – du retour de Napoléon à son abdication –, les fonctions de recteur de l'Académie de Montpellier, la Restauration obligera de Candolle a quitter la France en 1816.

Pierres provenant de l'ancien
JARDIN MEDICAL
DE RICHER DE BELLEVAL fin XVI

Reconstitution de la pierre gravée, apposée à l'entrée du « jardin médical». Trois segments sont conservés. Longueur approximative : un mètre. Dessin de D.-M. Jarry.

À gauche, pierres gravées et numérotées des banquettes du jardin médical de Richer. Dispersées lors du siège de 1622, elles ont été récupérées et incorporées dans la fausse ruine du tertre de Narcissa.

Les allocations attendues parvinrent toujours difficilement et Richer dut souvent honorer les factures sur son avoir personnel et la fortune de son épouse. Toujours à court de finances, il écrivit dans une épître au roi : « *J'espère dans quelques années mettre en lumière, sous votre autorité, le titre de l'Herbier général du pays de Languedoc*... [précisant alors] *si je suis secouru* [6] ».

Mais Richer s'intéressait fort peu à l'anatomie, son mépris pour cette discipline lui valant maintes remontrances de ses supérieurs et collègues, le chef de file étant Jacques de Pradille, un concurrent évincé. Un arrêt du Parlement lui commanda d'effectuer les démonstrations anatomiques et la Chambre des comptes suspendit ses gages. La nomination par l'Université de l'anatomiste Barthélémy Cabrol lui coûta la Chancellerie. Toutefois, en 1629, il devint doyen du Collège, au bénéfice de l'âge. Seuls le motivaient la botanique, les herborisations et le recueil des plantes.

Pour elles, il créa un outil pédagogique remarquable. Il se serait inspiré de jardins visités en Italie. Les premiers travaux durèrent jusqu'en 1604, sans discontinuer. Sont conservés de l'époque les contrats de construction, prix faits concernant l'intendance, le labyrinthe ou « *puits médical* », un portique leur faisant face, le bâtiment abritant la salle de cours en rez-de-chaussée, bibliothèque et herbier à l'étage, un tertre artificiel, avec des terrasses formées de murettes en pierre, et six banquet[te]s pour les plantes médicinales. Dispositif ingénieux, une « trombe » (c'est-à-dire une vis d'Archimède) permettait à l'hôte des lieux d'irriguer son jardin, à partir d'une fenêtre de sa chambre.

Les plantes étaient récoltées dans les environs de la ville et parfois au-delà, par des hommes accompagnés d'une « *bête chevaline* ». Les cultures furent effectuées sans délai dès 1598, puisque Richer pouvait annoncer 1 332 végétaux (simples, aromates et plantes potagères)[7].

6. Ailleurs, il se plaint : « *L'excessive dépense que j'ai faite et continue journellement de faire, tant à la recherche de plantes qu'aux grands bastiments qu'il a été nécessaire de faire au jardin, ont tellement épuisé mes moyens qu'ils m'ont contraint de vendre mon paternel et de m'engager de tous côtés, de sorte qu'il ne me reste pour tout héritage qu'une populeuse famille sans moyens de l'eslever, et qui serait contrainte de mendier sa vie au cas que je l'abandonnasse par mort.* »

7. Leur liste, sous forme assez souvent d'une nomenclature binominale (encore une nouveauté) nous en est donnée dans son *Onomatologia seu Nomenclatura Stirpium quae in Horto regio Monspeliensi recens Constructo coluntur. Richierio de Belleval Medico regio, anatomico et botanico Professore imperante.* À l'époque, un chou était nommé *Brassica oleracea* et *Solanum lethale* désignait notre *Atropa belladonna,* bien avant que Linné ne généralise la nomenclature binominale des êtres vivants.

L'arbre de Judée, contemporain de Richer. Dessin de J.-J.-B. Laurens, 1854. Le tronc principal (disparu depuis) avait alors un diamètre dépassant 8 m. Avec le filaire sur l'allée sommitale de la « Montagne », il est le plus ancien ligneux du jardin. Médiathèque Émile-Zola, Montpellier Méditerranée Métropole.

À droite : l'arbre de Judée au sud du jardin.

Demeure de ce temps l'arbre de Judée, insigne relique, que Richer aurait planté de sa main, près du portique. Les écrits de Richer s'appuyaient sur des herborisations dans « *vingt-deux diocèses de la province* ». Il commença un « herbier » (comme on disait alors), un ouvrage qui aurait dû être son œuvre maîtresse mais ne vit jamais le jour. Il dessina et fit graver sur cuivre (non pas sur bois comme il était d'usage à l'époque) près de 500 figures de plantes, dans le format gazette. Celles-ci avaient été récoltées en Languedoc, mais aussi dans les Pyrénées et la Grande-Chartreuse. Joseph Pitton de Tournefort en découvrira bon nombre dans un grenier, mais leur destinée est sujette à question.

Certains élèves de Richer furent notoires. Jean-Rodolphe Salzmann de Strasbourg collabora avec Bauhin dans la rédaction d'une publication majeure, le *Pinax theatri botanici*. Joachim Burser sera l'auteur de la première flore européenne digne de ce nom. Un Croate, Ivan Lucic (dit Lucius), créa le jardin de Heidelberg qui fut très célèbre en son temps.

17e siècle
Un autre éclat pour Montpellier

Un étudiant en pharmacie, en train d'herboriser. Au début du 17e siècle, sa tenue vestimentaire ne diffère pas de celle de son collègue en médecine. L'enseignement au jardin lui fut ouvert par la collaboration amicale entre P. Richer de Belleval et L. Catelan. Carte postale moderne d'après un document de 1614, éditée par le musée de la Pharmacie. Collection particulière.

Il est marqué par un long temps d'heurs et malheurs, à commencer par les ravages de la guerre civile, puis par une certaine distance de la part des intendants pour le roi, occupés à de multiples charges en ville et non toujours des botanistes avérés. Ceci était dû à un maléfice propre à l'époque, le régime des « survivances », qui permettait au détenteur d'une charge de la léguer au bénéficiaire de son choix. C'est heureusement dans le même temps qu'œuvra un autre des grands botanistes montpelliérains, Magnol, qui fut un scientifique de valeur, dont les idées allaient survivre longtemps.

Le premier jardin de Richer

Sur la porte d'entrée figurait sous la mention « Jardin du Roy » un avertissement poétique : « HIS ARGUS ESTO ET NON BRIAREUS » (« Ici soit tout yeux mais ne te comporte pas en bandit prédateur »). Sur la façade de l'auditorium se lisait : « HAEC AB HENRICO IV REGE INVICTISS[IMO][8] ».
Le visiteur était guidé vers tel ou tel site, pour observer les plantes des dunes, de la garrigue buissonnante, des bosquets ombragés ou des endroits humides dans une sorte de labyrinthe profond, « *en façon de limaçon* ». La signalétique était constituée par de nombreuses inscriptions en latin, gravées sur pierre. L'originalité du jardin venait du portique aux treize arcades, fermant la cour en face du logement de monsieur l'intendant et portant des inscriptions[9]. Une telle disposition était une primeur pour l'époque et fait de Richer un pionnier de la phytoécologie, qui ne fut pourtant nommée et développée qu'au 19e. L'entrée du jardin médical portait un linteau où se lisait l'adresse suivante : « PLANTAE QUARUM IN MEDICINA HIS TEMPORIBUS MAXIME USUS EST » [Ici les plantes qui de notre temps sont les plus employées en médecine]. Trois fragments en sont connus et conservés comme des reliques précieuses.

L'étudiant et l'amateur curieux pouvaient s'acheminer sur l'allée sommitale de la « Montagne », ayant sur son versant sud

8. Dans une lettre à Pieter Paw, ... [lettre du 30 novembre 1602]
9. « LOCUS SABLOSUS UBI LITTORALES PLANTAE ; - PLANTAE QUAE IN LOCIS APRICIS, SAXOSIS, ARENOSIS CRESCUNT » ; - « PLANTAE QUAE IN LOCIS UMBROSIS ET SILVIS PROVENIUNT » ; - « PLANTAE QUAE IN LOCIS CLIVIS, MONTIBUS, SPINETIS ET DUMETIS ADOLESCUNT ». Ailleurs pouvait se lire : « AEDES P. RICHERII AMBULACRUM » ; - « HORTULUS FLORIBUS DICATUS ET EXOTICIS UBI AQUATICAE OMNES PLANTAE. EST ENUM UBI FONS. »

les cinq terrasses de plantes de la « guarrigue » et, au nord, les cinq autres des endroits ombragés. Ils pouvaient aussi se déplacer entre les banquettes de plantes utilitaires et admirer aux alentours de Pâques la floraison de l'arbre de Judée. Ces dernières occupaient le site en contrebas, là où avaient été prélevés les matériaux pour élever le monticule. Hautes d'une cinquantaine de centimètres, elles étaient formées par deux murettes portant pour l'une d'entre elles, des numéros gravés dans la pierre et servant de référence pour l'identification des plantes ; pour l'autre, un petit canal d'irrigation.

Richer s'intéressa également à la zoologie et créa un cabinet de curiosité scientifique où les visiteurs pouvaient contempler entre autres éléments des poissons de Rondelet, « *des dépouilles de monstres marins et terrestres* », l'estomac retourné d'une tortue-luth montrant ses villosités internes (Platter dit « *ressemblant à un hérisson* ») et le squelette monté d'une autruche !

Couvercles anthropomorphes de vases de montre à l'effigie de Pierre Richer de Belleval. Faience de Montpellier ornée de bleu de cobalt et de brun manganèse, 18e siècle. Collections du musée des beaux-arts de Carcassonne et de la société archéologique de Montpellier.

Ruine et résurrection

C'est alors que le jardin était arrivé à son apogée que survint en 1622 le siège de Montpellier, devenu place forte protestante, par Louis XIII et Richelieu. Il fut englobé dans les défenses de la ville par le chevalier d'Argencourt et supporta un bastion hâtivement élevé. Les soldats chassèrent les jardiniers et Richer dut déménager ses plantes les plus précieuses dans l'ancien jardin de Rondelet. Toutefois, beaucoup de constructions souffrirent, leurs pierres étant utilisées pour constituer des parapets pour les canons. Il semble que les banquettes du jardin médical furent épargnées : « *Mars* [...], *là où il vit des remèdes pour les blessures* [...], *ne porta pas ses ravages* ».

Deux ans après que la paix fut rétablie, un document sur la végétation du jardin des plantes fut remis au Roi par Guy de la Brosse, un familier de Montpellier pour la création du jardin des plantes de Paris[10]. Cette nouvelle création fut décidée mais

prit du retard, à cause du décès prématuré de celui qui en était chargé et des difficultés d'achats des terrains de Saint-Victor. Le Jardin Royal de Paris ne devint effectivement fonctionnel qu'en 1636.

Entre temps, à la requête des notabilités locales qui entendaient profiter des agréments d'un espace vert, rare en ville, Louis XIII avait décidé la restauration du jardin de Montpellier. Richelieu l'inaugura le 16 juin 1629. L'inscription de fondation fut installée en place d'honneur, au fond du promenoir[11].
Richer s'attaqua courageusement à la tâche. Dans les dix années qui lui restaient à vivre au-delà de la destruction, il s'employa à redonner à son jardin le lustre perdu. Il put même l'agrandir de plusieurs parcelles, toujours de ses deniers, lui donnant dès lors la superficie qu'il garda pendant près de deux siècles. La dernière parcelle acquise en 1632, quelques mois avant sa mort, fut le champ Boissonade, sur le puy Arquinel. La Couronne fut débitrice de 100 000 livres qui ne furent jamais versées à ses successeurs ! Par son testament en date du 5 novembre 1632, il légua sa charge et son œuvre à son neveu Martin Richer (1599-1664), de la branche collatérale de la famille. Celui-ci accomplira heureusement sa charge. Par un privilège royal, cette dernière fut liée en 1641 à celle de chancelier juge de l'Université, vraisemblablement en récompense de la réalisation accomplie jusque-là. Il fut aussi Premier Consul de la ville et conseiller à la Cour des comptes.

La dynastie des Richer-Chicoyneau (1593-1758)

À la mort de Martin Richer de Belleval en 1664, le professorat et la direction du jardin échurent par le régime des successions de l'Ancien Régime à un neveu par alliance, fils de Marie de Belleval et de Michel Chicoyneau, un notable blésois. Michel Aimé Chicoyneau lui succéda jusqu'en 1689, remplit consciencieusement sa mission et hérita évidemment des mêmes titres et charges.

10. « *Je propose à vostre Majesté la construction d'un Jardin pour cultiver les plantes médicinales, où vostre peuple ait recours en ses infirmitez, où les disciples de la Médecine puissent apprendre, & où ceux qui la professent s'adressent à leur besoin... Cy-devant l'on visitait le Jardin de Montpellier, édifices de vos devanciers ; et les apprentis s'y acheminaient pour s'instruire. Maintenant, il n'est plus. La place d'un bastion en conserve seulement le nom. Toutes les plantes soigneusement cutivées qu'une peine indiscible avait curieusement assemblées, sont ores au néant. Il ne reste ny vestige du jardin, ny racines de ses arbres, & ne sçaurait-on plus où aller pour trouver une semblable escole. Ainsi se perdra cette nécessaire estude de la Médecine & de vos subjets, si V*[otre] *M*[ajesté] *ne gratifie sa bonne ville de Paris* ».
11. Elle proclamait en latin : « *À l'utilité publique / Henry le Grand, Roi invincible de France et de Navarre, voulant au milieu du bruit des armes rouvrir le sanctuaire des Muses, a doté ce Temple célèbre de la Médecine d'un cinquième Professeur, pour y enseigner la Botanique et l'Anatomie. Il a imposé cette très honorable charge au médecin royal Richer de Belleval. Il lui a confié son amphithéâtre d'anatomie et son jardin. De plus, suivant les vœux et les prières de l'illustre Connétable, il a ordonné, décidé, résolu d'honorer et de distinguer ledit Richer de Belleval, en lui accordant avec une royale munificence les ressources nécessaires pour rechercher et décrire les plantes de la France* ».

De gauche à droite :

Michel Chicoyneau ou Michel 1er (1626-1701).

Aimé-François Chicoyneau ou François II (1702-1740).

François Chicoyneau ou François 1er (1672-1752).

Portraits de la salle du Conseil, faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

Une dynastie voyait ainsi le jour qui géra le jardin royal pendant 165 ans, pour le meilleur et pour le pire. Elle sera retrouvée au siècle suivant. Jusqu'à la fin du 18e siècle, les « survivances » généralement acquises par privilège, sinon monnayées, contribueront à diminuer l'efficacité de l'administration. Officiellement, six Chicoyneau allaient être intendants en titre successivement. Chicoyneau II désigna ses trois fils comme « survivanciers », mais deux d'entre eux moururent en fonction pendant quelques mois : Aimable Michel en 1691, se noyant dans le Lez en herborisant ; Gaspard en 1693, de maladie.

François (Chicoyneau IV) abandonna la Marine royale, à laquelle il se destinait, et fut intendant du jardin de 1693 à 1723. Il épousa en secondes noces Marie, fille de Pierre Chirac, médecin d'origine montpelliéraine à la Cour. Succédant à son beau-père, il devint premier médecin du roi. Il se distingua peu en botanique et guère plus en épidémiologie. Chargé de mission lors de la peste de Marseille de 1720, il conclut, certainement par opportunisme politique, que cette affection n'était pas contagieuse. Il compléta l'herbier de Chirac, laissant une collection remarquable datée de 1680.

Au temps de Chicoyneau Ier, deux érudits anglais manifestèrent leur intérêt pour le jardin. Au printemps 1676, le philosophe John Locke (1632-1704) qui plaçait la source des connaissances dans l'observation et l'expérience, évoqua trois visites au jardin royal. Il le décrit dans ses souvenirs[12].

John Ray (1627-1715), un ecclésiastique et naturaliste célèbre, résida à Montpellier pendant six mois, à l'issue d'un périple qu'il accomplit dans plusieurs villes savantes européennes. Il visita le jardin en 1665 et en laissa une description fort intéressante dans son récit de voyage *Observations topographiques… avec un catalogue de plantes non rencontrées en Angleterre* (1673). Il s'y trouve des observations instructives

12. « *Ce jardin est bien conçu pour les plantes de toutes sortes, autant d'ombre que de marécages, établies pour la plupart dans des parterres surélevés, sortes de longues auges de pierre, séparées par des chemins… Je cueillis là des violettes très parfumées… Les plantes médicinales sont disposées en longues banquettes larges de trois pans* [environ 75 cm]. *Les murettes qui les délimitent ont deux pans de hauteur* [50 cm]. *Les pierres de taille qui les forment sont gravées d'un côté de numéros et sont creusées de l'autre d'une gouttière, permettant d'amener l'eau en n'importe quel point de la plate-bande. Ces pierres mesurent 5/8 de pan de large* [16 cm]… *Au jardin médical est utilisé en parterre la bislingua* [*Ruscus aculeatus*] *qui est une herbe d'hiver. Elle se reproduit par boutures. Toutefois, sabina baccifera* [*Juniperus sabina*], *un arbuste de bonne taille, me paraît plus avantageux car il peut être taillé à une hauteur voulue, comme le buis. De plus, vivant dans la montagne, il supporte les grands froids.* » [John Locke, *Carnets de Voyage*, 17 février 1676].

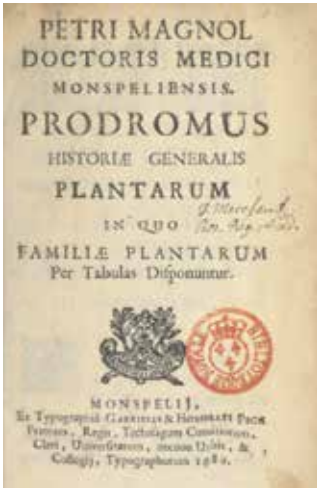
Pierre Magnol. « Un précurseur des classifications naturelles. » Inscription figurant sur le piédestal de son buste par P. Guéry, dans l'école systématique. Lithographie par Salières, d'après un dessin de J.-P. Monceret ; Ch. Martins, *Le jardin des plantes*, 1854. Archives du jardin des plantes.

À droite : vue du magnolia du jardin des plantes.

sur « *une ville ronde, bâtie sur un monticule, au milieu d'un pays pierreux* », ses habitants, ses parfumeurs renommés, et surtout ses apothicaires et leurs drogues. Son *Catalogus plantarum circa Cantabrigiam nascentium* (1660), le premier guide du genre, a inspiré le *Botanicum monspeliense* de Magnol.

Son œuvre écrite est abondante, tant en botanique avec son *Methodus plantarum nova* (1682) et son *Historia plantarum generalis* en trois volumes (1686-1704), où il recensait 18 699 espèces dans la flore européenne, qu'en zoologie avec quatre ouvrages synoptiques sur le monde animal, dans un ordre évolutif dégressif, depuis les quadrupèdes jusqu'aux insectes (1693-1710). Son séjour montpelliérain et l'influence des travaux de Rondelet et de ses disciples sont-ils à l'origine de ses approches novatrices en taxonomie ? Le fait est qu'il fut un précurseur en la matière. « *Le premier principe d'une méthode naturelle est de ne jamais diviser des groupes de plantes ayant des caractères distinctifs naturels* » (1694). Magnol comprit parfaitement le message.

Parce que son père était pharmacien, Pierre Magnol (1638-1715) se familiarisa très tôt avec les plantes et les drogues. Il passa son doctorat en 1659 et se vit concéder l'enseignement de la botanique, comme démonstrateur officiel. Grâce à la protection de


PETRI MAGNOL
DOCTORIS MEDICI
MONSPELIENSIS.
PRODROMUS
HISTORIÆ GENERALIS
PLANTARUM
IN QUO
FAMILIÆ PLANTARUM
Per Tabulas Disponuntur.
MONSPELIJ.

Prodromus historiae generalis plantarum, 1689.

Fagon et de Tournefort, il fut médecin de la Cour et suppléant au jardin du Roi. Il remplaça le premier à l'Académie des sciences. Il fut certainement le botaniste le plus notoire de son époque, au plan national : « *Summus inter Gallos ordinum naturalium cultor* » proclame l'inscription de son effigie.

Magnol publia plusieurs ouvrages, y faisant preuve d'une remarquable finesse d'analyse et ne commettant que de rares approximations. Citons le *Botanicum monspeliense* (1676), la première flore du Montpelliérais, le *Prodromus historiae generalis plantarum* (1689), son livre majeur de réputation internationale, et l'*Hortus regius monspeliensis* (1697), le premier catalogue des végétaux du jardin. Il décrivit près de 2 000 espèces nouvelles dans 75 familles. L'abbé Charles Plumier, son ami, lui dédia l'un des plus beaux arbres qui soit, le magnolia, comprenant une centaine d'espèces de l'Asie mineure et de l'Amérique. Devant la serre Martins, *Magnolia grandiflora* est un mémorial vivant.
Suppléant un Chicoyneau, il fut démonstrateur des plantes à plusieurs reprises à partir de 1687. Les oppositions confessionnelles, très vives à l'époque, furent telles que cet homme érudit attendit pendant 35 ans une chaire de médecine, qui d'ailleurs ne concernait pas la botanique. Il ne l'obtint que lorsqu'il fut réputé catholique en 1686. Ce n'est que parce que le titulaire en titre, Chicoyneau IV ne pouvait remplir sa charge d'intendant qu'il obtint en 1694 une suppléance au jardin pour un temps compté, trois ans. Il le géra lors d'une période difficile de froids intenses, cette « petite aire glaciaire » où les végétaux durent être renouvelés complètement à plusieurs reprises sur une vingtaine d'années. Après 1697, il demeura à vie inspecteur du jardin.

Pendant son séjour montpelliérain, Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) lui fit office de secrétaire. Comme l'avait esquissé Théophraste, il caractérisa les « formes biologiques » des végétaux. Il individualisa les « Ombellifères » qui sont nos actuelles Apiaceae. Il voyagea dans plusieurs pays de l'Europe.

Naturaliste complet, il décrivit 1 356 espèces végétales, dans 25 nouveaux genres, et quelques oiseaux (casoar, grand pingouin, ibis rouge, manchot de Magellan, perroquet maillé). Guy-Crescent Fagon (1638-1718) le fit venir à Paris pour être son successeur. Le Jardin Royal de la capitale et son herbier lui doivent leur essor. Antoine de Jussieu (1636-1758) étudia à Montpellier et fit également une brillante carrière à Paris. Son neveu Bernard (1699-1776) sera également diplômé de notre Université.

Les élèves de Rondelet, en particulier Caspar Bauhin et Mathias de Lobel, avaient rangé les végétaux en classes, ordres, genres, espèces et variétés. Magnol intercala la catégorie « famille » au-dessus du groupe genre, un concept déjà utilisé en zoologie. Ce terme sera méconnu de Carl Linné (1707-1778) qui l'insérera rarement dans son œuvre, et à n'importe quel niveau taxonomique ! Délaissant les idées de Magnol, le maître suédois donnera du poids exclusivement au nombre des étamines et pistils, dans une classification fatalement sans lendemain. De plus, celle-ci fut mal acceptée, car évoquant des situations à caractère pornographique.
Magnol avait entrevu le principe des systèmes naturels, à condition de ne pas se limiter en choisissant subjectivement tel ou tel caractère. « *Il y a entre certaines plantes une ressemblance et une affinité qui n'apparaît pas dans les parties séparées, mais qui résulte de l'ensemble.* » Ce principe sera repris par Michel Adanson (1727-1806), auteur d'un ouvrage intitulé *Familles des Plantes,* dans la ligne de pensée des naturalistes montpelliérains. Cet adversaire opiniâtre du maître d'Uppsala utilisait une soixantaine de caractères pour mettre en évidence leurs apparentements.
En fait, Ray, Magnol et plus tard Adanson étaient sur le chemin des futures classifications phylogéniques[13].

13. En 1689, Magnol s'exprimait dans la préface de son *Prodromus* : « *J'ai reconnu que les animaux se divisaient en familles, distinguées par des caractères spéciaux... J'ai retrouvé tous ces degrés d'affinités dans les plantes... Le rapprochement entre les animaux et les végétaux m'a donné l'occasion de classer les plantes en familles réelles (je les appelle 'famille' par analogie avec les familles humaines), mais comme il m'a été impossible de trouver le caractère de la famille dans les seuls organes de la fructification, j'ai considéré les différentes parties des plantes dans lesquelles j'ai pensé trouver apparents ces signes et caractères, c'est-à-dire les racines, tiges, feuilles, fleurs et semences ».* La voie était ouverte aux classifications numériques du 20e siècle.

18e siècle
Un jardin de lumières et d'ombres

L'école systématique du jardin des plantes.

Le siècle fut autant de calmes plats que de tempêtes. Il se déroula sous trois époques bien définies : la survivance des Chicoyneau, le temps des derniers intendants et les années révolutionnaires.

Le temps prolongé des Chicoyneau

La dynastie de Belleval-Chicoyneau occupait toujours le jardin dans la première moitié du « Grand Siècle ». Les finances du jardin, fixées annuellement à 2 400 livres, mais irrégulièrement versées par les États du Languedoc, étaient notoirement insuffisantes et restèrent longtemps inchangées. L'érosion monétaire était constante. En 1718, dans un rapport au duc d'Orléans, Chicoyneau IV remarquait que quatre années sans belligérance n'avaient amené aucun subside : « *Passe encore que l'on ne soit pas payé en temps de guerre, mais nous sommes actuellement en paix* » ! Au nom du roi, le ministre Louis Phélypeaux de la Vrillière lui répondit le 21 décembre : « *Le jardin royal est en très mauvais état depuis longtemps et des bâtiments menacent ruine*[14]... Mais les finances du jardin royal, assignées aux gabelles du Languedoc, demeureront insuffisantes jusqu'à la fin du siècle.

En 1694, Tournefort publia ses *Éléments de botanique*. Il y inaugurait une classification des végétaux, un réel progrès. Entre 1700 et 1707, Magnol utilisa celle-ci à Montpellier pour disposer les plantes en culture. Il rendait ainsi hommage à son disciple. Plus tard, Boissier de Sauvages remplacera ce rangement par un autre, suivant le système de Linné.

François Chicoyneau V mourut à 41 ans. Sa veuve administra le jardin, en quelque sorte par procuration. Celui-ci fut alors placé sous la tutelle de Jean-Emmanuel Guignard de Saint-Priest, intendant du Languedoc. Un brevet royal attribuait à Jean-François Chicoyneau, alors âgé de 2 ans (!), tous les bénéfices attachés à son nom, évidemment quand il serait en âge de remplir ses charges. Le jeune homme très

14. *« Ce serait un dommage considérable pour la ville qu'un établissement qui luy est si utile vint à sombrer, faute de quelques réparations. S[on] A[ltesse] royale m'a ordonné de vous écrire de tâcher d'engager les États à donner quelque chose par an pour ce rétablissement, qu'on assure ne pouvoir aller en tout qu'à environ 4 000 livres qu'on pourrait par conséquent payer dans les termes qu'on conviendrait. Vous aurez, s'il vous plait, agréable de me mander ce qui pourra se faire. »*

Portrait de François Boissier de Sauvages, le « médecin de l'amour au temps de Marivaux ». Salle du Conseil, faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

privilégié sera suppléé dans l'enseignement de la botanique par François de Sauvages et Gérard Fitzgerald ; dans celui de l'anatomie par Antoine Fizes. Chicoyneau VI (Jean-François Chicoyneau) fit de bonnes et sérieuses études dans la perspective d'un destin prévu, mais mourut à vingt-et-un ans au château de Souvignargues, domaine de sa mère.

François Boissier de Sauvages (1706-1767) appartenait à une vieille famille cévenole. Le titre nobiliaire de celle-ci était attaché à une propriété acquise aux environs d'Alès. Il lui ajouta la particule « de La Croix » pour un grand crucifix en fonte, dans le parc. En 1724, il rédigea un mémoire de baccalauréat inspiré de l'*Ars amandi* d'Ovide, intitulé *Utrum sit Amor medicabilis Plantis ?* [L'amour peut-il être soigné par les plantes ?] et accompagné d'une deuxième thèse sur le sein féminin. Le jury était averti que la prestation (*Dissertatio ludicra*) était un jeu de l'esprit.
Professeur en 1734, Sauvages occupa en 1755 la huitième chaire, créée à son intention « pour le service des pauvres ». Il fallut un homme de grand mérite tel que lui, pour s'adonner à la botanique pour ainsi dire par devoir. Il fut désigné comme Intendant du jardin de 1740 à 1758, pour suppléer Chicoyneau VI dans

son adolescence. Voulant se perfectionner en botanique, il sollicita l'aide d'amis à Nîmes et à Paris. Il fut conseillé également par son frère l'abbé Pierre-Augustin de Sauvages de Montcan, naturaliste érudit, créateur d'un riche arboretum dans le parc du château, savant collaborateur de l'*Encyclopédie* de Diderot et auteur d'un remarquable dictionnaire occitan-français.

Avec les crédits que lui alloua sans défaillance l'intendance du Languedoc, le curateur provisoire organisa la deuxième grande restauration du jardin, après celle de Magnol. Il se révéla alors un talentueux « jardiniste ». Il fit restaurer les terrasses de la « Montagne » : « *Les gradins fort dégradés sont mis en état et alignés* ». Il remania l'école de démonstration dont l'entrée se faisait au couchant, dans l'allée des ifs. Elle fut ornée en son centre d'un beau bassin à margelle surélevée. Une première orangerie avait été élevée avec des pierres déplacées peut-être du château de la Mosson ; elle disparut en 1724. En 1755, une serre chaude ferma le promenoir au midi et fut utilisée jusqu'à la Révolution, mais des difficultés surgirent lors de l'installation d'un chauffage efficace. Celui-ci ne fut résolu qu'en 1759, grâce à « *un petit poêle en fer d'Allemagne*[15] ».

Sauvages savait que sa situation n'était que momentanée. Dans une lettre à un proche, il écrivit : « *L'âne du commun est toujours mal bâté* ». Il dut abandonner sa charge d'intérimaire quand le jeune Chicoyneau eut 18 ans, et retrouvera sa chaire à l'Hôpital Général, assurant une consultation pour les déshérités. Il fut un précurseur, en souhaitant ouvrir les salles de malades aux étudiants, une avancée que réalisera plus tard la Révolution.

Un jardin de notoriété confirmée

Sauvages redonna un certain éclat à l'enseignement : ses cours étaient très appréciés des étudiants, pourtant frondeurs et indisciplinés dans le siècle. Il fit progresser une discipline en déshérence à Montpellier, se sachant pourtant

15. Le cahier des charges du 17 mars 1757 était très précis: « *La largeur des banquettes, non compris les murs, me paraît devoir être de 30 pouces, la hauteur des murs au dehors de la terre de 16 pouces, l'épaisseur des mêmes murs de 12 pouces. Comme il y a quatre grands carrés et que chacun doit être entouré d'une banquette sur trois de ses côtés, il y a 12 banquettes à former et comme dans chaque carré il ya deux côtés de 12 toises chacun et le troisième de 11 toises, on a 35 toises de banquettes par carré, ce qui fait 140 toises de banquettes ou 280 toises de murs, mais il faut en retrancher deux ouvertures ou passages faits, un à chaque angle du mur de 3 piés chaque, ce qui fait 8 passages et 48 piés de mur. Il ne faut compter que sur 272 toises de mur de 22 pouces de hauteur, ce qui ne ferait pas tout à fait 48 toises carrées.* » De Sauvages transporta les plantes médicinales dans l'école, l'endroit qu'elles quittaient étant à l'ombre d'arbres qui avaient grandi.

dans une suppléance sans avenir. Dans son œuvre écrite, il entreprit de classer les maladies selon le système botanique (1751). Plusieurs traités virent ainsi le jour et eurent beaucoup de succès. Le dernier, *Nosologia methodica* (1763), fut le plus célèbre. Il rédigea de nombreuses notes, entre autres sur la pédiatrie, la rage, la physiologie des muscles et des nerfs, les actions médicamenteuses, les mines, la qualité des eaux, une maladie des bovidés du Vivarais...
Il entretint une correspondance suivie avec les plus grands savants de l'époque, dont Boerhaave, Bernoulli, Buffon, Haller et Réaumur. Les relations de « Sauvages de la Croix » (il signait ainsi ses écrits) avec Linné sont à l'origine d'abondants échanges scientifiques. Le médecin-naturaliste suédois n'hésitait pas à poser des problèmes thérapeutiques à son « *Amico carissimo...* » et, par un échange de bons procédés, l'aidait dans l'identification des plantes qu'il recevait. Il eut une attention particulière pour le passé botanique de notre ville et pour la richesse de la nature languedocienne. Comme le remarqua Louis Emberger : « *Si un botaniste* [parcourt] *les Flores du Monde pour noter les plantes qui portent un nom spécifique de localité précise, il* [constatera] *vraisemblablement* que *celles qui ont été nommées en honneur de Montpellier sont les plus nombreuses. Beaucoup d'espèces portent en effet le nom de* monspeliense, *de* monspessulanus *ou de* monspeliacus. »

Portrait de Jean-François Séguier. Pierre-Martin Barat, musée d'histoire naturelle de Nîmes.

Jean-François Séguier (1703-1784), naturaliste complet et « antiquaire » (archéologue, épigraphiste, collectionneur, numismate), fut parmi les correspondants les plus fidèles de Sauvages. Ce Nîmois à l'esprit très ouvert, n'était pas médecin mais se voulait moderne. Il inocula 21 adolescents avec le virus de la variole et préconisa l'eau de mer dans le traitement des affections pulmonaires. Il publia une monographie sur les guérisons « miraculeuses » attribuées au colchique, au datura, à la belladone, à la ciguë, et autres vénéneuses. Il écrivit plusieurs ouvrages dont *Bibliotheca botanica* et *Pianti veronese.* Il avait acquis un certain nombre des *icônes* de Richer de Belleval.

Tout au long du siècle, nombre de botanistes émérites continuèrent une œuvre savante. Parmi les « démonstrateurs de plantes » se succédèrent : Pompée André, Guillaume Nissole, Gérard Fitzgerald, Antoine Gouan, Claude Chaptal, Pierre Cusson, qui explora l'Espagne et les Baléares et fut un spécialiste des Apiacées, et Martin-Nicolas Cusson, son fils. En 1780, le jardinier chef Antoine Banal, homme érudit qui avait découvert l'irritabilité des étamines, disposait les plantes médicinales en 21 catégories, selon leurs propriétés. Pour les besoins pédagogiques celles-ci étaient classées en alexitères (contre les intoxications), apéritives, astringentes, béchiques, carminatives, diurétiques, stomachiques, vulnéraires... mais curieusement, les tonicardiaques n'étaient pas cités[16].

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), éloigné des Charmettes par Françoise-Louise de Warens, séjourna à Montpellier et consulta Antoine Fizes pour des troubles cardiaques qui n'étaient qu'imaginaires, au vrai ses peines de cœur. En 1737, il cherchait ici l'oubli et habitait à deux pas du jardin. Mais ce visiteur probable et futur amateur dans la « *science aimable* » ne s'intéressait alors apparemment pas à la botanique. Dix ans plus tard, excédé par les larcins que commettait Philibert Commerson (1727-1773) pour élaborer son herbier, Sauvages pris de colère piétina une plate-bande et chassa définitivement de l'école cet étudiant indocile. Les herborisations de l'insatiable collectionneur seront célèbres. Embarqué par Bougainville sur « La Boudeuse », il fera scandale à O'Tahiti, avec sa servante-assistante Jeanne Baret, travestie en domestique mâle...

L'ère des derniers intendants royaux

La dynastie éteinte avec Chicoyneau VI, deux intendants royaux allaient assurer la destinée du jardin. Le nouveau titulaire fut le chancelier Jean-François Imbert (1722-1785), qui acheta la survivance. Ce personnage falot, mari trompé, moqué de ses collègues et des étudiants, avait ses attaches à Versailles, en

16. Paris prenait progressivement de l'importance, mais nombreux furent toujours les botanistes qui visitaient alors le jardin, Jacques Barbeu-Dubourg, Jean-Guillaume Brugière, Jean-Baptiste Fuset-Aublet, Abel Grunier, Pierre Laugier et bien d'autres. Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1841), un élève de Montpellier, acheta chez un libraire près de 300 plaques gravées, d'origine incertaine. Il les emporta en Pologne et un certain nombre illustrèrent ses *Démonstrations de Botanique* (1786). Il en disparut dans l'incendie de Moscou en 1812. Lors de son retour à Lyon, leur nombre avait diminué. Gouan fit imprimer 270 cuivres en sa possession, chacun en trois exemplaires. De Jussieu posséda 85 planches inédites. Actuellement, en demeurent environ 200 dans les bibliothèques en France.

Portrait de Paul-Joseph Barthez. Statue d'Alphonse Lami (1822-1867), fondeur F. Barbedienne, 1864. Faculté de médecine, université de Montpellier. Inscrit MH le 03/03/2004.

tant qu'inspecteur de tous les hôpitaux du royaume. Les anecdotes abondent à son sujet. En 1777, deux clans rivaux partagèrent les jardiniers, les uns partisans de l'intendant alors au loin, les autres de son suppléant sur place, Joseph Barthez. « Imbertistes » et « Barthéziens » en vinrent aux mains. Sur une information fallacieuse lui annonçant la visite de Linné (en réalité du Suédois Pierre Förskal), l'intendant peu glorieux quitta subrepticement le jardin par une porte dérobée. Son manque notoire de connaissances en botanique fut responsable de l'apparition d'un pamphlet anonyme, prétendument le cours du chancelier recueilli par un étudiant.

Devenu le dernier intendant en titre, Paul-Joseph Barthez de Marmorières (1734-1806) assura la gestion pendant quatre ans, à temps perdu pourrait-on dire pour une personne très occupée. Le jardin lui doit peu, sinon un projet de rectification du mur du Carré du Roi (l'ancien *Plantié*), qui présentait des irrégularités sous forme de redans. Vers 1780, le jardin commença de s'ouvrir à la promenade des Montpelliérains et de s'inventer une fable à propos du « tombeau de Narcissa ».

La station au tombeau de Narcissa croquée en la compagnie de Mr Nattes le 12 février 1822, retouché le 19 octobre 1836. Jean-Marie Amelin (1785-1858). Médiathèque Émile-Zola, Montpellier Méditerranée Métropole.

17. « *J'ai fui avec elle en hâte ; / Je l'ai arrachée à une contrée du Nord rigoureux, / Son berceau sur lequel souffle le terrible Borée, / Pour l'emmener plus près du soleil.* » [IVe nuit] « *Chère Narcissa, je t'obtiendrai les pleurs du genre humain.../ Partout où mes vers rediront ta mort funeste, / Tu recevras les soupirs des cœurs sensibles. / Le jeune homme, dans la fougue de l'âge et des plaisirs, / Suspendra sa joie pour s'attendrir sur ton sort. / Il ira, mélancolique et pensif, rêver à toi parmi les tombeaux.* » [Ve nuit]

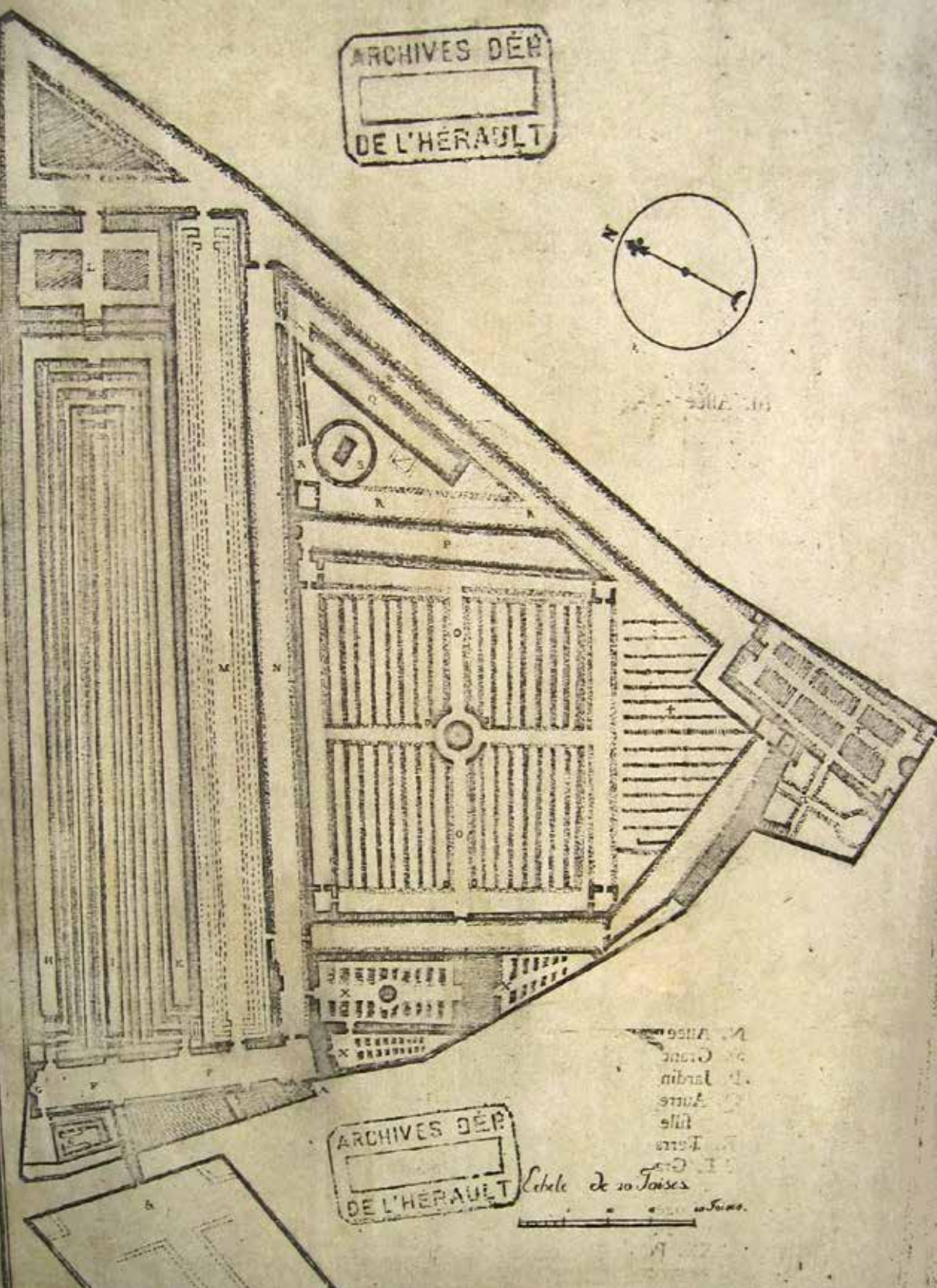
La promesse d'un grand renouveau eut lieu de la part de Louis XVI. La découverte de l'environnement avait suscité la multiplication des explorations outre-mer. Maints végétaux forçant l'admiration commençaient d'arriver de rivages lointains. Les jardins d'acclimatation étaient devenus à la mode. Le 29 novembre 1784, le monarque malheureux promulgua une lettre patente réorganisant le jardin, améliorant une institution qui participait « *également à l'utilité et à la célébrité de l'école de médecine* », et assurant financièrement son avenir, après le paiement des arriérés. Mais la résurrection du jardin devra attendre la fin du siècle.

Un plan de 1787, très exact et riche de détails, figure dans l'*Éloge de Richer de Belleval* par Dorthès. Il nous montre la physionomie du jardin, peu différente de celle qu'elle pouvait avoir été deux siècles auparavant et dans des limites inchangées. La montagne avait été doublée de longueur à une date inconnue. Le site d'origine des plantes médicinales était devenu une allée de marronniers. Au sud, dans la partie haute du jardin, se plaçaient l'enclos des plantes aromatiques et l'ancienne galerie d'histoire naturelle. Celle-ci hébergeait alors la « chymie » où étaient distillées les plantes, la maison des jardiniers et le logis de la mule de service. Dans l'école systématique, les quatre carrés de Sauvages étaient remplacés par des plates-bandes orientées d'est en ouest. En contrebas du puits à roue se trouvait un large fossé dit « jardin bas ». Sur ce site, un réduit voûté, « *où l'on a cru qu'étoit ensevelie la fille adoptive de Young* » précise la légende du plan, aurait servi à abriter les instruments de jardinage. Il était abordé par l'allée des Soupirs, fermée à son extrémité par un haut mur. Sur leur demande et moyennant quelque monnaie, le jardinier Banal dirigeait ici les visiteurs, en particulier anglais lors du « grand tour » de 1788, sous la conduite de Lord Francis Gardenstone. « *On a cru*... » ou « on » croit ? Fallait-il accorder crédit à la découverte par le médecin légiste Vigaroux de quelques ossements en cet endroit ? Et qui était Narcissa ? Les âmes sensibles s'apitoyaient sur la sépulture évoquée dans *The Complaint : Night Thoughts on Life, Death and Immortality*

Vue actuelle du tombeau de Narcissa.

[*Les Lamentations ou Pensées nocturnes…*]. Dans cette œuvre versifiée, divisée en neuf nuits blanches et publiée en quatre livraisons (1742-1745), le clergyman Edward Young avait narré la fin de sa « fille » (*sic*), décédée de maladie dans l'année de son mariage[17].
Lançé par Alexander Pope, maître à penser de Young, le préromantisme reprenait un aphorisme de Virgile : « *Il faut tirer des larmes pour attendrir les esprits* ». En 1769, Jean Le Tourneur intitula sa traduction de l'ouvrage *Les Nuits* et situa le décès de Narcissa à Montpellier. Le poème aux accents douloureux connut un grand succès et Marie-Antoinette pleura devant sa lectrice…

Les visiteurs, attirés par le prestige de l'institution, voyaient un jardin dans un état lamentable. Le voyageur suisse Jean-Georges Fisch dit ne rencontrer que « *de misérables restes d'anciens trésors* ». Pierre-Joseph Amoreux rapporta avec l'emphase du temps : « *La situation actuelle fait gémir tous les amis des sciences* ». Le logis principal, le portique devant l'intendance, le bâtiment de Richer au sommet de l'allée en rampe, la primitive orangerie, la serre de Sauvages, le pavillon au fond du jardin de la Reine, tous menaçaient ruine et allaient disparaître incessamment. La plupart des arbres, sans valeur botanique, essentiellement des acacias, des marronniers et des micocouliers, étaient dépérissants ou squelettiques. Reboul confirma cette déchéance. « *Pourquoi sommes-nous forcés de vous dire que le plus beau jardin de l'Univers* [!] *est devenu peut-être le plus dégradé ? Il ne reste pour ainsi dire rien du plan primitif de Belleval et à peine la cinquième partie du jardin est-elle aujourd'hui consacrée au but de cette*



ARCHIVES DÉP
DE L'HÉRAULT

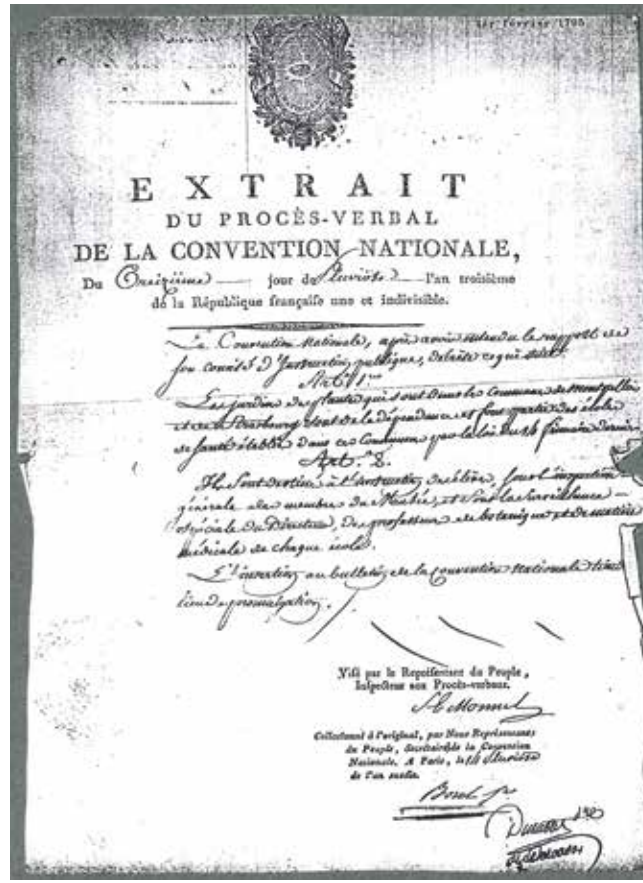
ARCHIVES DÉP
DE L'HÉRAULT

institution. » Le rude hiver 1789 devait encore amoindrir considérablement les collections végétales. Tournant le dos à Montpellier, Barthez avait trouvé ses destinées à Paris. Il y fut un praticien renommé, consulté par les grands de l'époque. Il avait été médecin ordinaire du duc d'Orléans, médecin consultant du roi. Il sera comblé d'honneurs, membre associé de l'Académie des sciences 1782 et conseiller d'État en 1788. À Montpellier, pendant ses absences, les cours de botanique avaient été assurés par Antoine Gouan et les Cusson, père et fils. Attiré par la notoriété de Barthez, Thomas Jefferson lui rendit visite. Il apprécia particulièrement le vin de Saint-Georges-d'Orques et le fit connaître aux États-Unis. Le coup de tonnerre de la Révolution ébranla l'intendance. Barthez prit peur, abandonna le jardin et se réfugia à Narbonne. Après la Révolution, il deviendra membre de l'Institut en 1800 et praticien attitré de la famille Bonaparte.

La période révolutionnaire

Elle fit table rase de l'ancienne organisation. En 1793, la Convention supprima tous les enseignements constitués, universités, académies, sociétés scientifiques, au motif qu'ils étaient du domaine ancien de l'Église. Au quartier du Cannau, l'école de médecine s'effaça, mais l'enseignement continua porte close, sans que les professeurs reçoivent leurs honoraires. Le jardin, devenu une ruine romantique, fut pratiquement abandonné. Le charpentier Vidal débita le bois de 96 arbres. Les gens du quartier franchirent les clôtures. Des légumes nourrissaient des citadins affamés. Un mouton pacagea dans l'ancienne école. Le bassin central fit office de lavoir. Heureusement, Antoine Gouan et Pierre-Joseph Amoreux, des médecins naturalistes qui avaient été démonstrateurs des plantes, furent nommés « commissaires généraux » par le District. Durant l'éclipse de l'Université, tous deux veilleront sur le jardin et s'efforceront de recenser les restes de collections et d'inventorier les outils

Plan du jardin royal quelques années avant la Révolution, vers 1787.
(A) Porte d'entrée. (B) Logement du suisse. (C) Logement du jardinier. (D) Logement de l'intendant. (E) Jardin aquatique ou labyrinthe. (F) Cour. (G) Grande inscription. (H, I, K) Montagne artificielle. (H) Versant destiné aux plantes qui se plaisent dans les montagnes et les lieux escarpés. (I) Sommet destiné aux plantes qui croissent dans les lieux sablonneux. (K) Versant destiné aux plantes odorantes et aux ombellifères. (L) Prairies artificielles. (M) Allée des marronniers, autrefois le jardin médical. (N) Allée des lauriers. (O) Grand jardin où se fait aujourd'hui la démonstration. (P) Jardin bas. (Q) Autre jardin bas, où l'on a cru qu'était ensevelie la fille adoptive de Young. (R)Terrasse du puits à roue. (TT) Grande terrasse qui sert de pépinière. (U) Logement des garçons jardiniers. (V) Écuries. (XXX) Pépinières. (Y) Orangerie. (Z) Serre chaude. (&) Jardin de la Reine qui se prolonge au Peyrou. On n'en voit ici que le commencement. Plan figurant dans l'*Éloge de P. Richer de Belleval* par J.A. Dorthès (hauteur 25 cm). Collection particulière.



EXTRAIT
DU PROCÈS-VERBAL
DE LA CONVENTION NATIONALE,
Du Treizième jour de Pluviôse l'an troisième
de la République française une et indivisible.

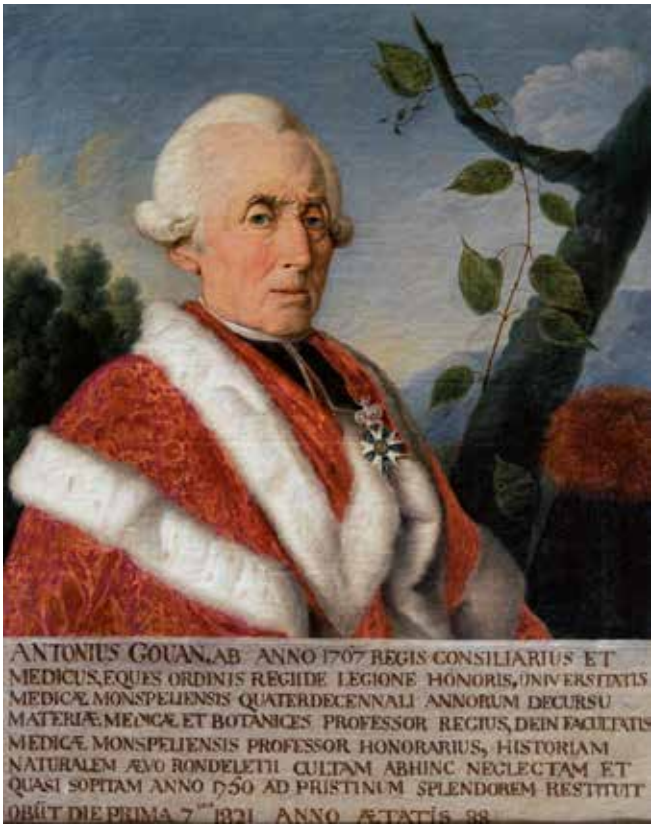
Visé par le Représentant du Peuple,
Inspecteur aux Procès-verbaux.

Collationné à l'original, par Nous Représentants du Peuple, Secrétaires de la Convention Nationale. A Paris, le 14 Pluviôse de l'an susdit.

« Extrait du procès verbal de la Convention nationale, du treizième jour de Pluviôse - l'an troisième de la République française une et indivisible. la Convention Nationale, après avoir entendu le rapport de son comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit : Art. I.- Les jardins des plantes qui sont dans les communes de Montpellier et de Strasbourg, sont de la dépendance et font partie des Écoles de santé établies dans ces communes après la loi du 14 frimaire dernier. / Article II.- Ils sont destinés à l'instruction des élèves, sous l'inspection générale des membres du Musée et sous la surveillance spéciale du Directeur, des professeurs de botanique et de matière médicale de chaque École. » Le musée en question était le Muséum national d'histoire naturelle, avec lequel le jardin des plantes gagnait une relation étroite, renouvelant les rapports passés.

horticoles préservés. En 1794, apparut une école de santé, avec un statut quasi militaire, ceci eu égard à ses antécédents médiévaux peut-être, mais pas seulement comme il sera dit. Elle deviendra école de médecine en 1803 puis faculté de médecine en 1808.

Le jardin fut dévolu à cette institution par un décret en application de la Loi n° 5706. Cette loi du 1er février 1795 (13 pluviôse an III) fut proposée par Jean-François Baraillon (1743-1816), alors Rapporteur du Comité d'Instruction Publique de la Convention. Dans le texte citant les « dépendances » des Écoles de Santé de l'époque, Paris faisait oublier son rang. En effet, il y était fait allusion aux deux jardins qui l'avaient précédé : Montpellier et Strasbourg. Le qualificatif « des plantes » constituait un retour historique à l'édit de 1636, au profit de Gui de la Brosse, concernant le « Jardin Royal des Plantes » [étant sous-entendu « médicinales »].

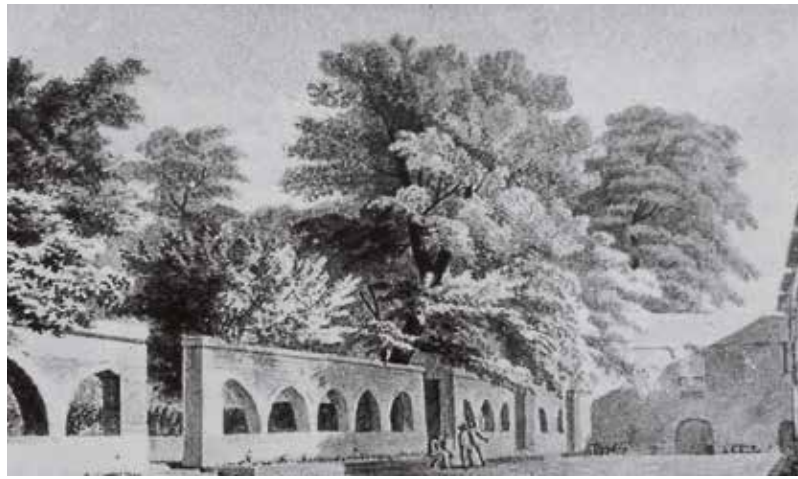


Portrait d'Antoine Gouan, 1788. J. J. Bestieu (1754-1842), salle du conseil de la faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

Dans la chaire de Botanique reconstituée, Antoine Gouan (1733-1821) sera le premier directeur du jardin de 1795 à 1802, à la suite des douze intendants royaux. Il s'attache avec passion à l'étude des sciences naturelles. Chargé de cours, il avait suppléé Imbert, dont il avait accusé les faiblesses. Dans les années de désordre et d'anarchie, il avait protégé le jardin contre le morcellement et l'abandon[18].

La tâche de Gouan fut difficile jusqu'à la fin du siècle. Les étudiants chahutaient : il dut plusieurs fois interrompre ses cours. De plus, les gens du voisinage causaient des déprédations au jardin privé de clôture. Gouan dut solliciter du général commandant la place une sentinelle armée ! Il fut un ardent défenseur de l'histoire naturelle totale. Ses intérêts se portèrent tant en thérapeutique (le traitement du ténia rebelle d'une consultante russe, Madame de Fonvizine) qu'en zoologie (entomologie, ichtyologie…) et en botanique (herborisations dans le Montpelliérais, en Cévennes et dans les Pyrénées). Il créa le jardin des plantes de Perpignan. Il publia beaucoup.

18. « *Le jardin des plantes avait été bien négligé pendant les orages de la Révolution. On ne doit en imputer la faute ni à moi, ni à mes collègues. Les établissements publics ne peuvent prospérer que par les libéralités du gouvernement. Nous en étions privé alors et je me vis réduit à me procurer à mes frais les choses les plus indispensables, afin que l'institution n'en souffrît pas* ».



De haut en bas :

La cour de l'intendance dans les premières années du 19e siècle. La forme architecturale du portique diffère profondément de celle représentée dans l'eau-forte de Richer. Il faut penser qu'une reconstruction a eu lieu entre temps, dont les archives n'ont pas gardé le souvenir. En arrière-plan, la façade nord de la serre de Sauvages. Lavis. Collection particulière.

L'orangerie et ses abords, au temps de Raffeneau-Delile. Le bâtiment cache en partie deux séries d'arcades, disposées en équerre. Celles-ci seront déplacées à une date indéterminée. Au second plan, deux arbres se remarquent particulièrement : le ginkgo de Gouan planté en 1795, symbole de la faculté de médecine renaissante, et l'épicéa des Chicoyneau, à la silhouette penchée. À l'extrême gauche, la serre de Broussonet. Gravure de J.-J.-B. Laurens. Collection particulière.

Jacques Philippe Draparnaud (1772-1804), au destin court et malheureux dans une période mouvementée, fut aussi un naturaliste complet et devint en 1797 le titulaire de la première chaire à porter le vocable d'Histoire naturelle, à compléter des termes : « appliquée à la Médecine, à la Pharmacie et aux Arts ». Ses écrits comportent aussi bien des notes sur les propriétés des plantes médicinales, la morphologie des « vers ronds » parasites et la biologie des Ichneumonides, des escargots ou des écureuils, que des pensées morales ou une traduction de Pétrone[19].

Portait de Raymond Draparnaud. Salle du Conseil, faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

À l'époque, le Montpelliérain Pierre Marie Auguste Broussonet (1761-1807), dont le nom est à tort souvent écrit « nn », s'était passionné pour la zoologie. Comme avant lui Guillaume Rondelet et Antoine Gouan, il s'était engagé plus particulièrement dans l'ichtyologie. Dans le laboratoire londonien de Sir Joseph Banks (1743-1820), il étudia les glandes annexes des branchies des poissons et sa thèse fut très remarquée du monde scientifique. Banks lui donna des exemplaires récoltés dans les mers du Sud. Cette collection échut au conservatoire de la faculté, après le décès de Broussonet.
Il reçut aussi du célèbre naturaliste un plant mâle de l'arbre aux quarante écus (*ginkgo biloba*), ainsi nommé par M. de Pétigny parce qu'il l'avait payé fort cher. Il s'empressa de l'envoyer dans sa ville natale. Gouan l'installa en 1787 dans la propriété qu'il possédait au Carré du Roi. Le 1er février 1795, lors de sa prise de fonction, le nouveau directeur planta solennellement une marcotte de son arbre dans le jardin des plantes. Son ginkgo devenu adulte constitue une gloire de l'école systématique, en même temps qu'un monument consacrant la renaissance de l'école médicale.

19. « *Il est des hommes qui, venus à des époques troubles, subissent profondément les influences du milieu et qui, ardents pour toute idée de progrès, flottent tour à tour de la politiques à la science, de la science aux études philosophiques et littéraires, acquérant de leur temps une notoriété incontestée, mais ne laissent guère après eux que des ébauches de travaux.* » [M.D. Closs].

19e siècle
Une résurrection scientifique

Portrait de Charles-Louis Dumas (1765-1813). Antonio Marini (1788-1861), peintre florentin, 1813. Salle du Conseil, faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

Ce siècle fut témoin en biologie d'un bouleversement semblable à celui survenu au cours de la Renaissance, quatre cents ans auparavant. L'Histoire naturelle médicale en sera transformée. Le jardin lui-même bénéficia du renouveau pour l'étude des choses de la nature et de la « biodiversité ». Mais, « *il cess*[ait] *définitivement de n'être qu'un jardin consacré à la botanique médicale*. » [F. Michaud, 2002]. Sa résurrection fut brillante, dans une ère active et équilibrée. Les huit années placées sous la protection attentive de Jean-Antoine Chaptal, ministre de l'Intérieur (1800-1804), et du doyen Charles-Louis Dumas, qui sera le premier recteur de Montpellier, s'avérèrent très fructueuses. À partir de 1803, le jardin devint un chantier très actif. L'aspect de l'ancienne intendance et de ses abords changea en quelques années. Le coût des premiers travaux représenta plusieurs dizaines de milliers de francs, une somme considérable sous l'Empire.

Cinq directeurs successifs ont marqué leur passage, augmentant la superficie, multipliant les végétaux, élevant des serres, creusant des bassins, et rénovant les bâtiments de la direction. Sortant du cadre de la seule faculté de médecine, le jardin allait aussi connaître de nouveaux partenaires qui influencèrent son évolution.

Une Histoire naturelle médicale en mutation

Ses centres d'intérêt vont changer considérablement. N'étant plus dorénavant l'apanage des médecins naturalistes, la botanique s'effaçait au profit de la mycologie. Depuis l'Antiquité, celle-ci ne connaissait que les intoxications ou mycétismes, justement redoutés. À partir de 1830 et devançant la bactériologie, elle découvrit les affections provoquées par de nombreuses espèces fongiques, bien souvent opportunistes : mycoses superficielles ubiquistes et viscérales redoutables, sous les tropiques. Dans la seconde moitié du siècle et au début du suivant, l'épidémiologie des maladies transmissibles

(viroses, rickettsioses, borrélioses, peste… et parasitoses) s'aida des principes et des nouvelles techniques de l'écologie. Elle s'attacha à la connaissance de la structure et du fonctionnement des différents « complexes pathogènes » : inventaires des organismes des milieux en cause, interactions entre les constituants, réservoirs, hôtes intermédiaires, vecteurs, données physiques environnementales, comportements facilitants de l'homme et des animaux…
Plusieurs facultés dont celle de Montpellier vont s'illustrer dans cette discipline. La parasitologie (un néologisme créé par Rabelais) s'attacha à l'étude de fléaux mondialement répandus : trypanosomoses (maladie du sommeil, maladie de Chagas), leishmanioses (tel le kala-azar), protozooses intestinales, paludisme, toxoplasmose, cestodoses et nématodoses. Elle allait briller de mille feux et fut l'objet d'un enseignement très spécialisé. Avec la mondialisation, elle rapprocha les peuples et contribua à une lutte intégrée très efficace.

Portrait de Jean-Antoine Chaptal (1756-1832), Louis-Joseph Fanelli-Semah (1804-1875), élève de Gros, 1833. Salle des Actes, faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

Un siècle d'agrandissements

Pendant deux siècles, le jardin historique avait pratiquement conservé ses limites et sa superficie de 24 500 m². Deux agrandissements importants et un autre, moindre, survinrent en moins de 50 ans. Le premier fut suscité par le ministre Chaptal qui entrevoyait d'acheter plusieurs propriétés suburbaines. En janvier 1808, son successeur Crétet manifesta au maire de Montpellier, Ange Michel Bonaventure, son intérêt pour le domaine suburbain des demoiselles Itier, d'une surface de 19 600 m².

« *Le logis principal faisant face à la grande allée* » présente plusieurs annexes attenantes : « *un autre bâtiment à l'ouest, une ancienne manufacture à l'est, un logement de jardinier, des écuries et remises, une orangerie et un petit pavillon, ainsi que deux puits à roue…* [sans compter le jardin d'agrément des anciens propriétaires, avec son nymphée] *Cette acquisition deviendrait un*

À gauche : maison Itier et ses dépendances. Sur ce site du jardin des plantes s'élèvera plus tard l'institut de botanique. En effet, l'installation de Félix Dunal entraînera l'affectation des lieux à la faculté des sciences. L'implantation des bâtiments a été marquée de rouge pour une meilleure compréhension des lieux. Fragment d'un plan (dimensions : 31,2 x 39,5 cm) figurant dans l'ouvrage de Ch. Martins, *Le Jardin des Plantes*, 1854. Bibliothèque du Jardin des Plantes.

À droite : un nymphée de style pompéien (18e siècle), détail représentant des instruments de jardinage. En 1810, l'achat de la propriété Itier au profit de la faculté de médecine incorpora la fontaine du jardin secret d'une propriété suburbaine, lors de l'agrandissement du jardin.

moyen assuré de rendre ce jardin le plus beau d'Europe, en augmentant son étendue convenablement… La ville de Montpellier, qui retire tous les avantages d'une École depuis longtemps célèbre, pourrait peut-être consentir à traiter de cette affaire et à se charger du montant des frais que cet achat coûterait. »

En décembre 1809, un décret autorisa le maire à acheter la propriété[20]. Le contrat de vente fut signé le 3 mars 1810. La dépense fut jugée élevée par la Commune, bien que « *…nécessaire à l'embellissement du Jardin*. » La réunion des deux jardins fut étudiée par le conseil municipal pour le compte de la faculté de médecine, « *en considération de son antique renommée, de l'éclat qu'elle jette sur la ville et de la prospérité qu'elle y attire*. » L'agrandissement entrainaît la disparition de la rue du jardin des plantes, qui se trouvait réduite à une impasse d'une soixantaine de mètres. Cette période coïncide avec la création des grands parcs urbains à Nîmes ou à Béziers. Par une convention entre le Rectorat et la Municipalité, le beau portail sud de style « hollandais », au bâti en pierre de Pignan, fut créé lorsque le jardin s'ouvrit officiellement au public.

Le second agrandissement notable survint lorsque le 16 juin 1859, par délégation de Napoléon III, l'impératrice régnante Eugénie de Montijo eut signé le décret le déclarant d'utilité publique. La ville expropria, avec une indemnisation de 40 000 francs, la propriété Bonnard, d'une superficie de 9 050 m². Dans les dernières années du siècle, l'ultime gain de terrain d'environ 350 m² comportait la démolition d'une masure, là où se trouvent actuellement un lilas des Indes et un vieil olivier. La clôture rectifiée se prolongea alors en droite ligne d'un portail fermant l'impasse résiduelle.

20. « *Napoléon, par la grâce de Dieu et les constitutions, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, &c. &c. &c., à tous à présent et à venir, Salut…/ Titre 2, Acquisitions… Art.43. Le Maire de Montpellier, Département de l'Hérault, est autorisé à acquérir des héritiers Itier, un jardin et un bâtiment en dépendant, contenant cent quatre-vingts seize ares, destinés à l'agrandissement du Jardin botanique, moyennant la somme de soixante mille francs…* »

Portrait d'Augustin Pyramus de Candolle (1778-1841). Salle des actes, faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

Un siècle de grandes collections végétales

Curieusement, la banane a eu une longue histoire à Montpellier. Une planche d'herbier « Musa paradisiaca *Lin. Bananier. Herb. Sauvag*. » laisse à penser que de Sauvages tenta de cultiver la musacée dans sa serre. En 1804, le végétal figura dans le catalogue des plantes de Broussonet. De Candolle en 1813 mentionna *Musa paradisiaca* et *M. sapientum,* sans en faire grand cas.

Les collections furent très riches dès le début du siècle. En 1805, le nouveau catalogue édité par Broussonet faisait état de 52 espèces de sauges, 30 de mimosas, 15 d'aloès, 14 d'*Ipomaea*, autant de cactus, 11 de *Crotalaria*, 10 d'*Asclepias,* 6 de *Lantana*... Certains taxons étaient rarement cultivés à l'époque, entre autres : *Antidesma, Cytarexylum, Kingelabia, Onodea, Pascalia, Pentaptes, Rottboelia, Vieussenxia.* En 1813, le recensement des espèces cite 5 500 espèces dont 300 nouvelles ou insuffisamment décrites.

Dans les sept années de sa présence à Montpellier, de Candolle fit une œuvre importante. Il réorganisa l'école systématique et

Les médecins naturalistes, directeurs du jardin des plantes au 19e siècle

Antoine Gouan (1733-1821) est le premier directeur du jardin de 1794 à 1803, à la suite des douze intendants royaux (cf. p.56)

Auguste Broussonet (1761-1807) - Dir. 1803-1807

Son séjour auprès de Banks et sa thèse brillante firent entrer Auguste Broussonet dans deux aréopages de grande notoriété : la très distinguée Royal Society de Londres et l'Académie des sciences à Paris. Naturaliste total, il s'intéressa aux cultures et à l'élevage. Il fut membre fondateur et secrétaire de la Société française d'agriculture. Son action politique l'amena à l'Assemblée législative. Proscrit comme Girondin. Il dut quitter la France et erra en Espagne, au Portugal, aux îles Canaries et au Maroc où il élargit ses connaissances en botanique. Réhabilité en 1795, il fut un temps consul à Mogador.
En 1803, Broussonet fut rappelé en France par son parent Chaptal « *pour seconder Antoine Gouan que l'on disait vieillissant et malade* ». En fait, celui-ci décéda en 1821, plus âgé que Broussonet. Durant son court mandat de professeur de botanique et de directeur du jardin des plantes (1803-1807), il disposa de crédits pour entamer quelques reconstructions ou améliorations du bâti, et pour mettre en route la réfection de la direction. Il fit élever une serre chaude et une orangerie, la seconde en date au jardin, et creuser des bassins-canaux, les « crapaudières » de l'école systématique.

Il augmenta considérablement la collection des végétaux. « *Des herborisations dans les Pyrénées, les Cévennes et la Provence, y apportèrent chaque année un tribut de nos plantes indigènes. Des correspondances actives furent établies avec les jardins de Paris, de Vienne, de Copenhague, de Coïmbre, de Berlin, de Halle, de Turin, de Madrid, pour obtenir des plantes étrangères. Un nombre considérable de végétaux vint, chaque année, accroître les richesses de l'établissement.* » [A. P. de Candolle dans son *Éloge*]. L'herbier de Broussonet conservait tous les échantillons de plantes ayant fleuri dans le jardin. Le mûrier à papier, *Broussonetia papyrifera,* lui fut dédié par Étienne Ventenat.

Augustin Pyramus de Candolle (1778-1841) - Dir. 1808-1816

Augustin Pyramus de Candolle, issu de Marseillais protestants émigrés à Genève, était d'une intelligence insatiable et avait une grande mémoire. Il s'établit dans la capitale en 1796 et suivit au Muséum les enseignements de Georges Cuvier et de Jean-Baptiste de Lamarck. Il y reçut les conseils éclairés de Michel Adanson. Celui-ci lui avait dit qu'il fallait « *distinguer les botanistes qui savent réfléchir et les botanicaux* [sic] *qui ne savent que recueillir les plantes et que l'on devrait toujours* [s']*adjoindre dans les voyages au long cours.* » Aussi bien, de Candolle fut l'un et l'autre. Il commença alors la rédaction d'une *Flore française* en six volumes, enrichie de descriptions originales et assortie d'une synonymie, en avance sur son temps. En 1804, sa thèse de doctorat en médecine à Paris était intitulée : *Essai sur les propriétés médicales des plantes*.
Bien qu'installé dans la capitale, il accepta après réflexion de venir à Montpellier occuper la chaire de botanique et devint responsable du jardin des plantes, dont la direction avait été vacante quelques mois. Dès son arrivée en 1808, il édita un *Index seminum*, un catalogue de graines pour échanges. Celui-ci faisait état de 3 862 espèces, parmi lesquelles 2 074 avaient été récoltées dans le jardin. En 1813, il publia un inventaire exhaustif des végétaux du jardin.
En quelques années, celui-ci lui doit beaucoup. Il aménagea l'exèdre avec deux terrasses en hémicycle et fit construire le mur sur la route de Ganges, mur qu'il dissimula par une rangée de peupliers. Il fit creuser un bassin-réservoir au point le plus élevé du jardin. Il installa un portail sur la route de Ganges et ouvrit une autre entrée sur le boulevard Henri-IV, donnant ainsi la possibilité de traverser le jardin, de la ville vers le faubourg. Dans le jardin de la Reine, il établit une pépinière de multiplication, de greffes et d'essais. Dans le secteur nord, il institua « *une sorte d'école agronomique, qui se composait d'une collection d'oliviers, d'une autre de vignes et de quelques enclos aux essais de naturalisation.* » [in *Souvenirs*]. Chaptal félicita de Candolle pour un établissement botanique devenu, grâce à ses soins, « *le second de l'Europe !* »

Sur la proposition de Candolle, le recteur Dumas nomma Toussaint Node-Véran (1773-1852) dessinateur officiel du jardin des plantes, le 13 février 1811. Calligraphe et peintre, cet artiste très doué réalisa près de 980 représentations de plantes, sur vélin ou sur papier vélin, 680 dessins de champignons, ainsi que de nombreuses cartes et étiquettes pour les collections. Chaque aquarelle lui était payée

25 francs ; chaque dessin en noir, 8 francs. Il travailla sous quatre directeurs successifs, de Candolle, Dunal, Raffeneau-Delile et Martins, presque jusqu'à ses derniers jours.

En 1813, de Candolle publia la pièce maîtresse de son œuvre : *Théorie élémentaire de la Botanique*. En précurseur, il y présentait un nouveau système de généalogie des espèces basé sur l'organisation des végétaux, qui annonçait les cladogrammes. Il inventa le terme de « taxonomie » (que certains corrigent en « taxinomie »). Il décrivit environ 500 genres et 7 000 espèces. La même année décéda Charles Louis Dumas, qui fut le premier doyen de l'école de santé et premier recteur de l'Académie. De Candolle autorisa que fut creusé pour sa dépouille un caveau sur le tertre de la noria du sud. Les visiteurs peuvent y lire l'inscription de la pierre tombale.

Alors qu'il était lui-même recteur, les événements de la période des Cent-Jours et différentes oppositions locales amenèrent de Candolle à se démettre de ses charges. Tous les jours, il envoyait un jardinier à la préfecture pour identifier le drapeau. En 1816, il quitta Montpellier à regret, gagna sa patrie et devint titulaire de la chaire d'histoire naturelle de Genève. Il y créa le jardin botanique des Bastions, fortement inspiré de celui de Montpellier, avec une orangerie très semblable, en plus petit. Il publia en Suisse plusieurs ouvrages d'une grande portée, dont le *Regni vegetabilis Systema naturale* (1818-1821) et le *Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis* (à partir de 1824).

De Candolle se passionna aussi pour la zoologie, la géologie, la biogéographie et la numismatique. Il fut considéré comme l'homme le plus érudit de l'époque et mondialement honoré. Après son départ, son élève préféré, Félix Dunal (1777-1856), assura un intérim jusqu'en 1819. Pour des raisons vraisemblablement politiques, celui-ci n'obtint ni la chaire, ni la direction du jardin. Il ne s'écartera pourtant pas de ce dernier.

Nombreux sont ceux qui se perfectionneront à Montpellier, tels Pierre Flourens, Alfred Moquin-Tandon ou Jean-Michel Provençal. En 1820, venant du jardin d'Angers, Toussaint Bastard, alors directeur du jardin des plantes, herborisa durant plusieurs mois en Languedoc et en Roussillon. En froid avec Raffeneau-Delile, qui était d'une autre teinte politique, il s'entendit parfaitement avec Dunal et herborisa avec lui du littoral à l'Aigoual.

Félix Dunal (1777-1856) assura un intérim jusqu'en 1819.

Alire Raffeneau-Delile (1778-1850) - Dir. 1819-1850

Alire Raffeneau-Delile naquit à Versailles où son père occupait une charge à la Cour. À 18 ans, il fut admis à l'école de santé de Paris. Botaniste dans l'âme, il fut recommandé par René Desfontaines pour être de l'expédition de Bonaparte en Égypte en 1798, dans la cohorte des savants chargés d'étudier les civilisations antiques et islamiques. Il créa le jardin botanique du Caire. En 1803, il fut nommé consul à Wilmington, en Caroline du Nord. Trois ans plus tard, il se rendit à New York pour achever ses études médicales et soutenir une thèse sur la tuberculose. De retour à Paris, il présenta une seconde thèse sur l'*Action tétanique de l'upas de Java*.

Le départ volontaire de l'illustre de Candolle amena Raffeneau-Delile à Montpellier. Il assuma ses charges avec zèle et compétence. Son apport paysager au jardin fut considérable. En particulier, il établit les deux petits bassins à margelle basse de l'école systématique et para la noria du sud d'une fausse ruine. Il n'était pas un méridional mais appréciait le travail de ses jardiniers, qui avaient apparemment le « feu sacré ». « *Ne croyez pas qu'ici on travaille mollement. Les hommes s'excèdent et tombent malades ; j'en ai eu de longtemps malades… Un homme venu du Nord… est mort* » [lettre à Chrétien Nestler, professeur à Strasbourg, 1831].

Rédigé par Raffeneau-Delile sous forme d'une affiche, le règlement interne de 1820 est un modèle du genre. « *Il est défendu : 1°. de marcher hors des allées et sentiers, sur aucune terre labourée, au pied des arbres, dans les taillis, et de passer à travers les plates-bandes et gradins cultivés ; 2°. de couper aucune branche ou fleur, de rien arracher et de commettre aucun dégât ; 3°. d'entrer dans les carrés enclos, à moins que l'on ne soit accompagné d'un employé de l'établissement ; 4°. de tenir ni pipe ni cigarres* [sic] *allumés ; 5°. d'entrer avec un chien, à moins qu'on ne le conduise attaché ou qu'on le confie au portier.* »

Raffeneau sera considéré comme le spécialiste incontesté de la flore de l'Égypte et des pays riverains de la mer Rouge. En 1830, il reçut du célèbre baron Isidore-Justin Taylor des plantes récoltées lors de sa mission au Proche-Orient.

Les péripéties d'une herborisation mémorable au mont Sinaï furent narrées par Alexandre Dumas et Adrien Dauzats. En dehors de sa participation botanique à la *Description de l'Égypte* de Dominique Vivant Denon (1809-1828), son œuvre écrite ne compte que quelques notes sur le lotus sacré *Nelumbo nucifera),* le palmier doum *Hyphaene thebaica*, les plantes de la mare temporaire de Grammont (dont la curieuse fougère *Isoetes setacea*), les adventices importées du Port-Juvénal, des espèces nouvelles françaises et étrangères ou de champignons.

Son bouillonnement intellectuel et son besoin de perfection furent remarquables, mais ses cours s'en ressentaient certainement. Une plume ironique écrira : « *son cerveau était une bibliothèque très riche, mais mal rangée* ». Il réunit un herbier, un lot de livres de valeur et une collection d'objets acquis en Égypte. Il voulut revoir ce pays, partit pour s'embarquer à Marseille mais, malade, revint s'éteindre à Montpellier.

Charles Frédéric Martins (1806-1889) - Dir. 1851-1880

Charles Frédéric Martins fit ses études médicales à Paris et accéda à la chaire de botanique médicale en 1851. Son passage au jardin se traduisit par de nombreux embellissements. Il créa un jardin anglais, transformé depuis vingt ans en « prairie champêtre » (moins de gazon, plus de massifs floraux). En 1878, il fit creuser son grand bassin (dit « lac aux nélombos ») et y installa le lotus. À la place du jardin d'essai de Candolle, il constitua une nouvelle école pour 420 espèces. Des étiquettes de différentes couleurs distinguaient les plantes alimentaires, officinales, toxiques et industrielles. Deux carrés y étaient destinés aux vignes et fruitiers.

Chercheur, explorateur, savant, philosophe, il cultiva plusieurs domaines : la biologie générale et la physiologie, la paléontologie et les êtres organisés, la géographie (Jura, vallée du Pô...), les sciences de la Terre (climatologie, météorologie, hydrologie, températures en montagne) et quelques lois physiques ! Épris particulièrement de zoologie, il collectionna des poissons et reptiles exotiques naturalisés, qu'il remit au conservatoire de la faculté entre 1860 et 1867. Il rédigea de nombreux articles en botanique, sur les populations végétales, les espèces exotiques naturalisées, la floraison du *Dasylirio*n, la croissance du ginkgo, la flore de la Norvège et... les « haricots de mer » *Salicornia*, entre autres. Il publia un rapport sur le voyage scientifique du *Challenger.* Le passé fit l'objet de fascicules sur des sujets variés : les cordons littoraux et étangs d'Aigues-Mortes au cours du temps ; une dispute scientifique imaginaire de Cuvier ; une biographie de Lamarck ; une traduction de la vie de Goethe et la première histoire documentée sur *Le jardin des plantes* (1854).

Des missions scientifiques le menèrent dans divers pays européens et en Afrique du Nord, où il contribua à la création du jardin d'essai d'Alger. Ayant envisagé d'aller au pôle Nord, il demeura quelque temps dans la région Arctique. Homme de grand courage, il monta deux fois au Mont-Blanc et réalisa, étant alors à un âge avancé, plusieurs ascensions dangereuses en ballon.

Jules Émile Planchon (1823-1888) - Dir. 1881-1888

Jules Émile Planchon, un Cévenol, eut une jeunesse studieuse et soutint en 1844 une double thèse de botanique et de zoologie. Conservateur du jardin de Kew, puis professeur à l'institut horticole de Gand, il fit des études de médecine. Il accéda en 1851 à la direction de l'école de pharmacie de Nancy. Répondant à l'appel de Dunal, il devint titulaire de la chaire de botanique de la faculté des sciences de Montpellier. Après le départ de Martins, son passage à la chaire de la faculté de médecine en 1881 lui ouvrit les portes du jardin des plantes. Il publia sur beaucoup de thèmes, en particulier sur l'histoire de la médecine. Le destin ne lui donna malheureusement que peu de temps dans ses charges, car il décéda le jour de Pâques 1888.

Il se rendit célèbre en jouant un rôle prépondérant dans la défense du vignoble languedocien, en collaboration avec son beau-frère Jules Lichtenstein. En 1868, le puceron responsable du fléau fut décrit sous le nom de « Phylloxera vastatrix », mais le binôme prioritaire est *Daktulosphaira vitifoliae*, donné à cet hémiptère en 1855 par l'entomologiste américain Asa Finch. Planchon accomplit de nombreuses missions en France, dans plusieurs pays d'Europe et aux États-Unis. Il mit au point les procédés de lutte.
« *La postérité ne se souviendra ni des travaux de botanique descriptive de M. Planchon, ni de son talent d'écrivain, ni des qualités du professeur ; elle résumera son jugement en un mot : M. Planchon, après avoir démontré que le phylloxéra était la cause de la mort de la vigne, a contribué pour une large part à la reconstitution des vignobles en préconisant les plants américains. Il a ainsi préservé d'une ruine complète toute notre région méridionale. Telle est son œuvre : elle est assez belle pour lui assurer la reconnaissance de tous.* » [Pierre-Paul Dehérain].

1 2
3 4
5

(1) Buste de Gouan : Paul Guéry (1898-1977), sculpteur bitérrois. Classé MH le 03/09/1992.

(2) Buste de Broussonet : copie du buste en terre cuite d'Alexis Potevin (1746-1816), sculpteur nîmois, par Paul Guéry. Classé MH le 03/09/1992.

(3) Buste de Candolle : Antoine Custor (1825-1892), sculpteur suisse, 1878. Classé MH le 03/09/1992.

(4) Buste de Raffeneau : Paul Guéry. Classé MH le 03/09/1992.

(5) Bustes de Martins (à gauche) et de Planchon (à droite) : Paul Guéry. Classé MH le 03/09/1992.

Portrait d'Alire Raffeneau-Delile par Jean-Pierre Montseret, 1850, « Botaniste remarquable ayant participé à l'expédition d'Égypte, dont il a décrit la flore. Créateur de plusieurs espèces nouvelles figurant dans l'herbier de Montpellier. » Inscription figurant sur le piédestal de son buste par P. Guéry, dans l'école systématique. Salle des actes, faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

installa toutes les étiquettes dans le terrain Itier nouvellement acquis. Il institua l'arboretum, une collection de fruitiers (en particulier de figuiers et d'oliviers) et un vignoble comportant plus de 200 cultivars, dont le « dégoûtant du Périgord ». Ce dernier appartenait à la catégorie presque oubliée des « francs-noirs ». Ne demeure aujourd'hui que le « dégoûtant de la Guyenne », autour du village de Migré, en Charente-Maritime. Les écoles agronomiques et la lointaine Australie débutèrent leurs collections avec des plants du jardin. Candolle borda certaines allées de mélias, d'acacias de Constantinople et de néfliers du Japon. Sur commande de la Préfecture, il cultiva même des platanes pour être plantés au bord des routes.

Son successeur à la direction, Raffeneau-Delile, introduisit de nombreux ligneux : *Bauhinia, Carya, Cycas, Grevillea, Maclura, Pandanus, Ponsettia, Zamia…* En 1821, il envoya à la cour de Louis XVIII un régime de bananes, obtenu « *grâce à l'orangerie républicaine* ». Le roi ignorant ce dernier détail s'en régala et fit savoir qu'il appréciait le cadeau. Node-Véran eut l'occasion de représenter *Musa chinensis, M. rosacea* et *M. sapientum.* Delile installa au jardin le lotus pharaonique dont il s'était préoccupé en Égypte.

En 1830, plusieurs rameaux femelles, issus d'un ginkgo croissant chez monsieur Gaussen dans son domaine de Chapeau-Rouge, à Bourdigny près de Genève, avaient été apportés par un amateur éclairé, monsieur Vialars, et entés en fente sur un jeune sujet. Quelques plans avaient été fortifiés par greffage sur un pied plus vigoureux. En 1832, Raffeneau-Delile greffa des rameaux robustes sur l'arbre du jardin des plantes. Deux ans plus tard, l'apparition des fleurs mâles entraina une publication. En 1835, la première fructification se manifesta. La production d'ovules s'est répétée depuis lors chaque année. À son tour, l'arbre mâle du Carré-du-Roi sera greffé en 1837 avec des rameaux femelles provenant du jardin. Ceux-ci fructifièrent dès 1843. À la même époque, Montpellier fournit des

rameaux femelles à Kew Garden, par un juste retour pour l'envoi du clone de l'arbre offert naguère. Un sujet mâle de Trianon fut enté avec des rameaux femelles provenant de Montpellier ; cet arbre produira des ovules en 1853. Grâce à Maurice Granel, d'autres jardins européens bénéficièrent aussi d'un tel don.

Un siècle d'embellissements

Durant l'hiver 1802-1803, les plates-bandes de l'école systématique furent réorientées du nord au sud, dans un dispositif qu'elles conservèrent jusqu'au 20e siècle. Les terrains nouvellement acquis apportèrent des sites nouveaux d'un grand intérêt paysager. Enfin, tout au long du siècle, le jardin se para de serres et de « fabriques ».

Les serres

La construction de l'orangerie II fut décidée par Gouan en 1802. Chaptal la confia à Claude-Mathieu de la Gardette, un architecte parisien renommé. Elle fut élevée à l'emplacement de l'allée des grands lauriers. Les travaux, sur un devis de 15 000 francs, s'achevèrent en 1806. Lagardette (la Révolution est passée par là) était mort l'année précédente. Autrefois un apanage princier, ce genre de bâtiment se voulait un manifeste républicain, dans sa simplicité exempte de symboles, sinon astronomiques. Il deviendra en quelque sorte un emblème du jardin. Du temps de Candolle existèrent deux autres serres, l'une chauffée, l'autre non.

L'élévation de la serre Martins en 1860 était liée à l'expropriation par la Ville de la propriété Bonnard. Cette serre froide était de belle venue, avec son vitrage d'une courbure élégante et son grand mur du fond, sommé d'une coursive à près de 9 m de hauteur. Elle sera restaurée et entièrement modifiée dans son aspect en 1959 (Martins II). Sa nouvelle structure se révéla défectueuse au fil des années ; en 2012, elle retrouvera sa première forme (Martins III).

Le petit pont romantique aux élégants garde-corps, atelier Guillot-Pelletier fils, Orléans, vers 1880. Il était la coutume autrefois d'y photographier les jeunes mariés.

De haut en bas :

L'orangerie et ses abords, au temps de Raffeneau-Delile. Le bâtiment cache en partie deux séries d'arcades, disposées en équerre. Celles-ci seront déplacées à une date indéterminée. Au second plan, deux arbres se remarquent particulièrement : le ginkgo de Gouan planté en 1795, symbole de la faculté de médecine renaissante, et l'épicéa des Chicoyneau, à la silhouette penchée. À l'extrême gauche, la serre de Broussonet. Gravure. Collection particulière.

La serre Martins vers 1910, sous son aspect d'origine. Elle subira en 1959 des aménagements malheureux. Ses superstructures seront complètement modifiées avec un vitrage plat, une façade élevée au-dessus du mur bahut et un ombrage défectueux. Elle a retrouvé sa physionomie originelle lors de la restauration de 2012. Carte postale ancienne. Collection particulière.

La serre Planchon, prise entre 1900 et 1910. Cette serre fut une des gloires du jardin et représentée à l'époque par de nombreuses vues, pour l'extérieur et l'intérieur. Carte postale ancienne. Collection particulière.

Lorsque les serres de Broussonet et de Candolle devinrent vétustes, Planchon les remplaça par un « jardin d'hiver ». Celui-ci fut dessiné par l'architecte montpelliérain Henri Bésiné, d'après un plan réalisé par Charles Rohault De Fleury pour une grande serre du Muséum. Prolongeant l'orangerie à l'ouest, cette serre comportait un corps central élevé et des ailes plus basses de chaque côté. Elle fut élevée par le ferronnier Gustave Bergerot et l'entreprise Lefebvre-Dormois. Les travaux furent facturés plus de 40 000 francs. Achevé en 1888, ce magnifique ouvrage ne fut inauguré qu'après le décès de Planchon. Il sera un ornement du site pendant près de soixante-dix ans et regretté par les amateurs d'art. Deux petites serres, à demi enterrées, l'accompagnaient à quelques mètres en avant de la façade. L'une (dite « hollandaise ») abritait une collection d'épiphytes, de fougères et d'orchidées ; l'autre servait aux multiplications.

En 1956, au nom de la modernisation, d'aucuns se firent gloire de l'abattage. « *Ces serres croulantes, qui s'effondrèrent aussitôt soumises aux premières tractions des 'tire fors', devaient être remplacées par un groupe de 500 m²...* » De la serre Planchon I ne demeure aujourd'hui que son bassin, dans la serre Harant. À l'époque, les lois de protection de 1913 et 1930 étaient peu respectées. L'heure actuelle est infiniment plus soucieuse d'entretenir les témoins du passé. Il est sûr que de nos jours une restauration à l'identique eût été préconisée au titre des Monuments historiques. Les cinq chapelles homonymes de Planchon II auront duré moins longtemps : une cinquantaine d'années. Leur emplacement reviendra plus tard à la culture. Pouvant toujours être utiles, trois chapelles ont été déplacées et réhabilitées sur le plateau technique (Planchon III).

De gauche à droite :

Portrait d'Auguste Broussonet. Deux éléments emblématiques du jardin lui sont dus : l'orangerie et le ginkgo tout proche. En arrière plan, le pic Saint-Loup et l'épicea des Chicoyneau. Salle du Conseil, faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

Portrait de Charles Martins (1806-1889). Salle des actes, faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

Portrait de Jules Planchon (1823-1888). Edouard Marsal (1845-1929), d'après Jean-Pierre Montseret (1813-1888). Salle des actes, faculté de médecine, université de Montpellier. Classé MH le 20/05/2005.

L'orangerie

Par sa situation centrale et la qualité de son architecture sobre, épurée, l'orangerie est le monument emblématique du jardin des plantes. Conçu en 1804 par Claude-Mathieu de la Gardette (1762-1805), héritier de l'imaginaire architectural de Boullée (1728-1799), Ledoux (1736-1806) ou Lequeu (1757-1826), cet édifice renouvelle le modèle de l'orangerie du 18e siècle, symbole de goût et de pouvoir. Ce Parisien, savant et fervent républicain, Grand prix de Rome en 1791, est l'un des meilleurs architectes néoclassiques de son temps aux côtés de Percier (1764-1838), Fontaine (1762-1853) et Chalgrin (1739-1811). Appelé à la faculté de médecine par Jean-Antoine Chaptal, médecin de Montpellier et ministre de l'Intérieur de Bonaparte, de la Gardette[1] a réussi à transmettre une esthétique fonctionnelle, un modèle de serre chaude, dont s'inspireront de nombreux domaines languedociens comme Méric ou l'Engarran.

Édifié de 1802 à 1806[2], sous l'égide des botanistes Antoine Gouan puis Auguste Broussonet, ce vaisseau long de 49 mètres pour une profondeur de 5,40 mètres et une hauteur de 5,40 mètres, s'ouvre au sud sur les parterres de l'École systématique par treize baies cintrées. Le rythme de ces baies répétitives, les rapports de proportions entre ouvertures et pilastres, la sobriété du bandeau de l'attique, donnent toute son élégance à cette galerie publique réservée à la protection des végétaux et à l'étude scientifique.

La blanche structure en pierre de taille de Castries (chaînages d'angle, piédroits, pilastres, archivoltes, bandeaux), contraste avec les écoinçons en pierre rose à peine équarrie, soulignant l'originalité des médaillons circulaires. Pour ces médaillons, de la Gardette rompt avec l'esthétique traditionnelle des mascarons figurés illustrant des saisons, préférant les signes du zodiaque comme symbole du temps, magnifiant ainsi le monument d'un simple détail décoratif.

À l'intérieur, dans la nef couverte par un berceau en lattis, un petit bassin central permet l'arrosage des plantes. Le buste de Candolle y a été récemment installé, mettant en perspective ceux de Martins et Planchon encadrant à l'entrée la liste des intendants et directeurs du jardin gravée dans le marbre.

L'orangerie, restaurée en 2018 sous la conduite de l'architecte en chef des Monuments historiques, retrouve aujourd'hui son prestige et sa beauté.

[HP]

1. Il est également l'architecte de l'actuel amphithéâtre d'anatomie de la faculté de médecine installée en 1794 dans l'ancien palais épiscopal de Montpellier. Jean Nougaret. « L'épanouissement du néoclassicisme montpelliérain ». *Montpellier Monumental*. Paris, Monum, éd. Du patrimoine, 2005, tome II, p. 303-304.
2. C'est l'architecte montpelliérain Jacques Donnat (gendre de Jean-Antoine Giral architecte de la place royale du Peyrou et de l'amphithéâtre de chirurgie Saint-Côme) qui terminera l'édifice à la mort de la Gardette.

En page de gauche, l'orangerie restaurée en 2018 et le ginkgo.

En haut, dessin de J.-J.-B. Laurens. Album 90, fol. 27. Bibliothèque Inguimbertine, Carpentras.

Ci-contre, dessin de l'orangerie aux douze colonnes, extrait de l'*Étude préalable à la restauration du jardin*, Dominique Larpin (ACMH). DRAC Occitanie, Montpellier, 2003.

La serre Martins et l'observatoire

À l'écart des grands axes de composition et des perspectives savantes du parc, la serre Martins constitue paradoxalement l'ensemble bâti le plus imposant du jardin mais le moins visible de tous. Elle s'inscrit dans le jardin anglais et son grand bassin aux nélombos que Martins a fait créer, rompant ainsi avec la tradition des écoles botanistes de Candolle à Delile.

Si Auguste Broussonet, directeur du jardin de 1803 à 1807, a installé l'orangerie au sud du jardin en 1806, un demi-siècle plus tard, Charles Martins, directeur du jardin de 1851 à 1880, fait ériger au nord en 1861 une serre tempérée qui porte aujourd'hui son nom. C'est une serre d'imposante volumétrie de 400 m² adossée sur un mur monumental de 49 m² composée d'une ossature en acier, bois et verre. La verrière prend appui sur le mur et le justifie. Des châssis basculants mécanisés comme ceux du faîtage servent à l'entrée d'air frais.

La serre d'origine, élégante par la courbure de son vitrage et son grand mur du fond, est sommée d'une coursive à près de 9 m de hauteur. Mais la restauration de 1959 la dote d'une nouvelle verrière d'une angularité sans concession, pour y cultiver les végétaux de régions arides, cactées et autres succulentes. La restauration de 2012, sous l'égide des Monuments historiques, lui redonne sa forme première[1]. La serre retrouve ainsi les généreuses courbures d'une verrière en demi-cintre, conforme au parti originel.

Situé dans le jardin anglais à proximité de la serre Martins, le

planétarium se présente sous la forme d'un petit bâtiment de plan circulaire construit en maçonnerie de pierre de taille et couvert par une coupole métallique. Son dôme fut construit à Toulouse par le célèbre mécanicien – serrurier Wibratte. Le télescope de Foucault, de 20 cm de diamètre et d'une focale de 13 cm, qui fut mis en place a été réalisé dans les ateliers de l'observatoire parisien par les successeurs d'Eychens (la lunette est conservée à la faculté des sciences).

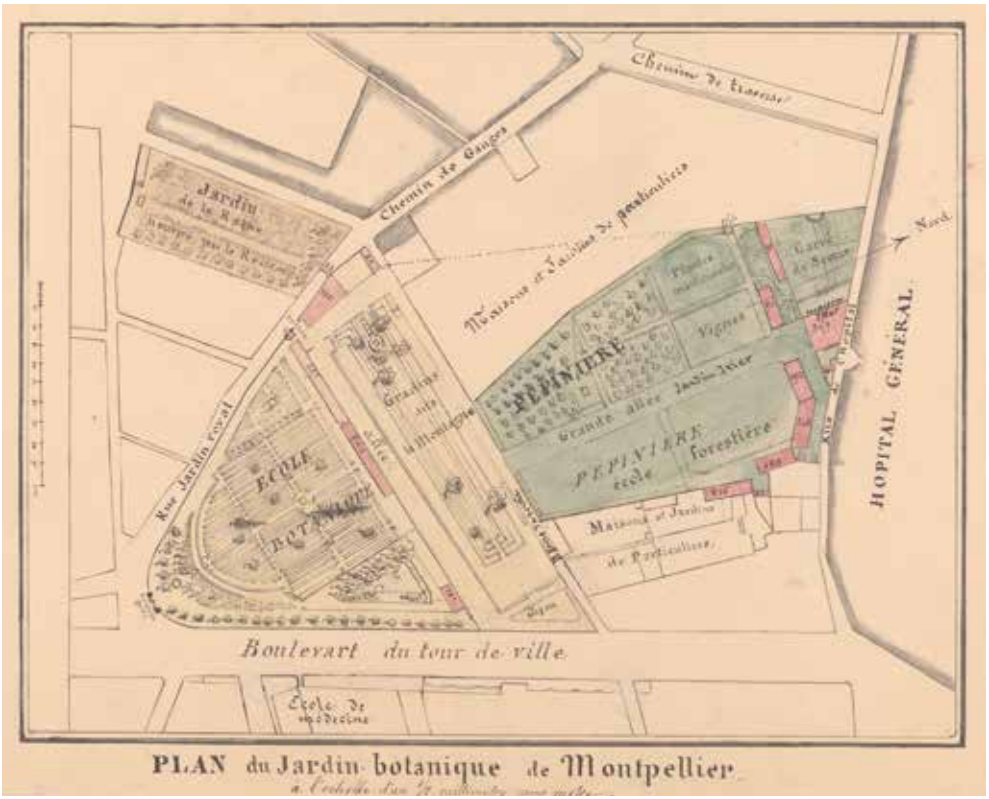
Opposé au transfert de l'observatoire de la tour de la Babote au jardin des plantes, Martins dut accepter sous l'autorité du ministre de l'Instruction publique, Jules Bardoux, l'installation en 1879, du pavillon astronomique, qu'il appela le marabout algérien. L'inauguration solennelle eut lieu le 28 juillet 1879, très précisément à 21 h 54 mn, par l'observation de l'occultation de l'étoile Antarès par la Lune, mais par la suite l'édifice fut rarement utilisé comme observatoire.

[HP]

1. Larpin (Dominique) [sous la dir.]. *Étude préalable à la restauration du jardin. Bilan de l'état actuel.* Montpellier, DRAC Occitanie, CRMH, février 2003 (non publié).

Des médecins, des plantes, des jardins… Les étapes d'une longue relation sont admirablement définies par Vincenzo Giacomini et Aldo Merola, dans la préface de leur ouvrage : *I giardini botanici* (1963). L'Histoire naturelle médicale remonte au Moyen Âge montpelliérain, époque où les plantes ont joué un grand rôle dans le destin de la cité. Au 16e siècle, des médecins naturalistes, enseignants et chercheurs, furent à l'origine de cet outil pédagogique remarquable pour la botanique. Celui-ci se prolonge de nos jours dans un jardin universitaire, entretenant des relations étroites avec des instituts dont le rôle socio-économique est considérable. Dans sa continuité, cette destinée est illustrée par l'évolution de disciplines intimement liées : la chaire reçut ainsi plusieurs dénominations successives, celles d'Anatomie et des Plantes, de Botanique, d'Histoire naturelle appliquée à la médecine, de Botanique et Histoire naturelle et enfin d'Histoire naturelle médicale et parasitologie. Ces changements sont caractéristiques de l'évolution des jardins botaniques. En quelque sorte, Montpellier a conservé toutes les traces de chacune de ces étapes et la mémoire des lieux est fidèle à cette chronologie. Montpellier a connu successivement l'espace rural d'une dynastie médiévale, terrain suburbain où croissaient des figuiers, amandiers, oliviers et autres plantes utilitaires ; puis *intra muros,* verger et potager des moines du Collège de Saint-Benoît et Saint-Germain. À la Renaissance, l'école de Médecine a bénéficié du jardinet de Rondelet, au quartier du Cannau. L'*Hortus Regius* de Henri IV est devenu un jardin botanique largement ouvert à tous et à tous âges. Malgré son enclavement dans la ville en accroissement, il sera toujours, en centre-ville, un conservatoire de faune et de flore. Après plus de quatre siècles d'existence, il demeure une institution bien vivante, très présente dans la ville et le monde actuel, et regarde l'avenir avec confiance, et en même temps, il est aussi un excellent lieu de repos, un jardin de ville au charme désuet…

[DMJ]



Plan du jardin botanique de Montpellier. Non daté, circa 1835. Ce plan inédit figure notamment la réorientation des banquettes de l'école de Botanique (hiver 1802-1803), l'agrandissement du jardin Itier (en vert, 1810) et son réaménagement. Il reste globalement valable jusqu'à l'extension nécessaire à la construction de la serre Martins (1859). AN F/17/13068.

Le jardin des plantes aux 19e et 20e siècles, lieu romantique et littéraire

Le jardin des plantes, lieu romantique et littéraire
Textes réunis par Hélène Palouzié

Le mythe de Narcissa

Les mythes sont souvent immortels, car il est agréable aux hommes de les inventer et d'y croire. Et peut-être convient-il de se féliciter qu'il en soit ainsi.

Marcel Barral (1913-1997), « Le tombeau de Narcissa ». *Le jardin des plantes de Montpellier : quatre siècles d'histoire.* Graulhet : éd. Odyssée, 1994, p. 189-194.

Ambroise Paul Valéry (1871-1945). Pierre Féline.

***Paul Valéry vivant*. Cahiers du sud, Marseille, 1946, p. 42-48.**

Comme l'évoque Laure Pellicer, chacun à Montpellier connaît cette arche rustique, fermée d'une grille pratiquée dans le mur de soutènement d'une terrasse. Deux plaques commémoratives rendent hommage : l'une au poète anglais Edward Young (1681-1765), auteur des *Nuits* qui est supposé y avoir enterré sa fille, morte de consomption à Montpellier, à laquelle, du fait de son appartenance à la religion réformée, l'on aurait refusé une sépulture chrétienne ; l'autre aux rêveries de Paul Valéry dans ce jardin en compagnie d'André Gide. La légende inspira les « Nuits » d'Alfred de Musset et un poème de Victor Hugo, dédié à sa fille Léopoldine. Le lieu est resté célèbre, depuis Millin qui le cite en 1811 dans son *Voyage dans les départemens du Midi de la France*, bien que la perception du mythe se modifie après la Révolution. Narcissa devenue héroïne romantique va inspirer des œuvres lyriques et aussi des peintres.

Il existe à Montpellier un jardin botanique où j'allais très souvent alors que j'avais l'âge de 19 ans. Dans un coin assez retiré de ce jardin [...] se trouve une voûte et, dans cette sorte d'anfractuosité, une plaque de marbre qui porte trois mots : placandis Narcissae manibus *[que soient apaisés les mânes de Narcissa]. Cette inscription m'avait fait rêver.*

Gaston Baissette (1901-1977)

« Simple Jardin, Jardin de simples ». *Ce pays de Montpellier*. Montpellier, Causses et Cie, 1970.

Passant sous une voûte, je me trouve maintenant dans un chemin creux jalonné d'arbustes. Il tourne, s'enfonce, aboutit, sous une voûte de pierre, à un tombeau. L'accumulation de quelques erreurs a réussi à créer là de la poésie. Nous sommes dans le bosquet de Narcissa. Au milieu des lauriers, des micocouliers, des cyprès au tronc dénudé, le tombeau porte une simple inscription : placandis Narcissae manibus, *la même que Paul Valéry mit en exergue de la première version de son Narcisse vers 1890. [...] Ces vers, on peut les lire sur une plaque, dans le bosquet. En réalité, on ne sait quelle jeune fille est enterrée là. Mais n'est-elle pas l'écho de la douleur de toutes ces Narcisses, « douces et dorées », adolescentes repliées sur elles-mêmes, dans le refus d'un monde arbitraire ? Victimes des intolérances, des maladies de langueur, des persécutions, fuyant la vie, elles meurent, dit-on, à la fleur de leur âge. Pour Narcissa, victime des rigueurs religieuses, on dut voler un tombeau. Et cet anonymat, cette fausse paternité, cette confusion de patronymes d'écrivains, ces erreurs perpétuées ajoutent au mystère qui fraternise avec la sérénité du lieu.*

Frédéric Jacques Temple (1921-), écrivain et poète montpelliérain

Poème à la mémoire d'Hervé Harant, directeur du jardin des plantes de 1951 à 1977.
Rioux (Jean-Antoine), [dir.]. *Le jardin des plantes de Montpellier : quatre siècles d'histoire*. Graulhet : Éd. Odyssée, 1994, p. 209.

Au jardin des plantes un après-midi

[...] Fidèle à ceux qui m'ont précédé, avec un livre ouvert, parmi les simples, et sous les orangers des osages dont je lançais les pommes grumeleuses sur les nourrices à bonnets, sans nul égard pour les térébinthes, indifférent au friselis des bambous dans la brise ; fidèle à ces passants qu'éternisent les bustes ceints de laurier, de viorne et d'aramante, je suis allé parler au cénotaphe de Narcissa qui fut l'ombre d'une ombre dont les mânes voltigent sur les myrtes.

Pages précédentes :
L'orangerie et l'intendance du jardin des plantes de Montpellier. Jacques Moulinier (1757-1828). Huile sur panneau, vers 1810 (exposée au Salon parisien de 1812). Musée Fabre, Montpellier Méditerranée Métropole, inv. 2008-6.2

Vue romantique évoquant l'inhumation de nuit de Narcissa au jardin des plantes de Montpellier. Jacques Moulinier, paysagiste montpelliérain dans la mouvance de François-Xavier Fabre, élève de la Société des beaux-arts créée par Abraham Fontanel, fut bibliothécaire du district de Montpellier et membre du Bureau des arts, des monuments et édifices publics. Collection particulière.

Pensées, soucis et monologues se mêlent aux bosquets de l'antique Montagne dominant cinéraires et lys de mer. Les mésanges en deuil, les rossignols virtuoses chantent l'odeur sucrée des alyssons : la mer est proche et le vent grec charrie le relent des eaux mortes. Un bassin endormi déborde de soleil sous les vertes ombrelles des lotus. Aux déodars pendent de lourdes pommes d'or. Je suis ravi dans le muet dédale des secrètes gésines où sans répit mûrissent d'insignes germinations et les confins irrévocables de la vie. Il suffit d'une tombe vide pour inspirer les lentes promenades et le silence, tel qu'en inventent en leur pénombre les sanctuaires où seuls s'émeuvent les choucas des cloches envolées d'une ville imminente et pourtant lointaine dans ce jardin des âmes bienveillantes qui me font signe entre les cyprès d'encre. En ce lieu clos, creuset de la mémoire, enfermez-moi, encore. Ô dieux masqués de feuilles et de fleurs… Ici je suis couronné de bonheur.

Laure Pellicer (1946-2018)

« Autour du tombeau de Narcisse ». Revue *LIAME*, Michel (Henri) [dir.]. Bulletin du Centre d'histoire moderne et contemporaine de l'Europe méditerranéenne et de ses périphéries. Montpellier, Janvier-juin 2017, n°7 (extrait).
Dulieu (Louis). *La Médecine à Montpellier*. Avignon, Les Presses universelles, 1988, Tome IV, p. 363, fig. 222.

Nous connaissons depuis une quinzaine d'années, dans une collection privée, un dessin à la plume et au lavis d'encre de Chine, de petites dimensions (dix-neuf centimètres sur douze environ), qui représente un lieu et une scène que tout familier de la ville de Montpellier identifie immédiatement. De grands cyprès, baignés d'une clarté lunaire, surplombent un étroit espace cerné de murs. Une arche en plein cintre s'ouvre dans celui de droite. Contrastant avec la paroi sombre, une vive lumière en émane, projetée par une lanterne posée sur le sol. Vers l'ouverture béante se dirige un groupe de figures dont la disposition en frise évoque l'ordonnance traditionnelle des Mises au Tombeau : deux personnages portent, en le soutenant l'un par les épaules, l'autre par les jambes, un corps dont la partie supérieure émerge des plis d'un linceul. La tête, inclinée sur l'épaule droite, le bras droit, retombant gracieusement vers le sol, la gorge, que l'on devine sous la draperie, indiquent qu'il s'agit d'une jeune femme. Un dernier acteur, debout, tendant un bras vers l'arche, semble prendre le ciel à témoin ou prononcer solennellement un dernier adieu. Les drapés à l'antique que revêtent tous les personnages confèrent un aspect intemporel à la scène que le site, lui bien réel et reconnaissable, désigne comme celle de l'ensevelissement clandestin de Narcissa, fille du poète Young, au jardin des plantes de Montpellier, ce que confirme l'inscription à l'encre, « à Montpellier », *que porte le dessin en bas à gauche. Support, technique, style et facture datent cette œuvre de la fin du 17e siècle. Anonyme jusqu'à une date récente, elle n'a été publiée que par le professeur Louis Dulieu dans son grand ouvrage sur* La Médecine à Montpellier, *pour illustrer une rapide évocation de ce mythe cher à l'imaginaire local. Nous pouvons maintenant, grâce aux investigations de M. Alain Chevalier, directeur du musée de la Révolution française de Vizille, la donner avec certitude au paysagiste montpelliérain Jacques Moulinier (1757-1828) et la dater de 1792 ou 1793.*

VIVEZ
JOYEUX

Le monument de Rabelais

Le monument dédié à Rabelais (v.1483-1553) et aux plaisirs de la vie, réalisé à l'occasion des fêtes de 1921 marquant le VIIe centenaire de la faculté de médecine illustre parfaitement la longue histoire de la médecine montpelliéraine, née au Moyen Âge et glorieuse au temps de Rondelet et de Rabelais, qui n'avait connu qu'un petit *hortulus*. Deux sculpteurs, élèves de Jean-Antoine Injalbert (1845-1933) étaient en concurrence, et l'œuvre *En vin vérité* de Jacques Villeneuve (1865-1933), fut préférée à celle du Biterrois Jean-Marie Magrou (1869-1945), intitulée *Fais ce que voudras*, ce qui entraîna une ample polémique journalistique.
Sommé par le buste de Rabelais encadré des portraits de Gargantua et Pantagruel, le monument est composé d'un bas-relief illustrant une fable de Rabelais, *la Morale comédie de celuy qui avait espousé une femme mute*. Cette farce à l'italienne raconte la mésaventure d'un bourgeois qui obtint des médecins que sa femme puisse parler mais le regretta ensuite. Un osselet lui fut alors enlevé dans l'oreille et le rendît sourd. Sa femme devint alors enragée que son mari ne l'entendît pas et le mari devint fou à son tour, et ils rossèrent tous les deux le médecin et le chirurgien.

Deux sculptures en ronde-bosse illustrent l'Université : une allégorie de la Faculté sous les traits d'une jeune femme en costume professoral avec camail et épitoge se penche sur les *Aphorismes d'Hippocrate* traduits en latin par Rabelais et édités en 1532, tandis qu'un étudiant avec sa cape et sa faluche tend une coupe vers l'écrivain (libation évoquée sur le côté droit par la *dive bouteille* au « trinc » explosif). Sur l'architrave, l'artiste exalte la vigne et le vin en représentant le triomphe de Silène sur son âne suivit d'un chèvre-pied jouant du cor. Le revers du monument rappelle, avec le blason de l'Université, le grade de docteur acquis par Rabelais à Montpellier.

Les illustrateurs montpelliérains

Jean-Joseph Bonaventure Laurens (1801-1890)

« Le Jardin des Plantes de Montpellier ». *Notices illustrées sur les principaux monuments et établissements de Montpellier.* Montpellier,1885, p. 11-16.
Rioux (Jean-Antoine), [dir.]. *Le jardin des plantes de Montpellier : quatre siècles d'histoire*. Graulhet : éd. Odyssée, 1994, p. 193-194.

Jean-Joseph Bonaventure Laurens, « esprit universel », est un montpelliérain d'adoption aux multiples talents, secrétaire de la faculté de médecine, peintre, dessinateur, aquarelliste, archéologue, géologue, théoricien, musicien... Il a aidé et soutenu la carrière de peintre de son jeune frère, Jules Laurens (1825-1901). Comme Jean-Marie Amelin (1785-1858), il s'inscrit dans ce courant d'érudits, appelés aussi antiquaires, soucieux de l'inventaire et de la conservation des monuments. La bibliothèque Inguimbertine et les musées de Carpentras conservent une grande quantité de ses dessins et aquarelles. Amoureux du jardin dont il multiplia les dessins, il en fait aussi l'éloge.

La Faculté de Médecine a son célèbre jardin des Plantes, où la vue des plus singuliers végétaux et des plus brillantes fleurs ne nous laissera plus penser à ce qui aurait pu blesser nos regards dans les armoires du Musée anatomique. [...] Entrons d'abord dans la partie appelée l'École botanique. Là, dans plus de soixante plates-bandes, se trouvent disposés systématiquement les spécimens les plus caractéristiques des familles naturelles du règne végétal. Au sud, à l'ombre d'un mur demi-circulaire, fleurissent des plantes alpines ; vers le couchant, des claies et des murs de cyprès abritent égale-

Jean-Joseph Bonaventure Laurens, Vue de l'orangerie, 20 août 1851, bibliothèque Inguimbertine, Carpentras, Alb 16, fol (13).

Arbre de judée du jardin des plantes croqué en la compagnie de Mr Nattes le 29 février 1822. Jean-Marie Amelin (1785-1858). Dessinateur et aquarelliste, contemporain de Bonaventure Laurens, Amelin fut professeur de dessin à l'école régimentaire du Génie à Montpellier de 1816 à 1851 et a parcouru pendant trente-cinq années, les communes de l'Hérault pour en croquer les vues les plus remarquables réunies en deux albums aux titres évocateurs : *Guide du voyageur dans le département de l'Hérault, ou esquisse d'un tableau historique, pittoresque, statistique et commercial de ce département*, 1827 et *Tableau statistique et pittoresque du département de l'Hérault*, 1843. Ces dessins d'après nature, plus de 2000 gouaches, dessins, aquarelles réalisés dans la première moitié du 19e siècle, témoignent de son engouement pour les paysages historiques du département. Médiathèque centrale de Montpellier (Fonds Amelin).

ment de leur ombre les plantes les plus délicates du Cap ou de la Nouvelle-Hollande. Devant la serre, les Areca, les Plumeria, les Strelitzia, les Zamia, les Cycas, saisissent d'admiration par la beauté autant que par l'étrangeté de leurs formes. C'est dans des grandes cuves, au milieu de toutes ces plantes exotiques, que végètent vigoureusement plusieurs variétés du Nelumbo des Indes, de cette plante qui fut sacrée aux bords du Nil comme à ceux du Gange. Au levant, un bassin de forme allongée voit sortir de ses eaux, couvertes de Menyanthes, de Trapa ou de Marsilea, les tiges élancées du Thalia ou les feuilles singulières des Sagittaires, ou les candides corolles des Nénuphars. Du même côté, un mur tapissé de clématites, de lierre, de vignes vierges, soutient un terrain plus élevé sur lequel sont solidement implantés des cyprès, des lauriers, des micocouliers, des Phyllirea. Ce coin du jardin est ce que le jardin a de plus méridional, de plus montpelliérain, on peut même dire de plus grec et de plus poétique, ne serait-ce que par l'espèce de niche qu'on dit renfermer les restes de Narcissa, la fille d'Young. L'école forestière offre plusieurs arbres remarquables, tels que chênes exotiques, Planera, Gledischia, cèdres, sapins et un pin laricio qui semble s'élancer de manière à vouloir égaler la taille de ses premiers parents que la nature fit naître sur les hautes montagnes de la Corse.

Dans la partie du jardin livré à la promenade publique et journalière, s'élève un monticule allongé auquel on a donné le nom de Montagne. Ce monticule, ainsi que le prouve une estampe gravée en 1596, existait lors de la fondation du Jardin ; il est couronné par quelques arbres dont l'âge pourrait bien être aussi grand que celui du terrain qui les supporte. Sur chacune de ses pentes, on voit de grands végétaux herbacés tels que les Yucca, les Ferula, les Agaves, les Acanthes, etc. Placé vers la pointe orientale de la Montagne, l'œil jouit d'un de ces délicieux aspects pittoresques qui abondent dans le jardin des Plantes de Montpellier. Les mâchicoulis de l'École de Médecine, les clochers de la cathédrale, la tour des Pins, tout cela aperçu ensemble ou séparément derrière les branches des marronniers, des cyprès, des Paulownia, des micocouliers et des cèdres, forment des tableaux ravissants dont je n'ai pu rappeler qu'un seul ! [...]

Les vélins de Node-Véran

La collection de vélins de l'Université de Montpellier réalisée par le dessinateur Toussaint-François Node-Véran (1773-1852) est la seconde collection française, après celle du Muséum national d'histoire naturelle de Paris qui comprend plus de 7000 pièces. Elle réunit un millier de planches botaniques en couleurs réalisées entre 1809 et 1851.

Augustin Pyramus de Candolle recrute Node-Véran en 1811 pour l'ouvrage qu'il souhaite publier sur le jardin des plantes de Montpellier qu'il dirige, à l'image de celui consacré à la *Description des plantes rares cultivées à Malmaison et à Navarre* (1812-1817) illustré de vélins de Pierre-Joseph Redouté (1759-1840) avec qui il avait travaillé à Paris.

En 1816, au départ de Candolle pour Genève, 48 dessins sur papier vélin et 122 sur vélin sont exécutés. Les directeurs successifs continueront à faire travailler Node-Véran qui s'était engagé à réaliser exactement 25 dessins chaque année. Chaque dessin était réceptionné par le recteur de l'Université, marqué de sa signature au verso en haut et à droite.

Répartis entre 10 portfolios, les dessins, réalisés pour les deux tiers sur vélin, sont classés par familles de plantes selon une classification botanique ancienne. La majorité de la collection est constituée de plantes à fleurs surtout exotiques représentant des plantes vasculaires, réalisées d'après nature. La plupart sont des spécimens cultivés dans le jardin, légumineuses, plantes grasses et conifères ; 27 planches concernent les champignons, 24 les vignes et leurs différents cépages (aramon, muscat, piquepoul gris) réalisées entre 1830 et 1848.

L'intérêt scientifique, la qualité du support vélin et des pigments utilisés associés à la technique de miniaturiste, la savante méticulosité d'excécution et la grande virtuosité du dessinateur, confèrent à ces vélins le statut d'oeuvres d'art classées au titre des Monuments historiques. Leur conservation à l'abri des manipulations et de la lumière, à l'instar de celles du Muséum de Paris, est impérative pour la pérénnité de cette collection d'une exceptionnelle fraîcheur.

Passiflora herbertiana. Portfolio 4, n° 346. Vélin, signé Node-Véran del. Herbier de l'Institut de botanique, université de Montpellier. Classé MH le 27/07/2012.

Planera Richardi Mich. Portfolio 9, n° 788. Vélin, signé Node-Véran del. Herbier de l'Institut de botanique, université de Montpellier. Classé MH le 27/07/2012.

De Paul Valéry, André Gide et Valery Larbaud, aux poètes montpelliérains, Gaston Baissette, Max Rouquette et Pierre Sansot

---

Pierre Féline

« La rue Urbain-V, en 1890 ». *Paul Valéry vivant*. Cahiers du sud, Marseille, 1946, p. 42-48.

« C'est à Montpellier que j'ai vécu les jours d'adolescence qui, dans toute ma vie, décident de l'avenir de l'esprit.»

Le jeune Paul Valéry ne fit pas seulement ses études à Montpellier, il était aussi membre de la fameuse AGEM, l'Association Générale des Étudiants de Montpellier. Et c'était dans le bulletin de l'association où, en 1888, on pouvait lire ses premiers poèmes. Et il semble que Montpellier ait vraiment impressionné ce jeune homme plein de talent :

« Je n'ai guère fait par la suite que développer des impressions reçues dans les jardins et les vieilles rues de notre charmante cité, et des idées nées dans son air intellectuel. » La rencontre en 1890 sur la plage de Palavas, de l'étudiant montpelliérain Valéry et Pierre Louÿs, venu à Montpellier représenter, lors des festivités du huitième centenaire de l'Université, les étudiants parisiens, est désormais légendaire.

À ses côtés, dans les années montpelliéraines, au temps de la faculté de droit, Pierre Féline tenait auprès de Valéry, le rôle de mentor. Entre l'étudiant en droit, qu'était Valéry, et Féline qui préparait l'X, la complicité de voisinage créait un climat de chaleureuse harmonie : Rue Urbain-V en 1890.

« Les Valéry occupaient le rez-de-chaussée ; leur appartement était disposé autour d'un jardin assez humide, où tout poussait à l'aventure. Au fond de ce patio, au bout d'une allée au sable criard, était la pièce où Paul travaillait. De ma fenêtre je le dominais, et mon regard arrivait jusqu'à sa table... Tous les jours, de grand matin, je voyais Paul s'y diriger, en robe de chambre, le buste et la tête inclinés vers le sol, tel le jeune prêtre allant se recueillir devant son autel... Et lorsque Paul sortait de là, il était tout autre, se redressant, chantonnant, m'interpellant. « Au travail ! Au travail ! » lui disais-je en plaisantant... Il se rendait à la Faculté de Droit. Cette pièce était sombre et étroite ; une seule fenêtre, à laquelle s'adossait sa table, sorte de bureau à étagères, où régnait un grand désordre, mais désordre propre, et personnel, et familier. De même sur les rayons de sa bibliothèque. Tantôt l'un faisait signe à l'autre, le guettant, pour profiter du moment favorable et partir ensemble, à travers les rues du Vieux-Montpellier, jusqu'au Jardin des Plantes ».

Étudiants fêtant le VIe centenaire près de la cathédrale de Maguelone. Max Leenhardt (1853-1941), 1891. Huile sur toile. Université Montpellier. Classé MH le 19/08/2005.

Ambroise Paul Valéry (1871-1945)

***Lettre de Madame Émilie Teste*, 1927. Gallimard, 1998.**

Je n'ai plus grand'chose à vous dire aujourd'hui. Je ne m'excuse pas d'avoir écrit si longuement, puisque vous me l'avez demandé et que vous vous dites d'une avidité insatiable de tous les faits et gestes de votre ami. Il faut en finir cependant. Voici l'heure de la promenade quotidienne. Je vais mettre mon chapeau. Nous irons doucement par les ruelles fort pierreuses et tortueuses de cette vieille ville que vous connaissez un peu. Nous allons, à la fin, où vous aimeriez d'aller si vous étiez ici, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir, comme l'eau va à la rivière, et se retrouvent nécessairement. Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres ; tous les absents possibles, et de tous les genres. On dirait qu'ils recherchent leurs éloignements mutuels. Ils doivent aimer de se voir sans se connaître, et leurs amertumes séparées sont accoutumées à se rencontrer. L'un traîne sa maladie, l'autre est pressé par son angoisse ; ce sont des ombres qui se fuient ; mais il n'y a pas d'autre lieu pour y fuir les autres que celui-ci, où la même idée de la solitude attire invinciblement chacun de tous ces êtres absorbés. Nous serons tout à l'heure dans cet endroit digne des morts. C'est une ruine botanique. Nous y serons un peu avant le crépuscule. Voyez-nous, marchant à petit pas, livrés au soleil, aux cyprès, aux cris d'oiseau. Le vent est froid au soleil, le ciel trop beau parfois me serre le cœur. La cathédrale cachée sonne. Il y a, par-ci, par-là, des bassins ronds et surhaussés qui me viennent à la ceinture. Ils sont pleins jusqu'à la margelle d'une eau noire et impénétrable, sur laquelle sont appliquées les énormes feuilles du Nymphea Nelumbo *; et les gouttes qui s'aventurent sur ces feuilles roulent et brillent comme du mercure. M. Teste se laisse distraire par ces grosses gouttes vivantes, ou bien il se déplace lentement entre « les planches » à étiquettes vertes où les spécimens du règne végétal sont plus ou moins cultivés. Il jouit de cet ordre assez ridicule et se complet à épeler les noms baroques :*
Antirrhinum Silicum Solanum Warscewiezii *! ! ! Et ce* Sissymbriifolium*, quel patois ! … Et les* Vulgare*, et les* Asper*, et les* Palustris*, et les* Sinuata*, et les* Flexuorum*, et les* Proealtum *!!! C'est un jardin d'épithètes, [dit-il l'autre jour], jardin dictionnaire et cimetière… [Et, après un temps, il se dit] : doucement mourir…* pertransiit classificando… *»*

André Gide (1869-1951)

***Les Nourritures terrestres*. Gallimard, Paris, 1955.**

André Gide, ayant connu les jardins d'Alger, de Florence et de Madrid, plaçait celui de Montpellier « au-dessus de tous ».

Je me souviens qu'avec Ambroise, un soir, comme au Jardin d'Académus, nous nous assîmes sur une tombe ancienne, qui est entourée de cyprès, et nous causions lentement en mâchant des pétales de roses.

Valery Larbaud (1881-1957)

***Septimanie*. Montpellier, L'âne d'Or, 1925.**
***Œuvres de Valery Larbaud*. Paris, Gallimard, La Pléiade, 1958.**

Chantre subtil des parcs et squares de la ville, Valery Larbaud vint fréquemment au jardin des plantes, au cours de ses séjours à Montpellier, « petite capitale de la France », entre 1906 et 1914. Il y donnait rendez-vous à Paul Valéry et Joseph Conrad. Il y plaça les personnages de ses œuvres.

Le moment le plus agréable dans l'allée Cusson : de dix heures du matin à midi. C'est un admirable lieu de lecture, cette allée surélevée au cœur du Jardin des Plantes entre deux murs de verdures variées : yeuses, pins, ginkgos-bilobas, bambous épais, arbres de Judée, que dépassent les cimes d'autres pins et des micocouliers géants. […] Un banc sous les branches, et ces escaliers qui vous portent jusque vers l'allée. […]
Pas traces des saisons : les murs végétaux sont toujours verts, les ombres sur l'allée toujours les mêmes ; le seul signe avant-coureur du printemps, c'est, à une des extrémités, l'énorme floraison mauve de l'arbre de Judée. Allée hors des saisons et au-dessus du jardin, de tous les jardins.

Gaston Baissette (1901-1977)

« Simple Jardin, Jardin de simples ». *Ce pays de Montpellier*. Montpellier, Causses et Cie, 1970, p. 115-135.

Cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues, descendent vers le soir...

C'est Paul Valéry qui nous accueille. Cette phrase a été gravée sur le mur à droite, en entrant par la grande porte en face la tour des Pins : je choisis, pour me promener à « petits pas » comme le dit Valéry, un après-midi de début d'été encore imprégné de fin de printemps. La pluie du matin a rafraîchi et exalté la terre. Les vents tournent. Les parfums finissants rencontrent ceux qui naissent, mêlant à l'adolescence des pétales cette « essence ravie aux vieillesses des roses » selon le mot de Mallarmé. Je me dirige d'abord vers la droite, où est le jardin forestier, et j'erre, monologuant. Me voici sous ces arbres décharnés par leur célébrité, et dont les frondaisons sont lourdes d'histoire. Voici l'arbre le plus ancien, le Phillyrea latifolia, *datant de la fondation. Le tronc couvert de nœuds et de crevasses, porte des rameaux fiers. Est-ce l'effet d'une lumière limpide ? Je pense à l'île de Cos : là est le platane d'Hippocrate, perclus, cacochyme, soutenu par des béquilles ; il refait sa jeunesse tous les ans, pousse de nouveaux bourgeons, et cela depuis deux mille quatre-cent-vingt ans. [...]*

*Pourtant je ne puis m'attacher à invoquer l'histoire. Il y a trop de parfums. Je suis entré tout à coup dans l'état de grâce où on peut les saisir. Ils sont si subtils que les narines doivent être ouvertes, les yeux et les oreilles fermés. On ne peut ici être tout ouïe, tous yeux. Il faut être tout nez. Voici, dans l'air surchauffé après une pluie légère, la nappe vanillée, et comme tremblante à la limite de l'odeur, de lointains lauriers-roses. Puis, plus accusées mais inconstantes, des senteurs de roses qu'on ne voit nulle part, de simples roses, roses de couleur et d'odeur, des primitives, roses des chiens (*canina*), roses galliques (*gallica*), à fleurs pleines, à cent-feuilles, roses de Provins, qui sont de Provence. [...]*

Heureux jardin. Matinal, vespéral ou nocturne, il nous apporte une réserve de nature, telle qu'elle devrait être partout, si l'homme n'avait pas pour principale occupation de lutter contre elle et de la détruire. Voici, miraculeusement sauvé, le lieu de l'homme ; c'est là qu'il devrait vivre, à cette image, parmi des allées ombragées, des sous-bois aux rares essences, des constructions en harmonie avec l'arbre, dans des réservoirs de calme où l'on tiendrait en suspens l'accélération. «Un jardin botanique est avant tout une réserve totale d'histoire naturelle» : c'est la judicieuse définition qu'en a donné l'actuel directeur du Jardin des plantes, le professeur Hervé Harant. [...]

Vers 1892 Paul Valéry, seul, lassé, subissant le service militaire, fit une rencontre capitale, qui devait décider de sa mission d'écrivain. Pierre Louÿs, qui écrivait ses Chansons de Bilitis, *soi-disant traduites du grec par un professeur Heim, vint à Montpellier pour assister aux fêtes d'un centenaire, le sixième je crois, de l'université. Ils se rencontrèrent par hasard, à Palavas, et se lièrent d'amitié. C'étaient deux jeunes gens. Pierre Louÿs introduisit Valéry dans les milieux symbolistes, et lui fit connaître Gide, qui écrivait les* Cahiers *d'André Walter. André Gide venait à Montpellier chez son oncle l'éminent Charles Gide. Valéry révéla Montpellier à André. Ensemble ils allaient deviser en mâchant des pétales de roses, dans le bosquet de Narcissa. Dans* Les Nourritures terrestres, *Gide raconte : « Nous avons, une nuit, vu du Peyrou la mer lointaine que la lune argentait; auprès de nous s'ébruitaient les cascades du château d'eau de la ville ; des cygnes noirs frangés de blanc nageaient sur le bassin tranquille. »*

Valéry se lia également avec Albert Coste, grand Montpelliérain, qui fut musicien, dessinateur, philosophe, poète et médecin, et dont la thèse de doctorat sur les sciences occultes fit sensation ; les Cahiers du Sud *publièrent en 1932 leur correspondance.*

Aujourd'hui les gens à pensées, pas plus que ceux qui ne pensent pas, ne peuvent descendre vers le soir au jardin. Il est fermé, l'été, quand le soleil est encore haut dans le ciel. Manque de personnel, dit-on. Alors pourquoi l'exode de tant de jeunes agriculteurs vers la ville ? Où vont-ils ces jeunes gens ? Dans quels bureaux climatisés vont-ils oublier l'air des garrigues ou des étangs, et perdre leurs gestes solides dans la paperasse ? Il y a tout de même autre chose : Montpellier est une ville qui n'aime pas laisser voir ses trésors. Elle est secrète, mais également fermée. Ses parcs, ses magnifiques bibliothèques, ses musées sont d'accès difficile, et il faut s'armer de persévérance contre la réticence.

La connaissance à petits pas doit donc se multiplier en visites régulières ; ce n'est plus une rencontre, c'est un lien d'amitié qui se noue avec le jardin. Me voici devant le genévrier de Phénicie, devant l'arbousier, larme des garrigues, l'andrachnée au tronc rouge, exilée de l'Inde ou de la Grèce, l'amandier aux fruits durcissants. Argemone ombre déliée / Abricot gerbe defortune / Orchidée chaîne de désastres / Amande golf de tendresse.

Je vois le savonnier de Chine, aux lanternes vert pâle, l'Erytrina du Brésil, le vieux Boldo si jeune, le chêne à feuilles de châtaignier, l'orme de Sibérie, l'arbre de soie aux houpettes rosées, le pin de l'Himalaya, l'oranger des Indiens Osages, le plus beau de France, et, sous la plaque de Paul Valéry, près de l'entrée, le mandeville à l'odeur jasminée. Je m'arrête sous le prestigieux arbre aux quarante écus, Ginkgo biloba, dont l'écu est la dot de mariage; cet individu mâle planté en 1795 par le docteur Gouan, fut marié en 1830 par les soins de Delile, qui lui greffa un rameau femelle. Et des milliers d'écus tremblent au vent d'automne. [...]

Voilà le jardin que l'université de Montpellier, grâce à sa haute réputation dans toute l'Europe, reçut en cadeau. Un cadeau royal. [...]

Richer de Belleval installa son jardin sur le flanc nord du Peyrou, encore à ce moment-là mont de l'Échine, au niveau du plan inférieur où se trouvent les bassins. Il comprenait entre le Peyrou actuel et le boulevard Henri-IV, vers l'ouest, le Carré du Roy, le jardin de la Reine, et vers l'est le jardin médical. Une arcade dont on voit d'ailleurs les vestiges, reliait le Jardin de la Reine au côté méridional du jardin des plantes ; une autre arcade le reliait au côté septentrional, le Carré du Roy qui s'étendait jusqu' au Peyrou, englobant tout le quartier entre le faubourg Saint-Jaumes et la rue Pitot. Il en reste un pâté de maisons, dont les rues portent le souvenir des directeurs successifs du jardin, et une caserne de pompiers.

Léon Cauvy (1874-1933). *L'orangerie du jardin des plantes*. Aquarelle. Collection particulière, d'après cat. exp. Léon Cauvy, Agde 2004.

Mes petits pas me conduisent maintenant devant le bassin des nymphéas. Ils sont là, les fidèles du végétal, les passionnés de botanique, tous les animateurs successifs du jardin. Sur leur socle de pierre, ils tournent le dos aux nymphéas, et regardent l'école systématique de Candolle, les plates-bandes botaniques renouvelées. Alignés selon leur date de décès, ils vont du 16e siècle au 20e. Ces bustes sont l'œuvre du sculpteur Paul Guéry. Voici G. Rondelet qui écrivit un traité sur les poissons, devint chancelier de l'université en 1555 , fit bâtir le théâtre d'anatomie de la faculté et découvrit les eaux de Balaruc, que les Romains connaissaient bien. [...]

Les livres de nos loisirs tombent de nos mains, les romanciers et les philosophes s'effacent. Que lirais-je, assis sur ce banc velu de mousse, sous les micocouliers ? [...]

C'est un univers, un microcosme. On y oublie l'autoroute à péage qui conduit souvent vers l'ennui, et les excès de certaines applications. On dit que le savant est un enfant. Espérons qu'il le restera. Le naturaliste le sera toujours. Il ira herboriser, seul ou avec ses élèves, dans la garrigue et dans la dune, restant de longues minutes immobile, extasié devant une minuscule variété d'euphorbe, une orchidée abeille, un bousier affairé, un entonnoir de fourmilion. Le Jardin des Plantes de Montpellier, le premier de France, continue à se transformer et évoluer grâce à ses animateurs successifs, et à son directeur actuel. Ses espèces végétales se renouvellent, mais il garde les racines du temps d'Henri IV, et quelques spécimens d'origine, en dépit des énormes dévastations que les guerres de religion lui ont fait subir. Qu'un jardin soit carré du roi ou carré de l'humble, il apporte à l'homme le courant fluide et véridique des odeurs, des couleurs, des sons. Les oiseaux sont le prolongement des branches. [...]

Max Rouquette (1908-2005), écrivain et poète montpelliérain.

Poème pour Jean-Antoine Rioux (1927-2017), directeur du jardin des plantes de 1977 à 1993.
Rioux (Jean-Antoine), [dir.]. *Le jardin des plantes de Montpellier : quatre siècles d'histoire*. Graulhet : éd. Odyssée, 1994, p. 203-204.

Cet antique jardin...

Il vit les plantes de la terre, ses compagnes dans le jardin. Un nom il leur donna, dont elles étaient vierges, il les nomma chacune, au rythme de son pas. Il les nomma une par une : la chélidoine, l'anémone, la tormentille, la sanguisorbe, la stramoine, aussi la tartarie, et l'herbe aux neuf chemises, avec la cardamine, la pimprenelle et le millepertuis. Leurs noms passèrent par ses lèvres dans le souffle venu de Dieu. Et sa voix, comme un vent qui passe dans les arbres, les appela : le chêne, et le frêne et le

pin, le hêtre et l'olivier, le laurier, le bouleau et le tamarinier, et tous ceux qui, dans le vent, veillent. [...] Chacune, en ce jardin, garde son nom. Qu'elle porte ainsi que médaille. Pour que l'on sache que la voix de l'homme a mis l'ordre dans la forêt. Que sa tendresse s'est penchée sur chaque plante, sur chaque herbe. Pour lui donner un nom et pouvoir lui parler. Et pour se souvenir qu'à son image il est venu sans nom sans reflet sans mémoire, aussi nu que l'enfant de la chienne ou de la brebis. Arbres et plantes rassemblés en un seul lieu, comme au premier matin du monde. Offerts à l'homme en sa terrible solitude, les compagnons silencieux de son chemin, pour lui redire à voix muette, la splendeur du don venu des déserts de l'espace. [...]

Pierre Sansot (1928-2005). *Regards sur le jardin des plantes de Montpellier*.

Transcription d'après le film de Michel Raulet avec Marie-Claude Baille et Pierre Sansot. (1901-1977). Poète, professeur de philosophie et d'anthropologie à Montpellier, il est l'auteur notamment de *Jardins publics*, Payot, 1994.

La petite vie quotidienne du jardin des plantes de Montpellier

Je suis quelqu'un qui aime les jardins et surtout ce jardin-là. Pourquoi ? C'est une appréhension que j'ai, surtout l'hiver : il y a peu de monde, c'est vraiment le jardin des veufs ; je ne suis pas veuf mais je pourrais l'être à mon âge ; des veufs, des solitaires, on peut rêver. Un jardin est important lorsque l'on peut rêver.

L'esplanade est très fonctionnelle, les enfants s'y amusent, les vieux peuvent parler de leur retraite ou de leur demi - retraite, mais aussi quel pouvoir de rêverie... On se détache de la ville et en même temps on n'est pas loin de la ville, c'est un creux, dans mon imaginaire. C'est un creux, mais dans une ville qui est quand même mouvementée. À tel point que, vous pouvez le remarquer de l'endroit où je suis, je vois passer les bus donc la ville existe, en même temps je ne suis plus englouti dans elle et je prends souvent le 5 ou le 6, c'est-à-dire que je vois cette forêt qui est sous mes pas ou sous les pneus du bus. C'est un jardin important pour ceux qui aiment la ville.

C'est un jardin des plantes ; j'aime ce terme de plantes ; on associe trop le jardin au gazon – c'est affreux – à résidence secondaire. Quand je vais dans ce jardin, j'ai l'impression d'aller dans la profondeur de la ville, dans la sédimentation historique ; chaque ville essaie d'avoir un patrimoine, on invente des gallo-romains ; là vraiment on sent qu'il y a une époque, 16e siècle, 17e siècle... et cela s'est poursuivi ; l'homme étant curieux de tout ce qui est dans l'Univers, on a raisonné ainsi : les tropiques, les Afriques, les Amériques et on amenait ici les plantes rares. Evidemment on peut être un peu gêné par les étiquettes ! J'ai des amis qui me disent : mais pourquoi étiqueter les plantes ? Pourquoi les mettre au garde à vous ? Pourquoi les nommer comme dans un bâtiment disciplinaire ? Je ne suis pas d'accord. Pour moi au contraire, c'est beau que ce soit, comme a dit Valéry, un jardin d'épithètes, un jardin des mots. Les mots ce sont des mots latins qui me font rêver, il y a comme ça 20, 30, 40 variétés d'iris, c'est important ; j'ai l'impression que ces plantes ont été baptisées, alors on peut regretter, évidemment, qu'elles ne soient pas restées à l'état sauvage ; encore que sauvage – et j'espère ne pas déplaire les propriétaires de ces lieux –, c'est un jardin qui me plaît parce qu'il est très bien ordonné et en même temps il a quelque chose d'abandonné : il faut laisser un peu de liberté aux choses et aux plantes.

On a un jardin qui est uniquement en hommage à la création et à ce qu'elle a de plus beau ; ces arbres gigantesques me mettent dans un univers particulier où je ressens une certaine touffeur ; et là, je regrette que l'on n'ait pas pu visiter la verrière. J'aime les serres, on a l'impression d'humidité, de touffeur, d'étouffement, on a de la peine à respirer et en même temps on se sent dans un autre climat que le nôtre. La touffeur peut être aussi ce que l'on vit parfois, alors je vais dans mes souvenirs...

L'hiver, on voit des jeunes gens qui lisent un livre, des jeunes filles aussi, on ne sait pas, on a l'impression qu'ils ont eu des chagrins d'amour et ils se consolent, comme ça en lisant un livre. Et peut-être même en regardant les plantes... Au fond ils ont été abandonnés par l'existence, par les humains mais ils ont quand même des frères, et ces frères ce sont les plantes, ce sont ces noms savants.

Narcissus Laetus. Portfolio 9, n° 863. Vélin, signé Node-véran del. Herbier de l'Institut de botanique, université de Montpellier. Classé MH le 27/07/2012.

Narcissus laetus

Bibliographie sommaire

Le Jardin des Plantes de Montpellier. Le plus ancien jardin de France - 1593. Montpellier, association des amis du jardin des plantes de Montpellier, 1983.

« Le Jardin des Plantes de Montpellier ». *Montpellier, son université, ses ressources intellectuelles, sa région touristique*. Montpellier, association des amis de l'Université de Montpellier, p. 48-50.

Notices historiques et descriptives sur Montpellier. Ses facultés, ses écoles, ses bibliothèques, ses musées, ses collections, ses sociétés savantes, etc. Montpellier : Imprimerie centrale du Midi (Hamelin Frères), 1879, p. 161-169.

Belleval (de) (Charles). *Notice sur Montpellier*. Montpellier : Renaud, an XI.

Candolle (de) (Augustin Pyramus). *Mémoires et souvenirs*. Paris : Georg, 2003.

Delange (Yves). « Le Jardin des Plantes de Montpellier. Six années de restauration ». Tiré à part extrait de la *Revue Horticole*, n° 2338, novembre-décembre 1960.

Delange (Yves). « Hervé Harant (1901-1986) ». *Bulletin du Musée national d'Histoire naturelle. Paris*, 1988, Série 4, 10, 115- 119.

Denizot (Michel). « Histoire de l'Institut de Botanique ». *La Médecine à Montpellier du XIIe au XXe siècles*. Louis Dulieu [dir.]. Paris : éd. Hervas, 1990, p. 238-241.

Dorthes (Jacques-Anselme). *Éloge historique de Pierre Richer de Belleval, instituteur du Jardin Royal de botanique de Montpellier*. Montpellier : Imprimerie de Jean Martel aîné, 1788.

Dulieu (Louis). *La Faculté des Sciences de Montpellier de ses origines à nos jours*. Avignon : Les Presses universelles, 1981.

Dulieu (Louis). « Histoire de la botanique à Montpellier ». *Catalogue de l'Exposition sur l'Histoire de la Botanique à Montpellier*. Montpellier : éd. musée Fabre, 1981.

Dulieu (Louis). « Pierre-Marie-Auguste Broussonet (1761-1807) ». *La Médecine à Montpellier du XIIe au XXe Siècle*. Paris : éd. Hervas, 1990, p. 264-265.

Emberger (Louis) ; Harant (Hervé). *Histoire de la botanique à Montpellier*. Montpellier : Imp. Causse, Graille & Castelnau, 1959.

Félix (Laurent). « Jacques Moulinier (1757-1828), un peintre de paysages montpelliérain à l'époque néoclassique ». *Études héraultaises*, 2009, n°39, p. 151-169.

Guiraud (Louise). « Le premier jardin des plantes français. Création et restauration du jardin du Roi à Montpellier par Pierre Richer de Belleval (1593-1632) ». *Archives de la ville de Montpellier, Inventaires et Documents*, tome IV. Montpellier : Impr. Roumegous et Déhan, 1911. p. 265-397.

Harant (Hervé) ; Jarry (Daniel-Marie). L'œuvre zoologique de Guillaume Rondelet. *Monspeliensis Hippocrates,* Montpellier, 1961, 12, p. 5-10.

Jarry (Daniel-Marie). Le Jardin des Plantes de Montpellier. Guide de visite (bilingue français-anglais). Montpellier, Sauramps Médical, 1995.

Jarry (Daniel-Marie). Le Jardin des Plantes de Montpellier. Montpellier : Sauramps Médical, 2008.

Joly (N.). Éloge historique d'Alyre Raffeneau-Delile. *Comm. de l'Acad. des Sciences et Lettres de Toulouse*, Toulouse, 20 janvier 1959.

Larpin (Dominique) [sous la dir.]. *Étude préalable à la restauration du jardin. Bilan de l'état actuel*. Montpellier, DRAC Occitanie, CRMH, février 2003 (non publié).

Martins (Charles). *Le Jardin des Plantes de Montpellier. Essai historique et descriptif*. Montpellier : Boehm, 1854.

Michaud (François). « La renaissance du Jardin des Plantes de Montpellier. Passé, présent et avenir du plus ancien jardin botanique de France », *In Situ* [en ligne], 17 | 2011. http://insitu.revues.org/3851.

Mosser (Monique). « L'histoire des jardins : enjeux, débats et perspectives ». *Revue de l'Art*, n° 129, 2000-3. Numéro spécial « Des jardins ». p. 5-13.

Motte-Florac (Élisabeth), Michaud (François), Olivier (Françoise). *Histoire de la botanique et restauration des jardins*. Université Montpellier 1. Sauramps Médical : 2007. Actes des premières rencontres scientifiques européennes autour du jardin des plantes de Montpellier, 19 et 20 mai 2006.

Palouzié (Hélène). « Mémoire du savoir et patrimoine. L'exemple montpelliérain ». *Du savoir à la Lumière. Les collections des universités montpelliéraines.* DRAC Languedoc-Roussillon, CRMH, Montpellier, 2014. p. 24-45.

Pellicer (Laure). « Autour du tombeau de Narcisse ». Revue *LIAME*, Michel (Henri) [dir.]. Bulletin du Centre d'histoire moderne et contemporaine de l'Europe méditerranéenne et de ses périphéries. Montpellier, janvier-juin 2017, n°7.

Planchon (Jules-Émile) ; Planchon (G.). « Rondelet et ses disciples ou la Botanique à Montpellier au XVIe siècle ». *Montpellier méd.,* 3-45. Montpellier : Imp. Boehm & fils, 1866.

Planchon (Jules-Émile). *Pierre Richer de Belleval, fondateur du jardin des plantes de Montpellier.* Montpellier: éd. Jean Martel aîné, 1869.

Rioux (Jean-Antoine), [dir.]. *Le jardin des plantes de Montpellier : quatre siècles d'histoire*. Graulhet : éd. Odyssée, 1994.

Rioux (Jean-Antoine). *Le jardin des plantes de Montpellier : les leçons de l'histoire*. Montpellier : Sauramps Médical, 2004.

Rioux (Jean-Antoine). « Écologie, évolution : un précurseur montpelliérain, Charles-Frédéric Martins, directeur exemplaire du Jardin des Plantes ». *Mémoires de l'Académie des Sciences & Lettres de Montpellier*, séance du 3 octobre 2011, Montpellier, 2011.

Rossi (Michel), [dir.]. *De la Médecine à la Botanique : le Jardin des Plantes de Montpellier*. Paris : éd. Quae, 2013.

Rouquette (Marie-Françoise). *Le Jardin Royal de Montpellier sous l'Ancien Régime : Évolution, Aspects, Embellissements.* Thèse Fac. de Médecine, Montpellier, juin 1992 (inédit).

Thomas (Émile). « Narcissa ou la fille adoptive de Young ». *Mémoires de l'Académie des Sciences & Lettres de Montpellier.* Montpellier, 1851.

Tugas (Julie). *La statuaire du Jardin des Plantes de Montpellier.* Stage de spécialité Monuments historiques. Montpellier, DRAC Occitanie, CRMH, 2007 (non publié).

Verdier (Thierry). « Une architecture républicaine, l'orangerie du jardin des plantes de Montpellier ». *Annales historiques de la Révolution française*. 1997, n° 309, p. 441-450.

Verger (Jacques). « *Locus Montispessulani, aptus valde pro studio*. Montpellier parmi les universités médiévales ». *Septième centenaire des universités de l'Académie de Montpellier 1289-1989*. Montpellier : Déhan, 1992. p. 21-25.

Richer de Belleval et ses élèves. Détail de l'*Hortus monspelliensis* (p.18-19).

Ouvrage publié par la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) Occitanie
Conservation régionale des monuments historiques (CRMH)
Hôtel de Grave
5 rue de la Salle l'Évêque - CS 49020
34967 Montpellier Cedex 2
Tél. 04 67 02 32 00
Hôtel Saint-Jean
32 rue de la Dalbade - BP 811
31080 Toulouse cedex 6

Directeur de la publication
Laurent Roturier, directeur régional des affaires culturelles

Rédacteur en chef
Laurent Barrenechea, conservateur régional des Monuments historiques

Coordination scientifique
Hélène Palouzié, conservatrice régionale des Monuments historiques adjointe, site de Montpellier

Coordination éditoriale
Fabienne Tuset, secrétaire de documentation

Graphisme
Charlotte Devanz

Relecture
Stéphanie Quillon

Photogravure et impression
Pure impression, Mauguio

Achevé d'imprimer
Décembre 2018

Réimpression mars 2025
Print Team, Nîmes

Dépôt légal
Janvier 2019

ISBN n° 978-2-11-152599-3

Crédits photographiques

Sauf mention contraire les photographies sont de Jean-François Peiré, photographe de la DRAC Occitanie.

Daniel-Marie Jarry : 13, 21, 22, 24, 29d, 31, 35, 36, 42, 44, 54, 56, 58, 70, 83
Faculté de médecine, université de Montpellier, BIU de Montpellier, service photographique : 18-19, 26, 27, 28, 29, 41, 47, 57, 59, 60, 71
Thierry Lavabre-Bertrand : 51
Bibliothèque Nationale de France : 20, 77
Marc Kérignard, Inventaire général Région Occitanie : 39
Archives départementales de l'Hérault : 5
Médiathèque Centrale Émile-Zola, Montpellier Méditerranée, Métropole : 25, 36, 52, 85
Musée Fabre, Montpellier Méditerranée, Métropole : cl. Frédéric Jaulmes : 23, 78-79
Musée d'histoire naturelle, Nîmes : 49
Bibliothèque Inguimbertine de Carpentras : 73, 84
Miche Descossy : couverture, 14, 72,
Laurent Félix : 91
Jean-Pierre Rioux : 32
Jean-Louis Vayssettes : 33

Remerciements

Jean-Yves Baudouy, Vérène Charbonnier, Yvon Comte, Laurent Deguara, Matthieu Desachy, Sylvie Desachy, Michel Descossy, Marc Esteben, Steve Gavard, Enzo Gouedar, Gilles Gudin de Vallerin, Michel Hilaire, René-Daniel Lamothe, Dominique Larpin, Thierry Lochard, Hélène Lorblanchet, Sophie Loubens, Françoise Olivier, Jean-François Peiré, Catherine Séverac, Pierre Stépanoff, Emmanuel Spicq, Marie-Pierre Valéry, Jean-Louis Vayssettes.

Un remerciement particulier à Madame Denise Jarry.

monuments duo objets

Édités par la direction régionale des affaires culturelles Occitanie (conservation régionale des Monuments historiques), les ouvrages de la collection « Duo » proposent au public de découvrir des chantiers de restauration du patrimoine monumental et mobilier, des édifices labellisés « Patrimoine du XXe siècle » ou encore des immeubles et objets d'art protégés au titre des Monuments historiques, dans l'ensemble de la région.

Le jardin des plantes de Montpellier

Propriété de l'État et géré par l'Université, le jardin des plantes de Montpellier est un haut lieu scientifique au rayonnement universel, classé Monument historique par le ministère de la Culture. Si l'histoire naturelle médicale remonte au Moyen Âge montpelliérain, époque où les plantes ont joué un grand rôle dans le destin de la ville, c'est au 16e siècle que des médecins naturalistes créent cet outil pédagogique remarquable pour la médecine et la botanique. Un paradis pour l'esprit humaniste de Daniel Jarry qui évoque les maîtres aussi habiles en médecine qu'en botanique ou en anatomie et démontrant l'interdépendance entre l'homme et la nature. Après plus de quatre siècles d'existence, malgré les soubresauts de l'histoire et les difficultés budgétaires, il demeure une institution bien vivante associant recherche et sauvegarde du patrimoine.

Direction régionale des affaires culturelles Occitanie
ISBN : 978-2-11-152599-3
Diffusion gratuite - NE PEUT ÊTRE VENDU